F III 18/f

PHYSIOLOGY 63 A 29 PAYNE 29475

De Sternutatione.

By M. Schockius.

12mo. Amsterdam 1664.

PINEY, A.

Recent advances in Haematology. 2nd ed. 1928

FAL COVET.

A
Patr fan

SYSTÈME
DES FIEVRES
ET
DES CRISES,

Selon la doctrine d'Hippocrate,

DES FEBRIFUGES, DES VAPEURS, de la Goute, de la Peste, &c.

Singularitez importantes sur la petite Verole.

De l'Education des Enfans.

DE L'ABUS DE LA BOUILLIE.

Par NOEL FALCONET *Ecuyer Eleve de l'Academie de Paris, reçû dans celle de Montpellier, Doyen du College des Medecins de Lyon, Medecin Consultant de* SA MAJESTE'.

A PARIS,

Chez ANTOINE-URBAIN COUSTELIER, Imprimeur-Libraire, Quay des Augustins.

M. DCC. XXIII.

Avec Approbation & Permission.

Chamel
9/09

EMERITO

NATALI FALCONET,

EQUITI,

REGII SALUBRIS CONSILII SOCIO,
sedulo dubiorum Hippocratis,
ut perspicaci prætermissorum
interpreti.

Fatidici Hippocratis, neglectum dum
excolis agrum,
Inde novâ fructus, colligis arte novos.

ARNALDUS DE MANIS,
Abb. de Vill.

AU ROY.

SIRE,

LE fils du premier Medecin de Madame Royale Christine de France bisayeule de VOTRE MAJESTE', *n'a pas plutôt discontinué son exercice de Paris, qu'ayant l'honneur d'être attaché à son service, il a fait à Versailles toute son étude de ce qui pourroit conserver sa Maison Royale. Dans cette vûë rien ne luy a paru plus important pour sa conservation, que de combat-*

tre l'ancienne erreur sur le mélange de la nourriture du premier âge des Princes. Comme cet abus introduit à la Cour s'y maintient malgré l'opposition de Mrs les premiers Medecins, je croirois manquer au premier de mes engagemens, si je ne l'attaquois ouvertement, d'autant plus qu'il se fortifie tous les jours, & qu'il ne trouve pas moins de partisans dans le Palais que parmy le peuple.

Le discernement merveilleux de VOTRE MAJESTE', *sa penetration dans l'examen des choses les plus difficiles, l'amour de la verité, objet continuel de l'attention de* VOTRE MAJESTE', *me font esperer que cet ouvrage répondra,* SIRE, *de ce que je dois aux bontez & aux graces que* SA MAJESTE' *fait au pere & au fils de leur conserver une place dans le Conseil de la precieuse santé de* VOTRE MAJESTE'.

Cette vive reconnoissance m'oblige en même temps de faire part au public des avantages que m'a procuré l'expe-

rience de plusieurs années & les plus singulieres observations des plus fameux Medecins que j'ay connus, parmy lesquels Monſ. Dodart le pere a toujours été proposé pour exemple à la Faculté de Paris & à l'Academie des Sciences.

C'eſt ſous les auſpices du digne ſucceſſeur de ſes vertus & de ſon merite, Monſ. le premier Médecin de VOTRE MAJESTÉ, *que je ſubſtituë une conduite entierement opposée à la mauvaiſe habitude de l'ancien regime de vivre du premier âge. L'occaſion me paroît favorable pour détruire une erreur qui dans quelque temps pourroit reprendre de nouvelles forces ſur l'uſurpation d'un droit imaginaire.*

L'éducation des Princes, toute l'eſperance de l'Etat, m'engage, SIRE, *d'entrer dans un détail qui puiſſe faire connoître que les accidens les plus conſiderables, qu'on a coutume d'imputer aux dents, & les plus grandes maladies de tous les âges, n'ont ſouvent d'autre ſource que le mêlange de cette nourriture*

étrangere, persuadé que la simple & la plus convenable, que je propose, dont les Princes seront nourris pendant les premieres années, contribuëra beaucoup à jetter les racines d'une forte constitution, de laquelle dépend, SIRE, *l'espoir d'une longue & glorieuse posterité.*

J'ay fait tous mes efforts pour déssiller les yeux des plus prévenus, & pour rendre l'erreur aussi sensible qu'elle est préjudiciable à l'Etat, puis qu'outre le peril où elle expose les Têtes couronnées, elle ôte tous les jours des Sujets à VOTRE MAJESTE'.

Seray-je assez heureux, pour que des maximes aussi importantes puissent persuader VOTRE MAJESTE' *du parfait dévouëment, & du tres-profond respect avec lequel je suis,*

SIRE,

DE VOTRE MAJESTE'

Le tres-humble, tres-obligé, tres-fidelle & tres-obéissant serviteur & sujet, NOEL FALCONET.

Nihil temerè affirmandum, nihil contemnendum; dissentientes & gloriæ cupidos dehortari quis speravit? quò enim fertur voluntas, eò rapitur intellectus, recto tamen veritatis tramiti insistendum, ne dilucidata ulteriùs promovenda neglexisse videamini.

A Monsieur

Monsieur de Montigny
Conseiller d'Etat
Garde du Thresor
Royal.

PREFACE.

LA necessité de mourir fera toûjours plaindre les hommes de l'ignorance des Medecins, & de l'impuissance de la Medecine; les éloges qu'*Hippocrate* donne à cet Art, qu'il appelle divin, sont bien-tôt changez en reproches contre l'ouvrier, lorsque le succès ne répond pas à leur attente, & les remedes que *Pindare* & *Homere* regardent comme les mains des Dieux, deviennent des poisons entre les mains de ceux qui font la Medecine, lorsque la violence d'un mal insurmontable les livre entre les bras de la Mort.

C'est dans cet esprit, qu'un Ancien reduit le bien que peut faire un Medecin, à ne point faire de

mal, *Multum prodeſſent ſi non obeſſent*, & que dans *Plutarque*, *Pauſanias* prétend, que le meilleur Medecin eſt celui qui met le plus promptement ſon malade au tombeau, ſans le faire languir. L'accuſation du Chancelier *Bâcon* eſt plus ſerieuſe, mais elle eſt contre l'Art même : il regarde la Medecine comme un cercle dans lequel on revient toûjours au même point dont on eſt parti, pendant que dans toutes les autres Sciences, on peut faire quelque progrès en ligne droite.

Ce grand homme, à qui on doit les premieres vûës qui ont ſervi à renouveler la Phyſique & l'Hiſtoire naturelle, n'a pas voulu prendre garde à la liaiſon de la Medecine avec ces deux Sciences, & au profit qu'elle pouvoit tirer de leur accroiſſement.

J'avouë que tous les ſiécles n'ont pas été également heureux à en-

richir la theorie & la pratique de notre Art, & que tous les Medecins Grecs & Romains venus depuis *Hippocrate*, n'ont eu de merite qu'autant qu'ils ſe ſont attachez au texte, & à l'eſprit de ce fondateur de la Medecine.

La plûpart même n'ont pas eu aſſez de force pour s'élever juſques à luy, & regardant *Galien* ſon premier Interprete, plus à leur portée, ſe ſont contentez de le ſuivre, ou pour mieux dire, de le répeter. Le nombre de ceux qui ayent oſé penſer de leur chef n'eſt pas conſiderable.

On en trouvera peu comme *Aretée*, qui ayent obſervé par leurs propres yeux, & qui nous ayent donné des deſcriptions de maladies, faites d'après le ſujet même.

Les Arabes, quoique plus mépriſables en apparence, s'ils ont obſcurci la theorie de notre Art, par des raiſonnemens metaphyſiques,

tirez d'un peripatetiſme corrompu, ont été réellement utiles à la pratique, par les ſecours qu'ils luy ont fournis, pour combattre les maladies. C'eſt à eux que nous devons ce grand nombre de purgatifs plus convenables à nos malades, dans ces climats occidentaux, que ceux dont on ſe ſervoit communément dans la Grece.

Mais enfin ce jour eſt venu, dont *Bâcon* n'avoit fait qu'entrevoir le crepuſcule, *Deſcartes* nous l'a amené; il rend aux hommes, pour ainſi dire, l'uſage de leurs yeux; depuis ce moment nous oſons enviſager la Nature elle-même.

Je laiſſe ce que la Phyſique generale doit à cet eſprit d'obſervation, qui a ſuccedé à celui de prévention & de ſervitude.

Quoique la Medecine partage les fruits de toutes les nouvelles découvertes, l'Anatomie la touche de plus près; à quel point n'a-t-elle

pas été portée depuis près d'un ſiécle ; à commencer par la circulation du ſang, qui eſt la cheville ouvriere de l'économie animale ? Cette importante verité, deſignée plus de deux mille ans auparavant par *Hippocrate*, comme je le ferai voir à la fin de cet Ouvrage, méconnuë par tous ſes Commentateurs, indiquée par *Servet* en 1554. fut enfin miſe par *Harvée* dans une évidence, qui ne ſouffrit bien-tôt aucuns contradicteurs.

Cette découverte fit ſoupçonner avec raiſon que l'uſage des parties devoit être tout autre que celuy que l'on ſuppoſoit dans l'ancien ſyſtême ; dès-lors on travailla à l'envi à développer la ſtructure de toutes les parties du corps humain. Je n'entre dans aucun détail, j'aurois trop de choſes à parcourir ; mais quelle perfection n'a point reçû de l'Anatomie ainſi cultivée, cette partie de la Medecine, qu'on ap-

pelle Chirurgie ? Quand on voudroit disconvenir que cette autre partie qui regarde les maladies internes eût reçû quelque avantage de tant de connoissances acquises, ceux qui les prétendroient inutiles à notre pratique, ne pourront aumoins lui disputer les secours qu'elle tire aujourd'huy de l'histoire naturelle : c'est de ce fond inépuisable, cultivé par de meilleurs Maîtres, que s'enrichit tous les jours la matiere medicale.

Si le hazard a part à la découverte de quelques remedes specifiques, l'expérience & le raisonnement n'en ont-ils pas rendu l'usage & plus sûr & plus utile ?

Le Cardinal *de Lugo* fit connoître le *Kinkina*, & nous devons des remerciemens aux RR. PP. de la Compagnie de Jesus, d'avoir enhardi les Européens à se servir d'un remede si efficace ; mais toutes les Nations conviennent que le Che-

valier *Talbot* a perfectionné sa préparation ; le mêlange qu'il en faisoit avec les purgatifs ou avec l'opium, fourniront toûjours aux bons Medecins, des idées pour combattre de plusieurs manieres les différentes fiévres & leurs accidens.

Mon pere a été lepremier qui ait donné du *Kinkina* neuf jours de suite dans du vin Espagne à M. *de la Verriere* Lieutenant Criminel de Lyon. Il y fut veritablement determiné par le R. P. D. de la Compagnie de Jesus. La Medecine est singulierement obligée au Gentilhomme Portûgais, qui apporta à la Cour la racine d'*Ipekakuana* à la fin de la dysenterie dont Monseigneur fut si long-temps malade.

Comme Monseigneur étoit dans sa convalescence, ce remede ne fut point mis en usage ; mais dans le temps que Monf. le premier Medecin en faisoit faire quelques experiences à Paris, le Gentilhomme

Portugais, à son retour, passant Lyon, où il tomba malade, nous donna à mon pere & à moy trois ou quatre onces de la même racine d'*Ipekakuana*, qu'il avoit remise à la Cour, avec le même Memoire que nous trouvâmes presque copié sur Guillaume *Pison*.

Mon pere en donna à Mad. D. encore vivante sœur de M. le Marquis *de la Lande*. Elle étoit reduite à l'extremité par une des plus cruelles dysenteries, dont ce Specifique plusieurs fois réïteré la délivra parfaitement. On a l'obligation à Monsr. *Helvetius* de s'être servi dans la suite courageusement de ce remede, & tres-utilement, malgré la resistance de plusieurs Medecins uniquement attachez à l'esprit de l'Ecole.

Nous ne devons pas moins à l'*Antimoine*, dont les differentes preparations font tous les jours des prodiges en Medecine; je diray, tous les

les jours, pourvu que ces remedes, *ſouphre, doré, crocus, rubine, algarot, diaceltateſſi, kermes mineral*, ſoient entre les mains de Medecins éclairez, auſſi occupez de la recherche de la cauſe des maladies, qu'attentifs à trouver un remede convenable & proportionné à la grandeur du mal.

Mais à l'occaſion de l'antimoine, pouvons-nous nous diſpenſer de reconnoître ce que la Therapeutique doit à la Chymie? Cet Art, que les Arabes ont reçû des derniers Grecs, nous a été tranſmis dans un état bien inferieur à celuy où il fleurit aujourd'huy. Combien de proprietez differentes ne nous dévelope-t-il point dans le même mixte en ſeparant ſes differentes parties? quels ſont les mixtes les plus nuiſibles qu'il ne convertiſſe en remedes utiles, en retranchant, en ajoûtant, en combinant differemment ſes parties par des

operations qui produiſent, pour ainſi dire, un corps tout nouveau? L'antimoine, dont nous venons de parler, décrié d'abord comme un poiſon, & ſoûtenu par le ſeul *Launay* Medecin de la Rochelle, dans le milieu du ſeixiéme ſiecle, a reçû de la Chymie des preparations qui ſont les plus ſeures armes d'un bon Medecin, pour combattre & ſurmonter les maladies les plus rebelles. Que ne pourrions-nous pas dire auſſi du mercure? Mais ſi l'antimoine & le mercure, ces deux objets favoris des Chymiſtes, ont tourné la tête à quelques-uns d'entr'eux, la ſaine Philoſophie & la vraye Medecine, qui en adoptent les principes, deſavouënt les viſions que l'ardeur de faire de l'or fait prendre pour des realitez par la cupidité naturelle au cœur humain.

Les bons Chymiſtes, également bons Phyſiciens, ont abdiqué ce jargon qui voiloit de pretendus my-

ſteres. Ceux qui en reſtent entêtez ; ne ſçauroient ſe prévaloir d'une obſcurité qui n'eſt plus du goût de ce ſiecle ; les notions trop claires de la vraye Phyſique les mettent à découvert, & ils ne peuvent avoir recours qu'à des experiences & à des faits dont on leur diſpute toûjours la réalité ; ces mêmes experiences nous apprennent tous les jours que la plûpart de ceux qui ſe ſont embarquez pour la conquête de cette précieuſe toiſon, ont échoüé, & enfin ont été ſubmergez dans le gouffre du grand œuvre.

Un entêtement ſi préjudiciable à la fortune de ceux qui en ont été la victime, eſt cependant encore moins dangereux que celuy d'une ſecte de Medecins purement chymiſtes, dont l'erreur attaque directement la vie des hommes ; les autres Medecins ne trouvent point aſſez de remedes dans la Nature, pour combattre tant de différens

maux, & cette secte en repudiant la saignée, les purgatifs, & tout ce que l'expérience de tous les siécles a reconnu de plus salutaire, reduit la Medecine entiere à un élixir, à une quintessence, dont on fait une panacée, ou un remede universel; ce fanatisme durera longtemps, malgré ses pernicieux effets, puisque les funestes exemples de ceux mêmes qui l'ont mis à la mode, n'ont pû ramener les esprits.

Un Philosophe de Bâle m'a assûré que *Paracelse*, à la fleur de son âge, étoit mort d'un vomissement opiniâtre causé par un embarras des premieres voyes, & que dans cet état il n'avoit jamais voulu prendre aucun purgatif, qu'il ne s'étoit servi que de cordiaux & de son élixir. On luy disoit en vain, que la foiblesse & la langueur sont des noms qui imposent, que les remedes sont dûs à l'humeur qui les excite, & non à l'accident. Ce grand Chy-

miſte aima mieux mourir, que de ſe rendre aux raiſons qui pouvoient le ſauver, en le deſabuſant.

Vanhelmont mourut d'une pleureſie, ſans vouloir ſe faire ſaigner, quelque vive que fût la douleur de côté.

Glauber ne fut pas plus heureux dans l'uſage des diaphoretiques & des ſudorifiques pour ſe guérir d'un rheumatiſme qui finit par une inflammation de poumon qui l'emporta.

Malgré les abus différens que les plus grands Artiſtes ont fait de la Chymie, reconnoiſſons que la perfection où ces mêmes Ouvriers l'ont portée, eſt un des grands avantages que la Medecine ait reçû dans ces derniers temps, & qu'il marche preſque à côté de ceux qui luy ont procuré les découvertes faites dans l'Anatomie & dans l'Hiſtoire naturelle. C'eſt par le ſecours de ces trois Arts perfectionnez qu'il

ſembleroit que la Medecine aûroit acquis aſſez de force pour ſortir de ce cercle où le Chancelier *Bâcon* l'a renfermée ; cependant nous ne ſçaurions diſſimuler que dans cet état floriſſant, où paroît la Medecine aujourd'huy, l'idée de ce grand homme pourroit encore avoir lieu. Ces trois ſecours que nous avons ſi fort exaltez, donnent de grands avantages au Medecin, mais ne luy donnent point la qualité eſſentielle qui fait le Medecin ; ce ſont les materiaux de l'Art, mais ce n'en eſt point la forme : la pratique de la Medecine, qui conſtituë cette forme, paroît avoir moins reçû de cette portion de lumiere répanduë ſi abondamment ſur toutes les autres parties de notre Art : j'oſeray dire plus, comme on a abuſé de la Chymie, on a abuſé de l'eſprit Philoſophique qui regne depuis *Deſcartes* : De-là ſont éclos ces différens ſyſtêmes empruntez de la

Chymie ou de la Mechanique, qui ſont, au pied de la lettre, autant de cercles tels que celui du Chancelier *Bâcon*. En effet ces ſyſtêmes, par le moyen deſquels l'eſprit moderne enorgueilli de ſes nouvelles connoiſſances, & ſeduit par de fauſſes analogies, croit s'aſſujettir la Nature, au-lieu de s'y aſſujettir lui-même, n'ont produit d'autre effet que de reſſerrer les bornes de la Medecine, bien-loin de les étendre.

La prétenduë facilité d'expliquer les ſymptomes les plus extraordinaires par des principes ſimples & generaux, & de tirer de cette explication des indications pour les remedes, a fait negliger les obſervations qui ne s'ajuſtoient pas avec les principes ſuppoſez : il eſt même ſouvent arrivé que la mauvaiſe foy & la prévention ont déguiſé totalement les faits qui paroiſſoient manifeſtement contraires à une ſpeculation établie d'avance.

Ce fut dans les circonſtances de l'ardeur des nouveaux ſyſtêmes, que j'arrivay à la pratique de la Medecine. Ils brillerent à mes yeux, comme aux yeux de tous ceux qui ſortoient des tenebres de l'école & de l'eſclavage des préjugez ; leur éclat ne me ſeduiſit qu'à un certain point ; je m'étois preparé un défenſif par la lecture d'*Hippocrate*, que mon pere & mes premiers Maîtres m'avoient recommandée par-deſſus celle de tous ſes Commentateurs. En liſant les textes originaux de cet Auteur, j'avois été frappé de certains principes ſimples, qui ne paroiſſoient tenir à aucun ſyſtême, & qu'aucun d'eux cependant ne pouvoit rejetter : par-là je les regardois comme inconteſtables d'un commun aveu, & il me paroiſſoit au contraire que ce que les uns & les autres y ajoûtoient, étant toûjours conteſté par le parti oppoſé, ne pouvoit avoir

le même caractere d'évidence : à meſure que j'avançois dans la pratique, je reconnoiſſois que ces principes étoient le but le plus ſûr, où le Medecin pût diriger ſes vûës. Je voyois auſſi qu'*Hippocrate* y avoit rapporté ſes propres obſervations, ou pour mieux dire, qu'elles s'y conformoient d'elles-mêmes, & que la liaiſon de tant d'effets ſi différens avec une même cauſe ſe préſentoit toûjours ſans être forcée, & ne ſe démentoit jamais. Je crus ſentir alors, qu'une theorie ſi ſimple, en mettant l'eſprit en repos, affranchiſſoit le Medecin, & le rendoit, pour ainſi dire, à luy-même, pour ſe livrer tout entier à l'obſervation, & je compris que cette liberté dans un genie, tel que celuy d'*Hippocrate*, l'avoit mis en état de nous donner cet amas précieux d'obſervations où ce grand homme ſe montre le plus univerſel, le plus exact & le plus fidelle des obſervateurs.

C'eſt de l'éxamen de tant de faits divers, oppoſez ou reſſemblans, comparez entre eux & avec ceux que chaque Medecin doit obſerver à la maniere d'*Hippocrate*, & tous rapportez à un principe également admis dans tous les ſyſtêmes; c'eſt de-là ſeulement que peut naître l'eſprit qui doit préſider à l'éxercice de notre Art, & que par la direction de cet eſprit, la Medecine aidée des nouvelles découvertes peut enfin affranchir la barriere du cercle, & faire des progrès en ligne droite comme les autres Sciences.

Voilà quelles ſont les idées ſelon leſquelles je travaille depuis plus de 50. ans; je m'y ſuis affermi de plus en plus par le grand nombre d'obſervations que j'ay eu occaſion de faire pendant un ſi long cours. Aujourd'huy ſi je fais part au Public de mes refléxions, je ne ſonge à rien moins qu'à devenir Auteur. Dans l'éxercice continuel où j'ay

passé ma vie je ne dois point, à mon âge, me faire un objet de la reputation d'écrire. Je ne me suis proposé que d'être utile à un certain nombre de jeunes Medecins, que le torrent des nouveaux systêmes n'a pas encore entierement gagnez. J'ay satisfait mon goût, je l'avouë, en leur indiquant les principes d'*Hippocrate*, ou pour mieux dire, les veritez qui ne manquent pas de saisir ceux qui ne dédaignent pas de les chercher ; & en même-temps j'ay crû par-là leur procurer un grand avantage en les invitant à la lecture des Ouvrages de ce grand homme, qui n'est presque plus connu que par sa réputation ; mais je prens la liberté de les avertir icy, qu'ils ne connoîtront le prix, ny l'importance de ce trésor de faits & d'observations, qui fait la principale partie de ses Ouvrages, qu'à proportion qu'ils verront un plus grand nombre de malades, & qu'ils seront

en état de comparer ce qu'*Hippocrate* a obſervé avec ce qu'ils obſerveront eux-mêmes.

Au reſte on ne connoîtra que trop que je n'ay point été guidé par l'ambition de faire un Livre dans la compoſition de cet Ouvrage.

Le deſir de l'approbation, la crainte de la critique ne m'ont ny determiné ny détourné du deſſein que j'ay il y a long-temps de détromper le Public prévenu dans les plus importantes occaſions contre les grands remedes, ſur tout dans la petite verole, dans la goute, dans les differens temps de la groſſeſſe, & dans la ſuite de l'accouchement, de démontrer le pernicieux uſage de la boüillie dans le premier âge, d'y ſubſtituer pluſieurs ſecours pour la nourriture des enfans, quand le lait ne ſuffit, ou ne convient pas. Dans ce même Chapitre je tâche de répondre aux vûës de Monſieur le premier Medecin, qui m'a fait

l'honneur de me communiquer son dessein sur une nouvelle éducation des enfans trouvez, ou nez à l'Hôtel-Dieu, pour garantir le Public des maladies hereditaires & contagieuses, qu'il est presque impossible d'éviter sans cette sage précaution.

Comme on ne s'oppose pas aux préjugez & aux abus établis depuis si long-temps, sans trouver beaucoup de resistance, & que même ceux qui ont interêt à la correction, la trouvent rarement faite à leur gré, selon leur goût, & dans leur idée, je ne m'étonne pas qu'on murmure déja contre la quantité de faits que je rapporte, contre mes digressions, & singulierement contre mes citations.

Qui ne sera surpris que dans un Art où l'experience, fondée sur la raison, fait presque toujours foy, on desapprouve la preuve, & que la conviction du bon ou du mau-

vais party que l'on a pris, ou que l'on a dû prendre, soit condamnée, avant la discussion des faits,

Res præstant, non verba fidem.

Je me flatte que le public, au service duquel je suis occupé depuis si long-temps, interpretera plus favorablement un ouvrage qui regarde ses interêts, quoyque je ne doute pas que des particuliers peu touchez du bien de la communauté, ne pensent bien différemment, quelques-uns disant déja que mon Livre eût été mieux reçû, s'il eût été entierement redigé en observations : ce jugement précoce ne me rebute point, je m'attens même à une censure plus rigoureuse de la part de quelques Sçavans qui ont une impatience naturelle de contredire avec chaleur les nouvelles productions, sur-tout de ceux pour qui ils ont un secret éloignement. Les censeurs de ce caractere sont bien plus choquez de voir ouvrir un avis,

ou proposer une conduite opposée à leurs sentimens, que de voir des principes combattus, & même de voir la verité blessée : tous ces avertissemens me rendront plus circonspect, mais ils ne m'empêcheront pas de singulariser ce que j'ay observé par des citations, persuadé que les observations vagues & indeterminées induisent plutôt en erreur, qu'elles ne vous raprochent de la voye que vous devez tenir ; les faits que j'expose sont des originaux caracterisez par la constitution d'un sujet connu, par des circonstances & des accidens particuliers, par les différens temps de la maladie, & par les secours dont je me suis servi, par telles & telles raisons.

Un pareil détail ne peut qu'être très-utile à un Medecin bien intentionné, qui examinera les rapports qu'aura la petite verole, qu'il voit, avec le grand nombre de toutes les

eſpeces que j'expoſe, qui fera des comparaiſons du temperament, de l'âge, des forces du malade, du commencement, du progrès de la maladie, des accidens les plus conſiderables, & du ſuccès des différens remedes que j'ay employez : toute cette compenſation ſera d'un grand poids pour le déterminer au party le plus raiſonnable; ſans prévention, je crois que le Lecteur déſintereſſé, bien-loin de condamner mes exemples, & mes témoins, ſaura quelque gré à un Auteur de ſon exactitude à confirmer les meſures qu'il a priſes, & ſes expériences, par des autoritez inconteſtables. Ce même Lecteur, quelque indulgent qu'il puiſſe êtte, ſe pourroit il perſuader que pendant vingt-huit ans j'aye été aſſez heureux, par la grace du Seigneur, pour avoir vû échapper preſque tous mes malades à la malignité de la petite verole, & de la rougeole? Si je n'en rapportois

rapportois une infinité d'éxemples auſſi connus à la Cour & à la Ville, qu'ils peuvent être utiles ; peut-être le ſerai-je en donnant les éclairciſſemens qu'une perſonne du premier rang me demande ſur les vapeurs, & ce que je penſe des vers auſquels Kirker & de ſçavans Mes decins imputent la cauſe de la Peſte & des maladies contagieuſes.

Si dans le grand nombre de mes obſervations, je parcours différentes matieres, je ne cherche pour les lier aucune autre tranſition que leur connexité naturelle ; je traite chaque partie avec une liberté qui ne ſent point l'art d'un Auteur ; je m'étends beaucoup ſur les faits, je les place où ils ſe préſentent à mon eſprit, plutôt qu'à l'endroit où un ordre ſcrupuleux exigeroit qu'ils fuſſent placez.

Les exemples que je donne, paroîtront quelquefois chargez de trop de détails ; mais ce qui choquera

quelques uns ſera peut-être un attrait pour d'autres que rebute la ſechereſſe qui accompagne toujours une trop grande préciſion. Mais enfin je ne me ſoucie de plaire qu'autant que je pourray être utile, & c'eſt l'unique but que je me propoſe.

TABLE
DES MATIERES CONTENUES dans les différens Traitez.

DE la Fiévre.
De la Nature.
Des différences de la Fiévre.
Des Fiévres continuës.
Des Symptomatiques.
Des Fiévres malignes.
Pluſieurs exemples de guériſon de ces Fiévres.
De quelques maladies de Femmes groſſes & accouchées, des remedes dont on s'eſt ſervi en différentes occaſion, avec un heureux ſuccès.
Pluſieurs erreurs combattuës dans ces différens états.
Si une jeune Dame groſſe, ſaignée pour diminuer la quantité du ſang, doit demeurer neuf jours dans ſon lit.
Du choix des Nourrices.
De l'Education des Enfans.
Des maux de dents.
Remedes propoſez contre les différentes maladies des dents.
De l'abus de la Bouillie.

Une maniere nouvelle d'élever les Enfans trouvez ; & ceux qui naissent à l'Hôtel-Dieu.

Raisons de M. le premier Medecin, très-importantes pour cette éducation.

De la Rougeole.

De la petite Verole.

Descriptions de toutes les especes.

Préference du concours à un particulier dans la petite verole, comme dans les plus grandes maladies.

Observations singulieres, différentes manieres de traiter cette maladie relatives à la constitution, à l'âge, & particulierement à l'état précedant cette maladie.

Examen des signes de la complication la cause la plus ordinaire du péril.

Exemples connus, citations de guérisons de différentes especes de petite verole.

Remarques singulieres sur l'usage de l'opium dans cette maladie.

De l'inoculation de la petite verole. Lettre de Monsieur Harris du Coll. Royal de Londres. Raisons contre la pratique d'enter & greffer la petite verole. Je viens d'apprendre que plusieurs petits phlegmons ont succedé à l'inoculation & que le malade

qui en a fait l'expérience vient de mourir à Londres.

Conviction de l'erreur de ceux qui croyent qu'une personne arrivant d'un lieu où est la petite verole, la puisse communiquer.

Raisons des Fiévres intermittentes & des maladies periodiques, de la goute, de l'asthme, fistule de l'anus succede à la guérison de l'asthme causé par la suppression des haimorroïdes.

Examen de la cause précise de l'asthme convulsif.

Plusieurs remedes & efficaces pour la guérison de différentes especes d'asthme.

Des Vapeurs, de ses différentes causes, trois exemples memorables de vapeurs guéries par l'amputation de trois tumeurs.

De la Peste, examen du problême sur la contagion, & de l'opinion de Kirker sur les vers, plusieurs remedes de Messieurs Delorme, Gras, Belleval, & de mon pere qui ont été témoins de la fureur de la Peste.

Des Fébrifuges, singulierement du Kinkina & des tems propres à son usage.

De la Circulation du Sang dans le principe d'Hippocrate.

TABLE

DES MATIERES CONTENUES en ce Livre.

Abscès considerable à la plante des pieds dans la supp. de la petite verole. 156
Acerbe, aigre, amer, austere. 23
Acrocordon carcinomateux, espece de tumeur pendante. 422
Amputation. 423
Anamnistiques. Par ce terme on entend les signes qui vous font ressouvenir de l'état où étoit le malade avant que la maladie se declarât. 377
Anglois de M. le Comte de Gramont. 393
Apium Sardon. 321
Asthme sympathique, idiopathique. 272
Veritable interpretation de l'asthme convulsif, 375.

B

Bedegugullio. 72
Son sirop. 73
Boüillie. 90
Raisons convaincantes de l'abus de la boüillie, 96.
Boüillons d'écrevisses. 185
Boüillons de viperes. 304
Boucaro. 181

C

Camphre. 416
Cantharides. 31
Crises. 341

Combre des Crises. 361
Critique. 345

D

DAlechamp, sur la conjonction des astres qui précede la Peste. 294
Delorme. 290
Diacoltatesse, préparation.
Diemerbrock, réponse à la lettre de Monsr. Patin. 336
Dysenteries. 48

F

FIstule de l'anus. 283
Ses differences. 285
Remedes differens. 284
La nécessité de l'operation. 285
Exemple singulier. 286

G

DE la Goute. 248
Remedes singuliers. 258
Duvanh, sur l'antimoine dans la Préface.

K

KInkina. 384 jusques à 920

L

LAit, ses qualitez. 87

M

MOrsure & piqueure de differens animaux. 321
Muete. Une Demoiselle perd la parole pendant 17 jours, la recouvre dans l'éruption de la petite verole. 165

N

NOurrices. 80
Choix des Nourrices. 83

O

OLives. Effet des Olives dans les vapeurs 449

Opium. 184
Orgasme. Explication. 364

P

PEtite verole perlée. 141
Plusieurs & singuliers éxemples de petite verole. 160 & 200
Persil, rémede de la petite verole 163
Pise où moururent deux personnes en cachetant des lettres. 305
Peste. 289
Problême sur la Contagion. 300
Peste d'Allemagne 289
De Languedoc. 401
De Lionois. 302
Opium de Kirker sur la Peste. 320
Differens remedes contre la Peste. 326

T

TArentule. 320
Transplantation de la petite verole combatue. 212
Thériaque, remarques. 336
Lettre de M. Patin à M. Durmers, sur la Thériaque. 336

V

VApeurs. 413
Causes differentes de Vapeurs. 415
Trois éxemples de Vapeurs, causées par trois tumeurs. 422
Vers antivermineux, singuliers. 337

DE
LA FIE'VRE.

SI la premiere nuit a étonné le plus courageux de tous les hommes, le premier accès de fiévre n'a pas moins surpris celuy qui d'une forte constitution se trouva tout d'un coup dans la langueur & dans l'abatement par une ardeur extraordinaire; la crainte d'en être consumé le fit avoir recours aux Divinitez pour se garantir de l'extremité du peril dont il étoit menacé. Dans cet esprit le Poëte disoit que la peur avoit formé la premiere image des Dieux pour venir au secours de ceux qui en étoient saisis:

Cette frayeur, qui devint commune à ceux qui souffroient de pareils accidens, obligea les Romains d'élever un temple, & des autels à l'honneur de la Fiévre.

Si je ne craignois la critique que merite l'érudition mal placée, je rapporterois ce que Ciceron, Pline & Valere Maxime disent des trois temples, où l'on faisoit des sacrifices à la Fiévre. On me pardonnera le marbre de Transylvanie, où on lit une inscription de Camilla Amata, qui implore le secours de la Fiévre pour son fils dangereusement malade. *Febri divæ, Febri sanctæ, Febri magnæ, Camilla Amata pro filio male affecto.*

Hippocrate long-tems auparavant accuse de superstition le peuple Grec, lorsqu'il invoquoit les dieux pour se délivrer du mal qu'il appelloit Sacré. Il fait voir dans le livre qu'il écrit sur ce sujet, que la cause de cette maladie n'est pas plus surprenante que celle des retours des fiévres tierces, quotidiennes, & quartes.

Les Expiations & les Enchantemens que propoſoient les Magiciens & les faux Medecins, ſont auſſi mépriſez dans ce traité, que les précautions qu'ils conſeilloient pour ſe garantir de cette maladie.

Ils excluoient du regime de vivre l'oye, l'ail, l'anguille ; il n'étoit pas permis de mettre la main ny le pied l'un ſur l'autre ; ils n'étoient pas moins ſcrupuleux dans le choix des couleurs & la qualité des vêtemens & des meubles.

Ces impoſteurs défendoient les manteaux noirs, les habillemens, les couvertures, & les ſouliers de peaux de chevreaux : ce qui fit dire à Hippocrate que tous les peuples de la Côte Mediterranée de l'Afrique, qui n'ont que des chevres pour ſe nourrir & pour s'habiller, devroient être infectez de cette maladie.

S'il y a eu des admirateurs, des ſuperſtitieux, des credules, & des ignorans dans tous les ſiecles, nous pouvons dire qu'il y a eu dans tous les tems des perſonnes ſenſées &

des Philoſophes, qui bien loin d'être effrayez des horreurs de la fiévre, la conſideroient comme un avantage pour ceux dont la ſanté commençoit à recevoir quelque atteinte.

Ce feu étranger leur paroiſſoit un ſecours qui arrivoit à la Nature pour conſumer les parties étrangeres à des liqueurs, que ſon regime ordinaire n'avoit pû ſeparer ny écarter; & pour y conſerver le calme & l'union de tout ce qui les compoſe.

Dans cet eſprit ils derivoient le terme de fiévre de *Februum*, qu'ils interpretoient *purgamentum a fervore proprio & convenienti deſpumationi, depurationi, & ſecretioni.* Ils eſtimoient qu'un feu extraordinairement allumé pouvoit purifier & dégager le ſang des parties qui ne pouvoient luy être intimement unies, ny entrer dans ſa compoſition. La fiévre qui terminoit un rheume fâcheux, qui faiſoit éclater l'éreſipele, la petite verole, qui favoriſoit l'ébullition du ſang, qui dévelopoit le le-

vain de la goute, qui venoit au secours d'un Apoplectique, leur donnoit cette idée avec beaucoup de raison.

La surdité de cinq ans qu'une fiévre de quinze jours vient de guerir, les effets de l'Ephemere qui termine souvent la douleur de tête ou des bruits insupportables dans les oreilles, la fiévre qui arrive aux jeunes gens dans le printems, & qui n'a aucune suite, justifient ces observations, qui ont fait dire à de savans Medecins que cette sorte de fiévre doit être regardée comme un secours du premier ordre, puis qu'elle étoit l'ouvrage de la Nature. C'est sur ce principe qu'ils appelloient ces fiévres *febres medicas*. Dans cet état le Medecin dans l'inaction doit respecter & étudier le mouvement de l'esprit qui preside dans le corps humain.

Quoique les fiévres de cette espece ne soient pas le principal objet de mon étude & de mes reflexions, il est vray neanmoins que l'examen que je viens de faire contribuë

beaucoup à fortifier l'idée que je me ſuis formée de la cauſe de la fiévre, de ſes differences, & ſingulierement des mouvemens critiques & ſymptomatiques. Comme ce dernier eſt l'effet de la cauſe de la maladie, & le precedent l'ouvrage de la Nature, nous ne pouvons pas nous diſpenſer d'en donner une idée la moins obſcure qu'il nous ſera poſſible, & la plus conforme à ſes operations.

DE LA NATURE.

QUOIQU'IL n'y ait rien de difficile à la Nature, quelques Philoſophes ont cru neanmoins que ſon pouvoir éclatoit davantage dans l'organiſation des corps ſublunaires, que dans celle des corps celeſtes, perſuadez par l'ancienne durée de ceux-cy dans le même état, qu'ils étoient moins compoſez, que les corps animez qui ſont ſous nos yeux.

Comme on ne peut entrer dans

cette discussion de Physique, sans attaquer la premiere regle de la Morale, qui défend de faire des comparaisons entre une chose qu'on croit connoître, & une autre que l'on ne connoît pas, nous ne perdrons pas notre tems à rechercher les differences qui sont entre ces orbes & leurs substances, bien que nous jugions à peu près de leur éloignement, de leur grandeur, & du tems qu'ils employent à faire leur revolution.

Nous nous fixons à observer & suivre la Nature, dans les principaux phenomenes des vegetaux & des animaux.

Comme la vie exige un fluide pour transmettre le mouvement necessaire à la nourriture, pour passer du centre à la circonference, il a fallu que cette substance dissemblable dans son principe, composée des gladiateurs de Basile Valentin, & continuellement reparée par des sucs heterogenes, subît de nouvelles & differentes alterations dans la premiere, seconde & troisiéme di-

geſtions, pour parvenir à cette unité deſirée par Hippocrate pour la liberté des fonctions abſolument neceſſaires à la vie.

Le principe de cette merveilleuſe harmonie, uniforme, toujours conſtant, ſoûtenu de ſoupapes, reſſorts, valvules, cribles, poulies, & de toute ſorte d'inſtrumens, pour entretenir la reciprocation du mouvement dans l'organiſation de la matiere: ce principe n'eſt-il pas la Nature mere d'une fecondité inépuiſable, qui donne, conſerve la vie, & la renouvelle par des ſemences auſſi anciennes que la matiere, dont éclôſent à tous momens des animaux qu'on ne peut appercevoir qu'avec des microſcopes armez, par leſquels on découvre une perfection ſi ſurprenante, qu'on a grande raiſon de dire que la Nature n'eſt jamais ſi admirable ny ſi puiſſante que dans ſes plus petits ouvrages; mais on ne ſera point ſurpris de voir des animaux compris dans un ſi petit volume, ſi on démontre qu'un grain de ſable peut

être étendu jusques à Saturne.

L'Antiquité entendoit par la Nature l'esprit universel qui preside dans le petit, comme dans le grand monde, qui anime tout ce qui vit, & qui de la même matiere modifiée à l'infini, reproduisoit les corps, des semences qui sont renfermées dans son sein.

La notion de la Nature, que le Portique & les Academiciens donnoient, n'étoit pas si étenduë, & comprenoit un principe de repos qui ne se trouve plus dans la matiere, qui est dans un perpetuel mouvement.

Le sentiment de M. F. *Natura est fida & indivisibilis custos omnipotentiæ, primi motus particeps, actus liberi & necessarii, suæ perennitatis secura, per congenita in sinu materiæ, in infinitum divisibilis semina*, convient mieux à tous les phenomenes qui regardent la substance animée. La Nature est pour luy la depositaire invisible de la toute-puissance, participe du premier mouvement, acte du libre & du necessaire, sûre de

ſa durée, par les ſemences qui ſont contenuës dans la matiere diviſible à l'infini.

Hippocrate ſuit la Nature de plus près. L'inégalité de ſes mouvemens, la diverſité de ſes operations, ſon action, ſon ſilence ne la dérobent point à ſa veuë; ſous quelque figure qu'elle ſoit cachée, il la reconnoît toujours, il la découvre même dans les tenebres les plus épaiſſes; il n'eſt point ébloüi quand elle reparoît; *Lux orto tenebræ Jovi*; la Nature eſt toujours la même pour luy; s'il la multiplie, s'il la pluraliſe, on le peut dire, puis qu'il dit: *Les Natures ſont les Medecins des maladies; ce n'eſt que pour la mieux identifier en pluſieurs & differens ſujets, où ſans inſtruction & ſans diſcipline elle fait des prodiges.*

Ce grand homme trouve dans l'harmonie du liquide les trois ſymphonies, dans l'aigu, dans le grave, & dans ce qui participe des deux. L'Optique, l'Acouſtique donnent des leçons de la plus ſçavante Mathematique, l'équilibre, les

forces mouvantes, conſpirantes, centripetes & centrifuges ſont dans leur plus grand jour.

Je laiſſe l'exactitude & la juſteſſe de la pendule dans les battemens du cœur aux diſciples de M. Huggens, & aux plus curieux Aſtronomes, comme un ſujet de meditation tres-propre pour parvenir à la connoiſſance des longitudes.

Ceux qui accuſent les Medecins d'incredulité, en leur imputant l'habitude de tout rapporter à la Nature, apprendront que nous ſommes fort éloignez de penſer comme les diſciples de Democrite & d'Epicure, qui ne reconnoiſſoient point d'autre principe que le concours fortuit des atomes.

Il eſt même ſurprenant que Democrite n'ait pas été deſabuſé d'une erreur auſſi groſſiere, par les conferences qu'il eut avec Hippocrate, qui reconnoît dans tous les ouvrages de la Nature la main toute-puiſſante de la Divinité. Il y reconnoît un Etre immortel qui voit & qui a l'intelligence de toutes

choſes, avec une connoiſſance auſſi parfaite de l'avenir que du preſent.

Entre tous les Philoſophes, les Medecins ont tous les jours de nouvelles occaſions d'être perſuadez que le langage de la Nature n'eſt point different de celuy de la Sageſſe : *Nuſquam aliud Natura, aliud dicit Sapientia.*

Hippocrate, qui fait une étude continuelle de la Nature, nous apprend que le mouvement ſans interruption eſt ſon premier miniſtre, puis qu'elle n'eſt jamais oiſive, & que par le même principe qui unit dans le centre, elle chaſſe à la circonference tout ce qui peut donner quelque atteinte à l'unité.

Quoique cette vertu paroiſſe compoſée, elle eſt neanmoins ſimple dans ſon origine, & ne diminuë rien de l'indiviſibilité qu'il reconnoît dans la Nature, lors qu'il parle de la difficulté du mouvement du ſang dans les engagemens des vaiſſeaux de la poitrine; ce que nous expliquerons dans la ſuite. Nous ferons auſſi comprendre que

le pouvoir de la Nature n'eſt jamais ſuſpendu que par la diſproportion de l'objet, ſoit par le vice des liqueurs, par l'alteration des parties, ou le dérangement des organes. On remarque la même ſuſpenſion dans les mineraux, mais plus diſtinctement dans les vegetaux, lors qu'une terre ingrate n'eſt pas ſuſceptible des douceurs & des graces qu'elle répand avec magnificence dans les ſujets qui ſont heureuſement diſpoſez. *Quippe ſolo Natura ſubeſt.*

DE LA FIEVRE,

& de ſes differences.

DANS le deſſein où j'ay toujours été de rendre raiſon du retour des fiévres intermittentes & des maladies periodiques, je ne pouvois regulierement l'executer ſans parler de la Fiévre, & de ſes eſpeces differentes. On ſera ſurpris que je prenne un ſujet que dix mille

Auteurs ont traité dans les premiers, dans les suivans, & sur tout dans les derniers siecles, où nos meilleurs Maîtres ont recuëilli tout ce que l'Antiquité a de plus vraisemblable.

Quoique je fonde mes observations sur le livre de l'ancienne Medecine d'Hippocrate, on ne manquera pas de m'opposer, que l'autorité des Anciens ne trouve de foy qu'autant que leurs sentimens se trouvent conformes aux dernieres découvertes; qu'Hippocrate respectable par son prognostique, ne trouveroit pas moins de contradicteurs sur son principe des Fiévres, qu'Homere en avoit trouvez dans la composition du Poëme Epique. Je me flatte neanmoins de faire voir que par le sincere exalté dans le flot de la liqueur, il découvre precisément la cause des fiévres, & qu'il explique plus clairement la violence, la remission, & leur intermission, que toutes les dernieres hypothèses; que sa Phisiologie & sa Pathologie sont renfermées en deux

mots, *mêlé* & *ſeparé*, qui font le ſyſtême le plus admiſſible; que la décompoſition le juſtifioit en tout; que le parfait degré de mêlange rendoit le corps robuſte; qu'il en reſultoit une ſeparation continuelle. Que ſi Hippocrate n'a pas penetré dans les détours des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, comme Warton, Stenon, Bellini, Mrs Duvernei & Winſlou, & dans les arteres lymphatiques, comme Mrs Boirave & Helvetius; ce même Hippocrate nous apprend à tous la neceſſité & les avantages de cette Mechanique, & les inconveniens de ſon interception, qui cauſe le dominant, ſource non ſeulement des fiévres, mais de toutes les maladies, puiſque la conſervation de la ſanté exige abſolument que les matieres reciproquement alterées parviennent à l'union, ſur laquelle Hippocrate établit le maintien de la machine.

Il reſulte de cette Theorie, que les parties heterogenes ſe doivent ſeparer continuellement. La figure

conique de l'extremité des vaisseaux; la similitude de substance nous facilitent l'intelligence du texte d'Hippocrate, qui nous apprend comment la rose, l'ail, l'œillet, le chaîne & tous les vegetaux filtrent & admettent ce qui leur convient, parce que, dit notre Maître, la terre que nous representons a toute sorte de vertus : *Subjectum corporis est terra signata*; ce qui nous doit faire comprendre que le suc separé & admis, & la bouche du filtre qui est l'admettant, ont une proportion dans la figure, la surface, & dans toutes les particules dont l'heterogene admis est composé. On voit un exemple de cette proportion dans les goutes des liqueurs homogenes, ou du moins d'une certaine analogie, qui se rapprochent, s'unissent, se penetrent, se confondent, pendant que les heterogenès & disproportionnées s'éloignent.

Monsieur Chirac aussi grand Physicien qu'excellent Anatomiste, me fit remarquer dernierement, que chaque goute, même chaque point de

de liquide, par les differentes combinaisons des parties insensibles ou integrantes qui le penetrent, étoit caracterisé par tant de figures & d'angles differens, que sa surface ne pouvoit gueres s'unir qu'avec des substances qui luy fussent en quelque façon proportionnées. Cet examen nous fait comprendre la naissance de differens vegetaux en differentes terres. Hippocrate nous en donne un exemple dans le silphium, qui ne croît ny s'éleve dans l'Ionie, ny dans le Peloponese.

Je n'entrerois pas dans ce détail des filtrations, si cette recherche n'étoit absolument necessaire pour l'intelligence des fiévres.

Quoi qu'Hippocrate dans ses Livres de la Diéte semble rendre raison de tous les changemens qui arrivent à la matiere par la superiorité du feu ou de l'eau, nous observons neanmoins dans le Livre que nous avons cité, qu'il dit positivement que nous n'avons pas la fiévre à cause du chaud, mais par l'excès de l'amer soulevé qui a se-

coüé le joug du mêlange. Notre Maître reconnoît que la chaleur n'eſt pas la cauſe, mais l'effet de la fiévre.

C'eſt ſur ce principe que, puiſant à la ſource, j'eſpere découvrir la veritable cauſe des fiévres éphemeres, des continuës eſſentielles, des malignes & des ſymptomatiques. Je feray un traité particulier des Fiévres Intermittentes, qui ont toujours été mon principal objet.

Le ſincere d'Hippocrate & l'amer relatif à tout l'heterogene me ſerviront de guide.

Je conviendray neanmoins que dans un corps ſain & jeune, où toutes les ſeparations deſirées ne donnent lieu à aucune ſubſtance dominante, un mouvement violent peut exciter une fiévre beaucoup au-deſſus de l'activité de l'éphemere, & même mortelle, par un développement tumultueux de tous les gladiateurs qui compoſent le ſang, auquel combat le plus robuſte ſuccombe toujours.

M. Gras Medecin de Monſeigneur

de Turene m'a dit qu'il avoit vû mourir à Mariendal un jeune Aide de Camp puiſſant, d'une parfaite ſanté, par la violence d'une fiévre ardente, le même jour de la bataille, pour s'être extraordinairement agité à porter les ordres du General.

Il n'eſt pas extraordinaire que le ſang mis dans un grand mouvement s'enflame, puis qu'un Philoſophe nous fait remarquer que le vent battu & rebattu par pluſieurs tourbillons prend feu fort aiſément :

Fit quoque ut interdum venti vis miſſa ſine igne
Igneſcat, tamen in ſpatio, longoque meatu.

Epicure ne parle pas ſeulement des forêts qui s'enflamment, mais de ces lieux ſouterrains embraſez qui precedent & accompagnent les tremblemens de terre.

J'ay vû mourir à Grenoble un Gentilhomme d'un excès de colere, qui fut ſuivi d'une fiévre inſupportable, avec une palpitation de cœur qui l'emporta en moins de 20. heures.

La définition de la fiévre me fera toujours reſſouvenir d'un Bachelier qui apportoit à M. Patin une Theſe ſur la Fiévre quarte. M. Révellois, Medecin de Paris, qui ſuivoit M. Dodart, entrant dans ſon cabinet, demanda au Bachelier ce qu'il entendoit par la fiévre, il répondit, La colere de l'appetit naturel, comme la colere étoit la fiévre de l'appetit ſenſitif. M. Révellois dit au Bachelier que ſa définition étoit plutôt un diſcours de Morale qu'un raiſonnement de Phyſique. M. Dodart donna une interpretation favorable à l'aſpirant. M. Patin, qui quittoit M. Sorbiere, approuva fort le ſentiment de M. Dodart, qu'il eſtimoit ſingulierement, & qu'il propoſoit toujours pour modele à ceux qui étudioient en Medecine, & en diſoit tout le bien qu'il prévoyoit en revenir à la Republique des Lettres, dont elle joüit aujourd'huy dans la perſonne de ſon glorieux ſucceſſeur, plus diſtingué par ſon merite, que par la premiere place qu'il occupe.

M. Patin dit au Bachelier qu'il faiſoit d'autant plus de cas de ſa définition, qu'elle pourroit ſe concilier avec celle de Fernel.

Pour moy je trouve qu'elle peut non ſeulement s'accorder avec ſon ſentiment, mais avec le ſincere d'Hippocrate, qui mettant la Nature en colere & l'irritant, excite la fiévre, que toute l'antiquité explique par un feu étranger, Galien par l'incadeſcence, & enfin Fernel par une chaleur demeſurée, communiquée du centre à toute l'habitude du corps avec un abattement univerſel.

Toutes ces expreſſions, peu differentes, reconnoiſſent la premiere cauſe aſſignée par notre Maître dans ſon livre de l'Ancienne Medecine. L'irritation de l'Archæe, de Paracelſe, de Vanhelmont, la fureur de Wilis ne nous apprennent rien de nouveau.

Comme l'idée de Fernel a plus de rapport au defaut d'union des principes, qu'Hippocrate accuſe de tous les mouvemens de la fiévre, je parcourray les degrez d'heteroge-

neité, auſquels cet Auteur impute les differences des fiévres continuës.

Je ne crois pas même qu'en s'attachant au ſincere d'Hippocrate, il ſoit neceſſaire d'entrer dans le ſcrupuleux examen du ſçavant Anglois, premierement de ſçavoir quel eſt le liquide qui fermente, ſi c'eſt le ſang ſeul, ou les autres humeurs. 2. Quelles ſont les ſubſtances qui compoſent le ſang, & dans quelle proportion elles ſont dans la maſſe. 3. Quelle eſt la partie ou particule ſoulevée, dont le ſang eſt compoſé, qui cauſe le boüillonnement de la Fiévre; ce qui revient à la premiere queſtion.

Les Chymiſtes les plus experimentez pretendent que la rencontre de l'huile ſouphrée & du ſel volatile de la bile penetré par l'acide du ſuc pancreatique, cauſoit l'efferveſcence febrile.

Quoique cette recherche ſoit quelquefois tres-inſtructive dans les fiévres opiniâtres, lentes & hectiques, comme nous l'expliquerons en ſon lieu, nous eſperons ſans cette exa-

de discussion, par fois plutôt mathematique que pathologique, de rendre raison des fiévres continuës, symptomatiques, malignes & intermittentes; le tout sur le principe d'Hippocrate.

Il y a de l'amer dans le corps, de l'acerbe, de l'aigre, de l'austere, de l'insipide, du salé, & cinq ou six cens autres, par les differentes combinaisons, qui étant bien mêlez, doivent devenir un.

Si quelqu'un d'entre eux domine & devient un en soy, indépendant & sincere, le sujet est blessé.

Il s'agit maintenant de faire voir de quelle maniere il l'est dans la fiévre éphemere, & d'en faire l'application à toutes les autres especes de fiévres.

Je conçois aisément que dans l'éphemere la partie la plus volatile de l'amer s'allume avec si peu de supôt, que cette flame s'éteint facilement; & que si le supôt ou le sujet combustible étoit plus considerable, on auroit une fiévre nycthemere, ou de deux ou trois jours.

Je ne m'arrête point aux causes qui sont presque toujours externes, comme l'exercice violent, le Soleil, les passions de l'ame, l'usage immoderé du vin ou des liqueurs spiritueuses ; & comme l'amer qui represente le sulphureux du sang s'enflame dans de pareilles dispositions, plutôt qu'aucune autre partie de la masse du sang, nous sommes bien fondez de dire : *Propter amari, magis inflammabiles particulas, febris ephemera.*

Ce même amer multiplié & soulevé avec ce qu'il y a de plus susceptible de feu dans la masse, dans une telle proportion, qu'il s'en allume autant qu'il s'en dissipe & s'en consume, cause la fiévre continuë sans redoublement.

Fernel s'explique exactement par le terme d'*homotonos*, qui signifie d'égale suite ou tenuë. S'il s'en allume plus qu'il ne s'en dissipe, il la nomme Epacmastique, comme qui diroit superieure ou surmontante. S'il s'en dissipe & consume plus qu'il ne s'en enflame, il la designe par le

terme de paracmaſtique, c'eſt-à-dire d'un mouvement rallenti, & qui diminuë ſenſiblement.

Je repete avec plaiſir cette notion, d'autant plus qu'elle eſt de mon premier Maître, & qu'elle explique aſſez clairement ce qui ſe paſſe dans les fiévres continuës preſque ſans augmentation, & qu'elle vous conduit inſenſiblement à découvrir la cauſe des redoublemens que Fernel recherche, avec raiſon, ou dans la propre maſſe du ſang, qui ſe décompoſant par le boüillonnement de la fiévre, fournit une plus abondante matiere à ſon feu, ou par des ſucs étrangers, qui font de continuelles recruës dans le flot du ſang. Si la plus active des parties inſenſibles ſe deſunit, & que la bile ſoit fort exaltée, vous avez une fiévre ſi ardente, que le ſang ſe change preſque en ſouphre: *Abit in ſulphurariam ſanguis.* Diſt. 9.

Sur ce principe on explique facilement le ſyſtême des fiévres continuës ſimples ou compoſées, où l'amer, la partie la plus inflammable

de tout ce qui compose le sang, peut toujours être regardé comme le boutefeu & l'incendiaire dans l'opinion des Anciens & des Modernes, & singulierement du fameux Anglois, qui anatomise le sang avec tant de précision.

Avant que de passer à l'examen des fiévres malignes, & de celles qui accompagnent la peste, il faut que je fasse remarquer ce qu'il y a de plus singulier dans les differentes causes des fiévres symptomatiques.

DES FIEVRES SYMPTOMATIQUES.

QUOIQUE nous ayons compris les fiévres symptomatiques dans le nombre des continuës, il faut neanmoins convenir que dans les commencemens de plusieurs fiévres de cette espece, lorsque l'engagement se forme, il se communique si peu de levain au flot du sang, que la fiévre approche plus de l'intermittente que de la conti-

nuë : du moins il y a lieu de disputer sur la frequence du pouls, sur la chaleur des chairs, sur le mouvement de la respiration, où l'on trouve peu de difference ; ce qui nous fait dire souvent qu'on ne peut point donner le nom de fiévre à cet état. On est dans cette même incertitude, lorsque des tumeurs profondes se forment dans les bras ou dans les cuisses ; ce que j'ay observé dans ce Gentilhomme Anglois que M. le Comte de Gramont me recommanda, & dont je parle dans l'usage des febrifuges : si l'alteration des visceres ou des corps glanduleux du pancreas & du mesentere, ou les rudimens du schirre font quelque progrès, il ne faut pas seulement examiner la qualité du pouls, la chaleur des chairs : συνδρομὴ, *concursus signorum*, le concours de tout ce qui accompagne cet état, vous instruira bien plus que le caractere du pouls. C'est dans de pareilles circonstances qu'un malade abatu se plaint d'une secrette langueur, de lassitude, de dégoût, & d'un

chagrin dont il ne peut rendre raiſon. On s'apperçoit toujours en cet état de quelque meteoriſme dans l'épigaſtre, ou dans les parties voiſines; ſi l'on ne diſtingue pas de la reſiſtance dans les parties que nous avons ſoupçonnées, il n'eſt pas poſſible qu'on ne remarque dans les urines quelque changement dans la conſiſtance, dans la couleur, dans le ſediment, de même que dans les déjections.

Si un Medecin, qui a beaucoup de malades à voir, touche le pouls ſuperficiellement après avoir fait deux ou trois queſtions, il luy ſera tres-difficile de ne pas prendre le change.

Après une ſi belle obſervation on ne manquera pas de dire que je ſeray le premier à qui on fera le procès. Je puis répondre que je ne craindray point ce reproche, étant perſuadé que la loy de la Juriſprudence, qui regarde le bien de ceux à qui on le conteſte, influë également, & plus encore, ſur le Medecin, qui eſt chargé de conſerver &

de défendre la vie de ſon malade.

La Loy ordonne aux Juges de faire toutes leurs diligences, lors qu'il y a un grave ſujet d'inquiſition; c'eſt ce qu'elle appelle *cauſa inquirendi*. Lors qu'il y a de l'ambigu ou de l'équivoque dans l'examen qui fait le ſujet de l'inſtruction du Medecin, il doit redoubler tous ſes ſoins pour parvenir à la découverte d'un mal qu'il ne ſçauroit guerir ſans le connoître.

Les abſcès dans le meſentere, dans la ratte, dans le petit lobe du foye, ſont accompagnez de fiévres plus aiſées à reconnoître.

Les commencemens des ulceres dans la matrice ſont plutôt marquez par les accidens qui les precedent, & par les ſymptomes des lombes, des ligamens & de la ſenſibilité dans la partie interne des cuiſſes, que par une fiévre declarée, qu'un Medecin experimenté n'a pas de peine à reconnoître.

Les ulceres des reins dans des corps d'ailleurs mal diſpoſez, ſe diſtinguent par une fiévre lente,

quoique nous ayons souvent vû des ulceres succeder à de violens accès de nephretique, qui ont été suivis d'une tumeur supurée dans la substance du rein, que nous avons trouvée dans la suite entierement consumée. Dans lequel état j'ay vû ces personnes vivre long-tems sans fiévre; ce que j'ay observé singulierement à M. l'Abbé de S. Just, à M. le Marquis du Passage. Mon pere m'en a cité plusieurs exemples dans deux personnes de distinction à Turin, & dans M. l'Archev. de Narbone à Paris, chez qui il eut l'honneur de connoître M. Patin.

Le fait de M. le Marquis de la Chaux Montauban, Maréchal de Camp des Armées du Roy, est trop singulier dans l'histoire des ulceres du rein, pour n'en pas faire mention. Il supporta long-tems une fiévre plus incommode par son opiniâtreté que par son ardeur, avec une legere douleur dans le rein droit, & une diminution considerable de la quantité d'urine, à laquelle succeda une entiere suppres-

sion. La fiévre augmenta, Monsieur fut saigné du bras & des pieds, le corps étant robuste, plethorique & engagé de tout point, la fiévre diminua considerablement; on baigna M. du 6. au 7. jour, sans succès d'aucun remede; la suppression totale de l'urine dure jusqu'au dixiéme jour, dans le logis du Port du Temple à Lion, mon pere me mena à plusieurs consultations; à la derniere du dixiéme jour de la suppression entiere, je proposay en sortant à M. Spon le pere, Medecin de merite, & à mon pere, un remede composé avec les cantharides, le blanc de baleine, & l'eau distilée de tiges de féves. M. Spon y consentit; j'allay chez M. Mose l'Apothicaire faire preparer ce remede; je revins pour le luy faire prendre; une heure après l'avoir pris avec une petite cullierée de syrop de capillaires détrempé avec la même eau: car il ne pouvoit presque plus avaler, étant suffoqué par l'urine supprimée absolument depuis dix jours. Il me dit: *Votre remede agit, mais il n'est*

pas assez fort. J'en redonnay deux grains incorporez dans l'extrait d'Enula campana ; dans moins de deux heures il commença de pisser ; j'envoyay chercher les Medecins. Il avoit déja rendu dix verres d'urine aussi claire que de l'eau de vie. Mon pere luy fit faire de la tisane avec la racine d'Enula campana, le milium Solis & la regliſſe ; il en but & pissa tant, qu'en trois jours son ventre fut entierement desenflé.

Quoique mon remede, la boisson & les lavemens eussent agi fort efficacement, le crud & le transparent des urines fit juger à mon pere que le bassin des reins n'étoit pas libre. Nous fîmes mettre M. de la Chaux dans un batteau au pied de l'Hôtel du Temple son logis, que la riviere borde. Mademoiselle sa sœur le conduisit à Vals, où il but les eaux, & rendit une douzaine de pierres.

Sept ans après Mademoiselle sa sœur me pria de l'aller voir à Alès prés de Valence en Daufiné, où je le trouvay mourant.

Nous

Nous remarquâmes un ulcere assez considerable dans le rein droit avec une petite pierre ; mais nous en découvrîmes une plus grosse qu'une féve de marais qui avoit longé l'uretere droit, & n'avoit pû penetrer dans la vessie, lequel engagement du côté du bon rein fut suivi d'une suppression d'urine entiere, dont il mourut le huitiéme jour.

Quoique les fiévres qui accompagnent ou succedent à de certaines maladies des poumons, soient mises par quelques Medecins au nombre des symptomatiques considerées comme des accidens de l'affection du poumon, il est neanmoins vrai que dans la suite on doit regarder ces fiévres comme essentielles, lorsque la substance du poumon est successivement interessée, qu'il y a ulcere, ou un si grand desseichement dans tous les lobes du poumon, que leurs vesicules rapprochées deviennent presque inutiles, comme dans la Phtisie des Grecs, outre que dans cet état la constitution du sang est si alterée, qu'on

peut comparer ſon liquide à l'eau de chaux.

Comme le ſang ne parvient à cette alteration que par degrez, le premier impoſe ſouvent, & dans cette circonſtance cette fiévre eſt regardée comme ſymptomatique ; Hippocrate l'appelle même dans ce ſens ; ἄλλου ; mais quand elle paſſe au ſecond degré, la fiévre n'eſt pas ſeulement regardée comme une fiévre eſſentielle, mais comme dépendante d'une maladie de toute ſubſtance.

La remarque d'Hippocrate ſur les fiévres inviſibles doit mettre en défiance quelques Médecins ſur la connoiſſance generale des fiévres, qui n'en conviennent que lorſque le pouls eſt vif & frequent, que le malade ſe plaint du battement des arteres dans les tempes, de douleur à la tête, de ſoif, de difficulté de dormir, d'inquietude & d'un abattement conſiderable.

Mais il eſt des fiévres où le malade, preſque exemt de tous ces accidens, demande pour connoître

son état, une attention particuliere à l'ordre du pouls plutôt qu'au mouvement, à son égalité, à la comparaison avec le naturel, à la maniere de respirer, au toucher, à la vivacité ou langueur des yeux, à l'augmentation ou diminution de l'appetit, à la couleur & consistance de la langue, & à l'inspection des urines & des dejections.

Toute cette recherche est necessaire quand le malade continuë de se plaindre, & qu'on vous assure qu'il est sans fiévre, & que les circonstances observées n'y répondent pas.

J'ai oui dire à mon pere qu'il avoit souvent observé de ces fiévres imperceptibles, dont on ne convenoit pas; Madame Royale dont j'ai parlé, n'en fut exemte qu'après la saignée du pied, & l'usage des remedes qui rétablirent le cours des urines. Monseigneur le Cardinal de Lion dans la naissance de l'hydropisie de poitrine n'en étoit pas exemt; bien que l'on soutînt qu'il fût sans fiévre;

elle ne se fit que trop connoître dans le progrès d'un mal qui devint insurmontable.

Je ne dis pas que l'hydropisie de poitrine commençante soit toujours accompagnée de la fiévre ; mais il est vrai de dire que telle hydropisie & de poitrine, & des autres especes accompagnée de suspension de particules étrangeres qui agitent la masse du sang, avec l'embarras qui se trouve dans la poitrine, ou dans le ventre, est plus que suffisante pour causer la fiévre : ce n'est pas qu'à bien examiner le pouls de ceux que l'eau commence d'assieger dans la moyenne region du corps, on y trouve toûjours un grand éloignement de l'état naturel, un changement considerable au coucher du soleil, & de l'augmentation soit que l'oppression se fasse sentir dans le milieu de la nuit, outre les autres accidens qu'Hippocrate rapporte avec beaucoup d'exactitude, qui bien examinés empêcheront un Medecin de bonne foy de prendre

le change en confondant cette maladie avec un gonflement des poumons, phlogoſe, ou diſpoſition à l'inflammation.

La difficulté de connoître la fiévre ne regarde pas ſeulement les fiévres ſymptomatiques qui ont quelque ſupôt dans la ſubſtance des parties ſolides, ou dans l'embarras des filtres ; mais les fiévres doubles tierces continuës, ſouſintrantes ne laiſſent pas de nous impoſer.

J'ai vû un premier Preſident de Province malade d'une pareille fiévre ; à peine vouloit-on convenir le douziéme jour qu'il en fût attaqué ; il étoit veritablement difficile d'en juger par le pouls, & au toucher ; mais l'abattement univerſel & l'ardeur des yeux qui n'y répondoit pas, la qualité des urines verjutées, la pareſſe du ventre duquel on ne voyoit que des dejections cendrées, me firent comprendre que le foïer de cette fiévre étoit dans les premieres voyes, dont le dégagement éteignit en peu de

temps le feu qui y étoit concentré.

Les jeunes Medecins me sauront d'autant plus de gré de l'examen que je fais des différens signes de la fiévre, qu'il n'est pas possible de convenir de l'espece lorsqu'on ne connoît pas le genre : ce que j'ai dit du commencement des symptomatiques, ne contribuëra pas peu à les mettre en garde contre le volume du sang, le feu, la plethore & l'intemperie qu'on accuse fort souvent, plutôt par habitude que par discernement, sans avoir égard à la cause fixe & constante de la fiévre, qui de symptomatique negligée devient souvent essentielle, qui est appellée par quelques Scholastiques lente symptomatique. Personne ne doute que la fiévre hectique ne soit essentielle ; elle succede à l'épuisement de la plus grande partie du phlegme ou liquide du sang, & à la consomption de ce qu'il y a de plus doux & balzamique dans la masse : outre l'affoiblissement de tout le corps qui augmente de jour en jour, elle

a fort souvent les sueurs & les frissons communs avec la fiévre qui dépend du vice & de la sechereſſe des poumons ; elle a ſes degrez comme celle que je viens de décrire.

Le friſſon arrive par l'abord d'un ſuc alimenteux dans l'eſtomach, où il ſe fait un combat du chyle commencé avec ce qui s'y rencontre d'âcre & de ſalé ; le combat redouble lorſque ce ſuc laiteux paſſe dans la ſouclaviere ; l'heterogeneité de ces matieres excite une agitation dans le liquide, qui emportant une concentration de chaleur, excite en même-temps un refroidiſſement dans les extremitez.

La ſueur, qui eſt toûjours un très-méchant ſigne dans la phtiſie & dans la fiévre hectique, dépend de la conſomption inſeparable d'une fonte qu'on appelle colliquation, qui ne regarde pas ſeulement le liquide, mais la propre ſubſtance des parties ſolides, à laquelle la nourriture même la plus douce ne peut s'appliquer dès qu'elle a été frappée par l'eau forte, qu'elle trouve

dans les veines, qui excite une nouvelle diſſolution qui fournit la matiere des ſueurs.

Dans de pareilles circonſtances, comme le tiſſu du ſang devient tous les jours moins poreux, que ſa ſubſtance reticulaire ſe rapproche & ſe racornit, pour ainſi dire, le liquide la penetre avec beaucoup de peine, & par conſequent y eſt difficilement admis; ce qui fournit une matiere continuelle aux ſueurs qui redoublent dans l'augmentation de la maladie. Cette diſproportion de pores par leur approximation, pour ainſi dire, & retreciſſement, auſſi-bien que le reſſerrement de la ſubſtance reticulaire, & l'endurciſſement de ſon reſeau, devient quelquefois la cauſe de l'hydropiſie, ſur-tout dans ceux qui ont bû beaucoup de vin, de l'eau de vie & des liqueurs ſpiritueuſes, qui ont eu de longues fiévres & fait des exercices violens.

Ceux qui ont ſouffert de grandes haimorragies, courent le même danger par la perte des eſprits, deſ-

quels dépend la liberté des pores & des vaisseaux, par lesquels se font toutes les separations; outre que la grande foiblesse, inseparable d'une perte aussi considerable, est un grand obstacle à la reproduction d'un sang loüable & des esprits, dont les vents & la serosité prennent la place : *Corpora sanorum spiritu & sanguine, ægrorum vero sero & flatu.* Tant il est vrai que des indispositions differentes sont accompagnées de semblables accidens, & reconnoissent des causes qui ont assez de rapport entre elles.

DES FIE'VRES MALIGNES.

TOus ceux qui sont le plus frappez du chaud & du froid sont obligez dans cette espece de fiévres, de chercher quelque chose de superieur aux premieres qualitez, pour rendre raison de la

malignité qui trouble non-seulement, mais qui suspend le regime des premieres fonctions ; il faut qu'ils recourent aux qualitez occultes pour expliquer des accidens, que la diminution de la chaleur naturelle excite plutôt que son effervescence. Galien dans le plus excellent de tous ses livres pathologiques remarque que ces sucs degenerez & corrompus, qui attaquent l'œconomie naturelle, le cœur & les esprits animaux, sont autant d'ennemis domestiques revoltez contre la maîtresse du domicile ; comme ils sont soustraits à sa direction, ils ne reconnoissent plus sa garde ny son ordre : c'est ainsi qu'il s'explique : *Effugiunt custodiam caloris nativi.*
hinc, κακοηδια *& febres mali moris.*

On accuse ordinairement l'air, la quantité, la qualité de l'aliment, la communication avec les malades de semblables fiévres, & la cause interne, qui se comprend aisément par l'explication des sucs degenerez qui ne se filtrent plus,

& qui cauſent une étrange confuſion dans le liquide.

L'experience nous convainc que l'air eſt une des plus puiſſantes cauſes des maladies contagieuſes ; je l'ai éprouvé en Italie, en Dauphiné ſingulierement où je vis mourir en ſix ſemaines cinq ou ſix cent perſonnes à Vienne, preſque tous avec des fiévres ardentes, avec ces puſtules dont parle Hippon dans ſes Epidemies.

Une cruelle douleur de tête me ſurprit chez M. l'Archevêque de Vienne. Comme j'en ſortois dans le deſſein de me faire ſaigner, il me conſeilla de partir, ce qui m'obligea de me mettre dans ma chaiſe ; je ne fus pas à la hauteur de Neve que je reſſentis un grand ſoulagement.

J'experimentai le même changement à Vichi où Monſeigneur l'Archevêque de Lyon m'avoit envoyé pour voir M. ſon Official que je trouvai mort d'une fiévre maligne, qui regnoit le long de l'Allier.

Je crus que la diligence que j'a-

vois faite causoit mon abbattement & mon dégoût ; le Medecin de Vichi me conseilla de me reposer & de me purger ; je me ressouvins du conseil que me donna à Vienne Monseigneur de Villars ; je partis dans le moment, & ressentis à la hauteur de Cusset le même soulagement que j'avois reçû en Dauphiné.

Il est hors de doute que l'athmosphere de certains cantons chargée d'exhalaisons d'animaux, de vegetaux ou mineraux très opposez à notre constitution, s'appesantit sur nos têtes, & continuë des maladies d'un sinistre caractere.

Nous n'examinerons pas si la substance de l'air est susceptible d'alteration, si elle se peut corrompre, ce que nous ne croyons pas, n'y ayant pas de vraisemblance que ce fluide soit d'une condition inferieure à celle de la terre, qui renfermant dans son sein une infinité de corps qui degenerent, se corrompent, meurent & changent de nature, sans que la sienne par-

ticipe en aucune maniere à tous ces changemens. C'eſt ce qui a fait dire à un Philoſophe, que bien loin que la terre vieilliſſe, elle joüit d'une perpetuelle jeuneſſe:

Namque parens hominum æternam ſortita juventam
Nec ſenio tellus, nec deficit ubere partu?
Sed facili vires & fertilitatis honorem
Reſtituit cultu, nos contra cum ſemel annis
Invaſit nulla reparabilis arte ſenectus,
In pejus ruimus, nec habet quicumque regreſſum.

Dans le traité de la Peſte nous ferons une plus exacte analiſe des particules étrangeres à l'air; il s'agit ici de faire voir la prompte impreſſion de l'air dans ſes changemens, & dans ſes differentes conſtitutions.

Les Epidemies d'Hippocrate ſont remplies d'hiſtoires de maladies ſurvenuës dans les tems de pluies continuelles ou de grandes ſechereſſes, & ſur-tout lorſque les vents de midi regnent long-tems.

Le manque de renouvellement

d'air, la diſſipation des eſprits, leur alteration, la ſuſpenſion ou leur mouvement irregulier, ſont les plus puiſſantes cauſes de cette eſpece de fiévres.

Les maladies des beſtiaux, les mauvaiſes eaux, le poiſſon gardé, qui avoit fait faire aux Romains une loy qui défendoit aux vendeurs de marée de s'aſſeoir dans les marchez pour qu'ils vendîſſent plus promtement leur poiſſon, la diſette du bled qui fait debiter l'échauffé, & le germé; ſont regardez parmi les alimens, comme les principales cauſes des fiévres malignes.

Je ne parle point de celles que les longs ſieges & les navigations de long cours cauſent ordinairement.

Pour la communication de ces fiévres, ſi l'on reconnoît que l'athmoſphere ſoit chargée de particules offenſives, la cauſe étant commune, la raiſon en eſt évidente.

Si l'on n'a qu'à craindre du commerce de ceux qui ſont attaquez de fiévre maligne, il faudra bien convenir que ce qui tranſpire de

leur corps, & que ce qu'ils expirent eſt tout propre à introduire de ſemblables levains dans les corps diſpoſez ; la regle de l'efficace ſur le diſpoſé aura toûjours lieu : *Efficiens in diſpoſitum.*

Pour les cauſes internes l'appareil des parties rejettées & retenuës peu-à-peu, ſouſtraites au regime naturel, & à la direction du premier mobile ; cet appareil ſera toûjours la cauſe des maladies de méchant caractere ; l'operation de la nature conſiſtant dans une continuelle union, à laquelle elle ne peut parvenir que par ſéparer ce qui ne peut entrer dans la compoſition du nectar vivifique, dès que cette ſéparation eſt arrêtée, ou du moins conſiderablement ſuſpenduë, laquelle ſuſpenſion emporte l'empêchement de la tranſpiration de l'habitude du corps, de la filtration des ſucs heterogenes, & ſingulierement du lixivieux, de la ſeroſité, & la précipitation de l'étranger de la premiere digeſtion.

Il eſt de toute neceſſité que les

Heterogenes parties rejettées & retenuës dans le flot des liqueurs, miſes en mouvement par l'oppoſition de leurs principes, en troublent la pureté, & cauſent cette confuſion inſéparable de la malignité des fiévres.

Voilà la pathologie d'Hippocrate dans ſes Epidemies ; où il remarque qu'un grand nombre de jeunes gens robuſtes furent emportez par l'ardeur de la fiévre, dans le délire, accompagné de la perte de quelques goutes de ſang par le nez.

Ceux qui échapperent deurent leur ſalut à de grandes haimorragies, à l'abondance des urines chargées de ſediment, à des dévoïements bilieux, ou à des mouvemens dyſonteriques ; ce qui nous confirme que la cauſe principale de ces maladies a ſon ſiege dans les voyes de la nourriture, qu'Hippocrate appelle πρωτοπαθεας, *Primo peccantes.*

Cet engagement juſtifié par ces obſervations d'Hippocrate, nous guide

guide dans de ſemblables maladies, après avoir pourvû à la plenitude, par l'ouverture des grands vaiſſeaux, à préferer la ſaignée des pieds, parce que la preſſion des glandes, où s'ouvrent les vaiſſeaux excretoires, les lymphatiques, & les filets nerveux dans les voies de la nourriture, diminuë à meſure que le ſang qui s'écoule par la veine ouverte dans les pieds, diminuant le poids & l'appui qu'il faiſoit ſur tous ces canaux, redonne la liberté du mouvement aux parties qui ſe devoient ſéparer par les vaiſſeaux excretoires, & rétablit par-là le cours de la lymphe & des eſprits animaux, dont la ſuſpenſion ou l'inégalité de leur cours, excitoit les plus grands accidens : d'où il arrive par la loy du mouvement, que les particules heterogenes engagées dans l'extremité des vaiſſeaux excretoires, par la tenſion & le preſſement de ce qui les environnoit & aſſiegeoit, pour ainſi dire, commencent à ceder & à obéir, non-ſeulement, parce que le ſang

eſt en moindre volume, mais parce que ſon cours en quelque maniere rétabli, ne fait plus la même preſſion qu'il faiſoit auparavant.

On voit un ſuccès bien différent dans la ſaignée des bras réiterée dans les fiévres malignes : nous entendons dire tous les jours, depuis les dernieres ſaignées le malade eſt beaucoup plus mal.

La Méchanique nous enſeigne que quelque part où vous faſſiez ouverture dans un lieu fermé plein de feu & de fumée, la vapeur & la flâme s'y portent dans le moment ; il eſt même à préſumer que les particules heterogenes actives qui ſont preſque dans les bouches ſecretoires, & qui ne pouvoient ſurmonter la réſiſtance des corps qui les environnoient, reviennent comme d'un tambour, & par leur reſſort & par celui des fibres qui ſont forcées, & même qu'elles ne reviennent pas ſeulement, mais qu'elles s'élancent aux parties ſupérieures voiſines de l'ouverture.

Hippocrate nous explique ainſi ce phenomene : *Venæ inanitate aut minori ſanguinis quantitate turgentes admittunt bilioſa & ſecreta, aut ad ſecretionem inclinantia.* Dans les obſtructions des premieres voyes, après avoir ſatisfait à la plénitude, quelque conſiderable qu'elle puiſſe être, ſi vous vous opiniâtrez aux ſaignées des parties ſupérieures ; les veines moins remplies admettent ce qui ſe ſouleve des vaiſſeaux ſecretoires, ſur-tout ſi les plus forts engagemens ſont ſous le diaphragme.

Tout ce que notre même Maître a dit ſur l'ouverture des vaiſſeaux dans le voiſinage des parties en ſouffrance, ſur la rectitude des vaiſſeaux, ſur l'approximation du lieu affecté, doit convaincre les plus incredules de cette vérité. C'eſt ce qui fait dire à notre Auteur dans le Livre D. L. qu'il faut deriver la cauſe du mal par le lieu le plus voiſin de la partie ſouffrante.

La ſaignée du côté malade dans la pleureſie & dans l'hepatite, dans l'eſquinancie, l'ouverture des ra-

nules dans les maux de gorge, celle des jugulaires dans les embarras du cerveau, la saignée de l'artere, des tempes dans l'opiniâtreté de la douleur de tête l'ouverture de la préparata dans l'ancien reumatisme de cette partie, sont d'anciens titres pour autoriser cette pratique, d'autant plus que tous les raisonnemens doivent ceder aux faits, aux observations, & à l'expérience; c'est sur ces principes que Sa Majesté fut saignée du pied il y a plus de deux ans dans sa grande maladie. Monsieur Dodart me fit l'honneur de m'en parler, lorsque par ordre de Monseigneur le Maréchal de Villeroy, j'allai rendre compte à S. A. R. de l'état où étoit le Roy. J'eus l'honneur de dire à Monseigneur le Regent que si la saignée du bras qu'on alloit faire à Sa Majesté ne diminuoit pas la fiévre & la vive douleur de tête avec un grand abbattement, nous passerions à la saignée du pied. La tension de la region Epigastrique, le meteorisme du bas ventre

distingué comme par pelotons, l'assoupissement qui succedoit à la douleur, déterminerent Monsieur le premier Medecin & tous ceux qui avoient l'honneur d'entrer dans ce conseil, à la saignée du pied.

Ce remede quoique resolu fit proposer à Mad. la Duchesse de Vantadour de faire venir quelques Medecins pour donner la consolation à toute la Cour de voir confirmer une décision aussi importante. S. A. S. Monseigneur le Duc dit qu'il étoit près de minuit, que cinq Medecins qui examinoient l'état du Roy depuis plus de quarante heures devoient être plus instruits que ceux qui arriveroient dans deux heures ; que la diversité des sentimens que l'on désiroit pour l'inéxecution de la saignée, lui paroissoit un grand obstacle au prompt soulagement du Roy, dont le mal faisoit un grand progrés en si peu de temps.

Le Roy fut saigné du pied, comme j'eus l'honneur de le proposer dès le matin du premier conseil de Monsieur Dodart à S. A. R.

Nous ne fûmes pas fruſtrez de l'eſperance que nous avions de la liberté du ventre par ce remede, qui la procure preſque toûjours ; il s'ouvrit quatre ou cinq minutes enſuite, par un détachement aſſez conſiderable de glaires bilieuſes ; le redoublement fut moindre, les urines coulerent plus abondamment & moins verjutées.

Le Conſeil & tous les Medecins propoſez à minuit, furent tous d'avis le lendemain de la purgation avec deux grains de vehicule.

Le Roy commença par rejetter quelques glaires verdâtres, & enſuite de la bile jaune.

La tenſion des premieres voyes diſtinguée, comme j'ai remarqué en pluſieurs endroits, diminua avec la fiévre & tous les accidents, à meſure qu'une matiere d'un gris brun & verdâtre ſe fit voir en pluſieurs déjections, que l'operation du remede procura.

Cet exemple memorable confirme avec éclat les raiſons que nous avons renduës du ſoulagement qui

ſuccede à la ſaignée du pied ; on peut bien juger que nous n'avons pas commencé cette experience dans la perſonne du Roy, quoique determinez par les raiſonnemens les plus ſolides. Ces Mrs & moi pourrions citer un nombre infini de pareils exemples. Deux jeunes Gentilshommes de Bretagne & du Dauphiné preſque dans le même-temps furent délivrez par la ſaignée du pied, de deux grandes maladies fort reſſemblantes à celle de Sa Majeſté. M. l'Intendant de Paris revînt de Fontainebleau dans un état de comparaiſon, qui me parut exiger la ſaignée du pied que M. ſon Frere craignoit, quoiqu'approuvée par M. le Chancr. Le ſuccès en fut auſſi heureux que celui que nous éprouvâmes dans une pareille maladie de M. l'Abbé de Louvois. Uu Gentilhomme de M. le Duc de Boüillon & M. l'Abbé de Barcos furent ſecourus par le même remede preſque dans les mêmes circonſtances. Ces exemples connus nous diſpenſent d'en citer une infinité d'autres.

Il nous reſte à expliquer, ſans changer de principe, la raiſon d'un plus grand mouvement, qui arrive quelquefois après la ſaignée du pied, ſur-tout lorſqu'elle eſt differée ; ce plus grand mouvement, cette agitation ſuit la ſaignée du pied, lorſque le ſang des veines meſenteriques, iliaques & des vaiſſeaux de la rate qui retourne à la porte, ſe trouve chargé de beaucoup de parties heterogenes, qui n'ont pû trouver d'iſſuë par les vaiſſeaux excretoires preſſez, & que ce ſang plus libre dans cet état eſt obligé de rentrer dans la vaine-cave ; mais ſi la nature eſt ſuſceptible de dégagement, ce trouble ne dure pas long-temps, parce que les vaiſſeaux ſecretoires & excretoires ſont relâchez & plus libres, auſſi-bien que les lymphatiques, le genre nerveux, & les glandes de la peau comme celle des reins : ſi on a neanmoins trop attendu, il ne s'en faut prendre qu'au manque de l'occaſion, & non pas au remede, qui réüſſit preſque toûjours

lorſqu'il eſt fait à propos. Hippocrate vous l'explique en deux mots : *Excernenda occuparunt.* προσλεληφασι.

Lorſque l'heterogene ſeparé ſaiſit la ſubſtance des parties, & s'y établit, il n'y a plus de retour.

Nous ne pouvons pas finir un article auſſi conſiderable ſans marquer la conduite que l'on doit garder lorſque ces fiévres ſont accompagnées de bubons, d'anthrax ou depôts gangreneux ; ce dernier, ſans exception, exige une prompte ouverture, & ſcarification juſques au vif pour le garantir.

Il n'y a point d'Empirique qui ne propoſe un topique infaillible contre la gangrene, ſans parler du remede eſſentiel interne, puiſqu'il s'agit de rappeller la chaleur naturelle à une partie qui n'en a plus, & d'oppſer la vie à la mort.

La lotion avec le bon vin, le pain brûlé & le ſelpêtre, le tout cuit à petit feu dans un vaiſſeau de terre, eſt un des plus efficaces topiques.

J'ai vû à Milan un diſciple de Severin qui ſe ſervoit avec ſuccès de

la décoction des crapaux dans l'urine avec le sel commun. Cette lotion, dont on faisoit aussi un cataplame, l'emportoit souvent sur ceux que l'on fait avec l'absynthe, la rue, la serpentaire, l'angelique, le romarin, le geniévre & la marjolaine.

Sur les remedes internes, dont on se doit servir dans les grandes maladies, comme les siévres malignes & pestilentielles, je suis obligé de dire que nous sommes fort souvent frustrez de l'effet de nos remedes, pour manquer à la juste dose dans laquelle ils doivent être donnez.

M. Chirac nous fit remarquer dans une consultation, qu'on balançoit très-souvent à donner une dose convenable du sel volatile de vipere; on est quelquefois aussi reservé sur le bezoart mineral, sur les diaphoretiques & émetiques, & sur le bezoart animal avec moins de raison. Dans l'esprit de M. Chirac, qui est un excellent guide, je vais rapporter un exemple singulier sur

la juſte doſe des remedes crûs neceſſaires pour attaquer & délayer la coagulation du ſang dans les fiévres malignes.

M. le Preſident de Sylvecane, pere d'une Dame de merite, reſidente actuellement à Paris, fut d'une fiévre maligne à une telle extremité, que revenant de chez Madame l'Intendante de Lion à deux heures après minuit, je paſſai à l'Hôtel de la Monnoie, & trouvai le drap ſur le viſage du Preſident. Un valet de chambre m'ayant dit qu'il étoit mort ſur le minuit, je portay la main ſur la region du cœur, j'y diſtinguai quelques battemens, je fis fermer les fenêtres, on réchauffa le mourant, je ramutai le Domeſtique, je fis ouvrir la bouche avec des fuſeaux, nous y fîmes paſſer quelques goutes de lilium avec du cinnamome d'Angleterre; ſucceſſivement on donna quelques culierées de boüillon & de la liqueur de la rôtie au vin; ſur le midi le pouls fut ſenſible, mais d'une

inégalité très-inégale; l'intermiſſion étoit neanmoins moindre que je ne l'avois obſervée à dix heures du ſoir allant chez Madame l'Intendante Dugué.

Je fis prendre quarante grains de ſel volatile de vipere dans une culierée de gelée que je couvris de la même gelée ; la connoiſſance n'étoit point revenuë, le pouls devint plus libre , le corps ſe réchauffa ; il prit du boüillon avec plus de facilité ; ſur les cinq heures du ſoir nous lui donnâmes trente grains de bezoart mineral entre deux culierées de gelée ; le pouls s'expliquoit toûjours avec la diminution de l'intermittence. Après de ſemblables doſes , que nous continuâmes plus ou moins de ſix en ſix heures, au bout de quarante la connoiſſance revint parfaitement.

Le ventre qui avoit toûjours reſiſté aux remedes , ſe relâcha inſenſiblement, & enfin l'onziéme jour de cette reſurrection , s'il ſe peut dire , M. le Preſident fut entierement libre , & a vêcu depuis plus de vingt cinq ans

C'eſt ici la place d'une Demoiſelle de Paris, encore vivante. Elle fut pouſſée plus loin ; car étant enſevelie, on alloit clouer la biere, lorſque ſon coude fut percé d'un clou, lequel cauſa un mouvement conſiderable à la mourante, & effraya ſi fort les femmes qui la mettoient dans la biere, que l'une s'évanoüit, & l'autre ſe ſauva. Le voiſinage accourut ; on la tira du cercueil ; je fus appellé pour juger de ſon état ; à peine connoiſſoit-elle, mais le pouls ſe diſtinguoit ; une cruelle dyſenterie l'avoit preſque miſe au nombre des morts ; ſon courage & ſon bon eſprit contribuerent beaucoup à l'efficacité des remedes dont je me ſervis. Les gouttes d'Angleterre, le ſyrop dont je me ſervis dans la grande maladie de M. Prondre contribuerent beaucoup à ſon rétabliſſement.

Pour revenir aux dépôts marquez par les Bubons anthrax, phygetons, ſi la tumeur eſt accompagnée d'une remiſſion conſiderable de tous les accidens, qu'il y ait

dans le pouls un changement ; auquel on puiſſe prendre quelque confiance , ſi la circonference de la tumeur n'eſt point bordée de violet ou pourpre foncé , on pourra ſe ſervir des topiques convenables pour facliliter la digeſtion des ſucs ſeparez heterogenes , determinez à la peau ; mais ſi les accidens ſont en quelque maniere équivoques, que par les dehors on ait lieu de douter de l'état du dedans , & que le concours de tous les ſignes ne ſoit une caution du délai que vous prenez pour vos topiques , il faut ouvrir inceſſamment , ſur tout les parotides. Comment pourroit-il arriver que le directeur aſſiegé dans le centre pût veiller & travailler au dehors ?

La Nature conſternée n'eſt point en état de digerer & de meurir des ſucs ſi dégenerez , qu'ils ſont incapables de coction par une eſpece d'abandon de la chaleur naturelle ; ce qui fait que la gangrene s'y introduit inſenſiblement.

Cela eſt ſi vrai , qu'il m'eſt arri-

vé ſouvent, par l'opiniâtreté des oppoſans, de trouver ſous les parotides des os découverts, comme M. Beiſſier & moi l'obſervâmes à un Threſorier des Bâtimens. La gangrene declarée ſous les charbons s'eſt manifeſtée pluſieurs fois.

Si nous croyons Mathiole dans ſa Preface, il n'eſt point d'Anthrax qui reſiſte à ſon huile. Celle de Mindererus eſt éprouvée avec beaucoup plus de ſuccès.

Avec la Bouſſole d'Hippocrate on ne ſera point ſurpris. Si le fer ne r'anime pas des parties, qui n'ont reçû aucun ſecours des remedes, il ordonne qu'on y porte le feu: *Quæ medicamenta non ſanant, ferrum ſanat; quæ ferrum non ſanat, ignis ſanat.*

DE QUELQUES MALADIES singulieres des Femmes groſſes & accouchées.

J'Ai ſeparé les fiévres ſymptomatiques des Femmes groſſes & accouchées, de la ſuite des autres, pour avoir plus de liberté de parler du choix des Nourrices, des avantages du, lait & des inconveniens de la bouillie.

Comme il eſt rare de trouver des Femmes groſſes qui joüiſſent d'une parfaite ſanté, il n'y a rien de ſi ordinaire que d'en trouver qui ſe plaignent plutôt ou plus tard, de differentes incommoditez.

La fréquence du pouls, un ſentiment de chaleur plus conſiderable, qu'on ne peut point appeller fiévre, & une eſpece de l'aſſitude ſont des accompagnemens inſeparables de la groſſeſſe; mais le degoût, un crachement preſque continuel,

tinuel, la naufée & les vomiſſemens ſont des accidens qui meritent l'attention du Medecin.

Mon pere appellé à Turin pour voir Madame Royale Chriſtine de France, hydropique d'une eſpece d'anatarque, avec une ſuppreſſion d'urine, s'informant d'une Dame de ſa Cour de la conſtitution de Madame de France dans ſa jeuneſſe, apprit qu'elle avoit toûjours eu aſſez de ſanté, mais que Madame ſa mere la Reine Marie avoit été fort incommodée pendant ſa groſſeſſe d'un crachement extraordinaire, avec une diminution conſiderable de l'urine, qui avoit obligé M. Dulaurent ſon premier Medecin de lui faire uſer de la tiſanne de ſaſſaphras avec le geniévre, y ajoûtant du vin aux repas; il employa auſſi des tablettes faites avec la rubarbe, la racine d'Enula & le Macis, dont la Reine uſoit avec ſueurs. Cette Dame fille de la ſous Gouvernante de Madame de France, diſoit ſouvent à mon pere qu'Henri IV.

ne vouloit point que Madame le Bourſier ny M. Honoré, les plus habiles Accoucheurs, & Sages-Femmes, donnaſſent aucun ordre, ſur l'état de la Reine groſſe, ny accouchée, ny ſur celui des enfans de France; Sa Majeſté voulant qu'on ſuivît les ordres de Mrs de la Riviere & Dulaurent premiers Medecins de leurs Majeſtés.

Si cette époche fondée ſur la loy d'un de nos plus grands Roys, pouvoit faire rentrer les Medecins dans leurs droits, & les Accoucheurs, les Gardes & les Nourrices dans l'obéïſſance qu'ils leur doivent, la Ville & la Cour s'en trouveroient beaucoup mieux.

Mon pere profita des remarques & faits de la groſſeſſe de la Reine Marie de Medicis mere de Madame Royale; il fit faire de la tiſanne avec la racine d'enula campana, le bois de ſaſſaphras & les criſtaux de nitre. Ce remede rappella le cours des urines; mais comme l'hydropiſie avoit ſuccedé à la ſuppreſſion des haimor-

roïdes, qui avoient suivi une autre suppression dans l'approche de la cinquantiéme année, mon pere proposa à S. A. R. fils de Madame Royale la saignée du pied, à laquelle les Medecins de la Cour, soutenus de M. le Marquis de Pianesse s'opposerent fortement. Le Medecin de Venise, de l'avis de mon pere, détermina Madame Royale à la saignée du pied, qui eut toutes les suites qu'on pouvoit desirer. On fera convenir ceux qui sont le plus blessés des digestions, que celle de Madame Royale est relative à la grossesse de la Reine Marie, & que mon pere tira de son état des éclaircissemens & des conjectures pour donner des secours à Madame Christine de France.

Je reviens aux causes principales des maladies des Femmes grosses. Le fœtus se nourrissant de tout ce qu'il y a de plus pur dans le liquide, la mere privée du secours qu'elle avoit tous les mois pour la depuration de son sang, faut-

il s'étonner ſi une Femme groſſe eſt expoſée à la fiévre, aux vomiſſemens, au dégoût, au crachement, aux devoyemens, & à beaucoup d'autres maux, puiſqu'outre l'appareil qui s'eſt pû trouver dans les premieres voyes, au temps de la conception; les cauſes de maladies inſeparables de l'état de la groſſeſſe ſe multiplient tous les jours.

On peut dire que c'eſt le chef-d'œuvre d'un bon Medecin d'en reconnoître la ſource, de prendre de juſtes meſures, & de porter le ſecours aux lieux qui en ont le plus de beſoin.

Il n'y a que Paris au monde où une bande de Gardes, de Sages-Femmes, & ſoi diſans Medecins, ſe ſoient rendus maîtres, au-milieu des plus grandes difficultés de l'Art, de la deſtinée des femmes, & même des Dames de la premiere qualité.

Nous convenons qu'il y a de très-bons & experimentés accoucheurs. M^rs feu Amand de Tra-

des, Perard, Puſos, dignes ſucceſſeurs de M. Moriſſeau; mais ils conviendront, & doivent convenir que dans les grandes maladies de la groſſeſſe, & des femmes accouchées, un bon Medecin experimenté, doit être réellement plus au fait; que cette pathologie ne leur appartient pas moins que la dexterite & l'habileté aux bons Operateurs, le jour de l'accouchement.

Une longue experience m'a appris que la plupart des maladies aigues des femmes accouchées dépendent de la mauvaiſe conduite qu'on a tenuë pendant leur groſſeſſe. Un Medecin ne ſçauroit examiner avec trop d'attention les beſoins des grands remedes; la précaution dans laquelle on eſt contre la purgation, eſt cauſe de ces amas qui prennent feu par le travail & les douleurs de l'accouchement; l'incertitude de ceux qui ſe conſtituent juges, la crainte d'être reſponſables du ſuccès de la purgation, expoſent une Femme groſſe & accouchée aux

plus finiſtres évenemens ; lorſqu'il n'y a plus d'eſpoir on demande le Medecin. J'ai été appellé pluſieurs fois dans de pareilles circonſtances & chez les plus grands Seigneurs de la Cour.

Un Directeur des couches qui a fort bien accouché Madame ne balance point pour la délivrer des tranchées, d'ordonner les premiers jours des lavemens avec la decoction de tête de pavots, ſes plus familieres ſe font avec le ſon, le pourpier, le diacode & le ſyrop de nenuphar.

De ſemblables remedes ſuſpendront preſque toujours le cours de ce qui ſe doit ſéparer dans les couches, & jettent les accouchées dans les plus terribles accidens. C'eſt à une pareille conduite que l'on voit ſucceder les groſſeurs & endurciſſemens des ſeins, l'éreſipele & leurs inflammations, & fort ſouvent le fourvoyement du lait dans les bras, dans les cuiſſes & dans toutes les parties du corps; ce que nous venons de voir

à plusieurs Femmes accouchées.

La methode courante est un tarif. Il ne faut pas saigner une Femme grosse que dans un tel tems ; si dans l'intervalle la malade doit être saignée plusieurs fois, l'autorité de ces Mrs & de leurs substituts l'emportent fort souvent ; ils prononcent avec la même confiance sur la purgation & sur le choix des remedes dont ils ont accoutumé de se servir, comme si la connoissance des differentes constitutions, de la source de la maladie, & des combinaisons des causes, ne devoient pas décider celui qui a fait une étude des comparaisons, des faits semblables & diférens, & de la vraisemblance du faux avec le vray ; c'est à toutes ces reflexions que le bon Medecin doit l'exception qui fait la regle. L'erreur introduite sur la purgation des Femmes accouchées n'est pas d'une moindre consequence, lorsqu'en toute sorte d'occasion on la veut toûjours differer après les six semaines.

Les femmes qui deviennent groſſes avec une mauvaiſe conſtitution, ne ſouffrent pas moins, par le manque des remedes qui puiſſent dégager l'eſtomach, & les premieres voyes : c'eſt par eux que l'on pourvoit aux langueurs, aux nauſées & aux vomiſſemens opiniâtres dans de pareilles circonſtances. J'ai vû pluſieurs Dames groſſes ſoulagées par le ſyrop de Bedegugullio preparé avec le tamarin & l'écorce d'orange. Madame de Ferriol, & pluſieurs autres en ont uſé dans leur groſſeſſe avec beaucoup de ſuccès.

Une Dame de la premiere qualité à la fin du neuviéme mois de ſa groſſeſſe, vomiſſoit depuis dix jours ſans aller à la garderobe, avec des ſignes certains de la mort de ſon enfant. Son accoucheur ne voulant tenter de la délivrer, je priay M. Dèsforge de l'accoucher, ce qu'il executa fort habilement, & tira un enfant mort depuis pluſieurs jours ; l'eſperance que cette heureuſe operation nous

donna fut vaine. Le vomiſſement continua avec la même opiniâtreté ; de toutes les potions que M. Terrey & moi imaginâmes, aucune ne put paſſer ; Madame les vomiſſoit toutes ; les lavemens de toute ſorte furent inutiles.

Enfin l'eſtomach ne pouvant plus admettre aucune nourriture, & le mouvement des inteſtins étant perverti par un obſtacle inſurmontable, je me déterminay avec M. Terrey à donner à Madame ſix onces de mercure crud. Le remede ne paſſant point, on fit venir un Abbé, qui propoſant un autre remede, le R. P. G. Confeſſeur remontra fort ſagement qu'un nouveau remede ſeroit peut-être incompatible avec celuy qu'on venoit de donner. M. Terrey n'ayant pû convaincre tous les Seigneurs & Dames qui inſiſtoient à donner ce dernier remede, quittant la partie, on me fit revenir, & je donnai encore cinq onces de mercure crud, ſur la déclaration de Madame qui me diſoit toûjours : Ce

que vous m'avez donné descend bien, mais il n'est pas assez fort. Cela fut si vrai, que cette derniere dose détermina la premiere; le ventre s'ouvrit, nous vîmes une partie de ce qui étoit retenu depuis dix jours, le vomissement cessa, & enfin Madame recouvra sa santé, quoiqu'on eût dit au Roy que nous lui avions donné du poison. Si Madame se fût servie de tous les secours que j'avois proposez contre les differentes incommoditez qu'elle eut pendant sa grossesse, on auroit évité le prodigieux amas qui fit l'engagement dont elle fut reduite à l'extremité, après avoir causé la mort à son enfant.

Nous éprouvons tous les jours que dans la prévention où l'on est contre les remedes purgatifs, dans le temps de la grossesse, il en coûte la vie à plusieurs femmes après leurs couches.

Un bon Medecin n'a pas moins de peine à purger une accouchée, lorsqu'il le juge necessaire:

une garde & ſon conſeil vous diront hardiment qu'il ne faut pas y penſer qu'après le vingt-un, & croiront vous faire grace ; car la Sage-Femme vous dira : M. Moriſſeau ne purgeoit qu'après les ſix ſemaines. Il peut avoir eu raiſon ; mais comme tous ces éleves ne concluent que ſur des ſinguliarités, qui ne tiendront jamais lieu de principe ; ce conſeil, à qui la prévention du public a donné des lettres & l'inveſtiture pour avoir ſoin des Femmes groſſes, des accouchées, & de leurs enfans, prendra preſque toûjours le change, manque d'être informé du merite du fond.

C'en en vain que l'on ſe recriera : Les perſonnes de cette profeſſion ſont continuellement occupées de cet exercice, la grande habitude les a renduës habiles. On peut leur répondre hardiment, que l'experience qui n'eſt pas accompagnée de la ſolidité du raiſonnement, eſt une occaſion d'erreur continuelle ; c'eſt ainſi qu'un de nos Maîtres en parle ; la coutume nuë eſt une an-

cienneté d'erreur : *Nuda consuetudo vetustas est erroris.*

Voici le lieu d'examiner si une femme accouchée à six ou à huit mois est obligée de nourrir son enfant, pour lui continuer la nourriture que l'accident lui a ôté. Si cette femme est blessée par chûte ou quelque accident imprévû, que la constitution de la mere n'en soit alterée, j'approuve cette précaution, avec les conditions requises pour nourrir, & que la mere n'y ait point d'opposition ; mais si l'accouchement dépend de quelque mauvaise disposition, & que la mere y ait de la répugnance, on ne doit point engager la mere à nourrir son enfant.

Si les femmes grosses & accouchées sont à plaindre dans ces différens états, les enfans sont bien plus dignes de compassion, livrez à la conduite d'une seconde secte de soi disans Medecins, qui prétendent avoir une vocation particuliere pour conduire les enfans, non-seulement entre les bras de

leurs nourrices, mais auſſi long-temps que la prévention des parens maintiendra une miſſion uſurpée ſans caractere & ſans connoiſſance ; je dis uſurpée, parce qu'il y a toûjours eu de bons Medecins qui ont pris un ſoin particulier des enfans ; nous en avons pluſieurs traitez très-inſtructifs. J'ai vû autrefois Mrs Mentel & Bovionier Medecins de la Façulté de Paris, conſultez préferablement dans les maladies des enfans ; ces Mrs ont toûjours eu des Confreres qui ont eu les mêmes vûës.

Comme il y a eu de tout tems des ſinges dans toutes les profeſſions, il n'eſt pas étonnant que cette nouvelle ſecte contrefaſſe le Medecin :

Fingit ſe medicum quivis Idiota profanus,
Judæus, Monachus, hiſtrio, tonſor, anus.

Mais les perſonnes ſages ſeront toûjours ſurpriſes que l'éducation des enfans, fondement de la bonne conſtitution, ſoit abandonnée

à des temeraires, qui abusant de la credulité & de la prévention des parens, avancent les jours de leurs enfans, ou leur laissent des incommodités qu'ils ressentent toute leur vie.

Quoiqu'il soit difficile de faire revenir le public de ses prejugés, le sujet est trop important, pour que je ne fasse pas un chapitre de l'éducation des enfans.

DE L'EDUCATION DES ENFANS.

COmme les enfans dans leurs maux n'ont d'autre langage que celui des gemissemens, & des pleurs, ils ont besoin d'un Medecin plus attentif & plus éclairé.

Je dis même qu'un Medecin dans une pareille situation, doit être plus Medecin qu'en toute autre maladie. Il faut que par son discernement, par l'examen de l'état de la mere

dans ſa groſſeſſe, par celui de la conſtitution du pere, il ſupplée au defaut d'éclairciſſement qu'il ne peut tirer du malade.

C'eſt preciſement dans cette conjoncture que l'on prend l'avis d'un avanturier, lorſqu'on devroit conſulter les plus habiles Medecins.

Les maladies des nouveau-nez ſont toutes de la derniere importance; les plus frequentes ſont, la colique, les tranchées, les vers, la coqueluche, la fiévre double tierce, qui exigent toute l'attention d'un Medecin experimenté.

On trouvera dans cet ouvrage des remedes proportionnés aux âges & aux differentes faces de ces maladies.

DU CHOIX DES NOURRICES.

IL eſt hors de doute que les Nourrices font preſque toûjours le bonheur ou le malheur de leurs enfans, puiſque la ſanté eſt le plus précieux de tous les biens.

Comme les mœurs ſuivent ſouvent le temperament, & que les bonnes ou mauvaiſes qualitez du cœur ont beaucoup de part à la bonne ou mauvaiſe conſtitution du corps, on a un double interêt à choiſir une Nourrice d'auſſi bonnes mœurs, que d'une bonne conſtitution.

On convient en morale & en phyſique que des mœurs difficiles & l'aigreur de l'eſprit alterent non-ſeulement le corps, mais ſont une occaſion continuelle du dérangement de la ſanté; la douceur de l'eſprit, la complaiſance & la docilité

cilité d'une nourrice dans le regime de vivre, & dans les exercices, ne contribuent pas seulement à maintenir la bonté du lait, mais à conserver la santé du Prince & de Madame sa Nourrice.

Comme on trouve rarement parmi le peuple & les personnes ordinaires tous ces avantages, qui dépendent de la bonne éducation, il me paroît qu'il est singulierement important de choisir des sujets qui ayent toutes ces qualitez pour élever nós Princes.

Les précautions d'Angleterre & de Portugal nous doivent servir d'exemple. On y choisit non-seulement des Dames de qualité, mais on préfere dans cet ordre celles que les mœurs, le merite, & la vertu distinguent plus que leur naissance.

Nous serions fort heureux si nous en trouvions pour nos Princes qui eussent l'esprit & le corps aussi sains que Madame la Nourrice du Roy.

De ce choix on doit passer à

celui du lait, qui exige trois examens, l'âge de Madame la Nourrice, le nombre des jours depuis son accouchement, & la qualité du lait.

Dans l'âge de Madame la Nourrice je comprens les cheveux, les dents & le volume du sein; à l'égard de la jeunesse, je préfererai toûjours une Dame qui aura eu un enfant, à celle qui vient d'accoucher de son premier. Il seroit heureux qu'elle l'eût nourri avec succès. Quand elle n'en auroit pas été la Nourrice, on tire toûjours des éclairciſſemens de son état & de celui de son enfant, qui engagent au choix que l'on se propose.

Pour revenir à l'âge, depuis dix-huit ans jusqus à ving-cinq, on choisira celle qui aura les qualitez suivantes.

Puisque nous avons compris dans la premiere condition les cheveux, les dents, & le volume du sein, il ne s'agit point icy d'un choix de goût, en faveur des brunes ou

des blondes ; c'eſt la raiſon & non pas le penchant qui nous doivent déterminer à donner la préference aux Dames qui ont les cheveux noirs, bruns, ou chatain clairs, tout au plus ; la liberté de la tranſpiration eſt d'une trop grande conſequence pour la ſanté, pour ne pas decider en faveur des brunes ; la couleur de leurs cheveux eſt un garant de cet avantage, qu'elles diſputent avec raiſon à leurs concurrentes, dans la conſtitution deſquelles l'égalité de la tranſpiration ne ſe rencontrant pas, comme dans celles des brunes, il n'eſt pas en notre pouvoir de balancer dans ce choix, puiſque la liberté des pores eſt abſolument neceſſaire, non-ſeulement pour la conſervation de la ſanté, mais pour ſe garantir des maux les plus conſiderables.

Le nombre & l'émail des dents ne demandent aucune diſcuſſion ; la quantité & l'arrangement des plus belles, donnent le prix aux Nourrices qui ont l'âge & les cheveux que nous venons de choiſir ;

& le sein figuré comme le suivant.

Il doit être rond, d'un mediocre volume, élevé dans le milieu, ferme, le popeau bien formé, ce que les gardes appellent le bout bien fait, cerné, relevé dans la circonference, & non pas rentrant; chaque sein doit être separé & nullement contigu.

Toutes ces conditions ne se trouvent pas dans le sein d'un gros volume, où les glandes plus épaisses, embarrassées de glaires & de graisses, compriment les vaisseaux, empêchent l'abord du suc laiteux, & sa distribution; ce qui en fait ordinairement une diminution considerable, & cause beaucoup plus de peine à l'enfant pour en joüir; dans de pareilles circonstances tout sera bien-tôt decidé.

La seconde condition, pour le choix de Madame la Nourrice regarde le tems depuis l'accouchement, auquel elle peut donner du lait au Prince. Quoique les femmes nourrissent ordinairement leurs enfans après qu'elles sont accou-

chées, il arrive, même parmy le peuple, qu'après des accouchemens laborieux, ou par d'autres inconveniens, elles ayent recours à des Nourrices voisines pour donner du lait à leurs enfans.

Comme la vie de la Princesse est trop prétieuse, sur-tout après les travaux de l'accouchement, & qu'on ne pense pas à lui proposer de nourrir le Prince, il s'agit de remplir la seconde condition, qui regarde le tems depuis les couches de Mad. la Nourrice. J'attendrois qu'elle fût dégagée de ce qui succede à l'accouchement; le lait sans difficulté en sera plus pur; on ne sera point exposé à cette maladie des seins qu'on nomme Colostrum, qui vient d'une coagulation du lait par quelques particules aigries qui s'exaltent d'en bas aux seins. Du moment qu'on est obligé de prendre le meilleur parti, on ne sçauroit être trop circonspect pour éviter les changemens des Nourrices, qui sont très dangereux, d'autant plus que lorsque vous avez

mal commencé, vous vous trouvez dans la neceſſité de prendre les premieres qui ſe préſentent pour n'avoir pas la liberté d'attendre, ny le tems de choiſir ; ce que vous évitez, lorſque vous avez fait un bon choix.

Le mal que cauſe le lait caillé dans les ſeins eſt trop conſiderable pour ne pas propoſer les topiques éprouvés. Le ris & le ſafran bouillis dans la décoction de moû de veau eſt excellent, le cataplame avec les jaunes d'œufs, le vin d'Eſpagne, & l'eau generale reüſſit toûjours, & ſingulierement au mal qu'on nomme le poil.

Le mêlange de blanc de baleine, des cloportes écraſez, du cinabre, avec l'huile des grains de chenevi eſt très-efficace interieurement ; le bouillon d'écreviſſes, celui de moû de veau avec les cloportes vivans écraſez, combat fortement l'acide, qui eſt le principe de la coagulation.

Quoique je conſeille d'attendre la purification, je ne conclus pas

qu'on ne puiſſe ſe ſervir du lait d'une jeune perſonne accouchée depuis deux ou trois mois ; les autres conditions propoſées ſe trouvent remplies.

L'examen du lait renferme la conſiſtance, la ſaveur, la couleur, la quantité, l'odeur, & la facilité avec laquelle le lait coule du ſein de la Nourrice dans la bouche de l'enfant. La conſiſtance doit être mediocre ; le lait ſereux, épais, gluant ou graiſſeux eſt interdit ; la ſaveur doit être agreable, du goût de la noiſette ou de l'amande. Pour la couleur on demande un blanc de perle d'Orient, le griſâtre ou approchant du bleu nous eſt ſuſpect. L'odeur ; il n'en doit point avoir, comme la bonne eau ; toute celle qu'on y obſervera ſera toûjours étrangere à la bonne qualité du lait.

La quantité eſt très-importante, pour peu qu'elle ſoit diminuée, elle donne occaſion aux gardes ou à l'accoucheur d'y ſuppléer la bouillie, dont nous parlerons comme

d'une nourriture très-nuisible ; & condamnable. La facilité avec laquelle le lait s'écoule, & peut être reçû dans la bouche de l'enfant, est une des principales conditions.

A l'examen que je viens de faire du merite de Madame la Nourrice, pour avoir la préference, j'ajoûte qu'elle doit être constamment dans le même état où se trouve une Dame en santé pendant le tems de sa grossesse.

Quoique nous voyions quelques Nourrices reglées élever leurs enfans sans incommodités, nous ne serions pas pardonnables, si nous suivions un pareil exemple ; si le meilleur demande confirmation, le douteux doit toûjours faire craindre ; l'état le plus sûr, est toûjours le plus avantageux : *Tutissimum potissimum.*

Comme nous n'avons rien de plus precieux dans l'état que la vie de nos Princes, je demande encore que dans le choix de Madame la Nourrice, on s'informe s'il n'y a point quelque maladie hereditaire

de la part du pere ou de la mere, delicateſſe de poitrine, fluxion ſur les poumons, violens rumatiſmes, vapeurs avec des défaillances, enfin que l'on faſſe une exacte inquiſition dans ſa famille, puiſqu'il arrive ſouvent que la nourriture de deux années prévaut à celle de neuf mois.

Dans cette vuë j'approuve fort la circonſpection de Mad. le Bourſier, de ne point ſe ſervir d'une Nourrice ſujette à quelques fluxions, & qui ne ſe porte jamais mieux que lorſqu'elle eſt Nourrice, par la derivation qui ſe fait ſur ſes ſeins, d'une ſeroſité ou lymphe ſuperfluë, qui altere fort la ſubſtance du lait, & doit le rendre fort ſuſpect à un bon Medecin. Ce raiſonnement de Mad. le Bourſier Sage-Femme de la Reine Marie de Medicis, me paroît très-ſenſé, & d'une très-grande conſequence.

DE LA BOUILLIE.

NOus ne parlons pas aux femmes du peuple, ny à celles de la campagne, que la neceſſité oblige de donner de la bouillie à leurs enfans, pour ſuppléer aux beſoins du lait pendant leur abſence.

Nous parlons pour l'interêt des Princes & des perſonnes du premier & ſecond ordre, qui n'ont pas moins d'interêt que les Têtes Couronnées à jetter les fondemens d'une bonne conſtitution, de laquelle dépend la durée & la fortune de leur Maiſon.

La prévention où l'on eſt ſur la bouillie fait ſaiſir tous les exemples favorables à ſon uſage ; on choiſit à la campagne les enfans qui ſe portent le mieux ; on ne parle point de ceux qui languiſſent ny de ceux qui ont des incommoditez conſiderables.

Nous convenons neanmoins que la nourriture ſimple des peres & meres de la campagne, eſt un correctif à la bouillie, qui ne trouvant pas un ſang ſi embarraſſé de parties étrangeres, s'y inſinuë avec plus de facilité & cauſe moins d'obſtructions qu'il n'en arrive aux enfans qui ſont nourris dans les Villes. Les partiſans de la bouillie y ſont les plus forts ; l'abus a paſſé de la Ville à la Cour malgré toutes les oppoſitions de Mrs les Medecins des Princes, dont toutes les raiſons les plus convainquantes n'ont jamais pû prévaloir à ce pernicieux uſage.

Monſieur Fagon avec toute l'eſtime & la conſideration qu'il meritoit, n'a jamais pû perſuader cette verité. Madame la Ducheſſe de Vantadour étoit neanmoins fort touchée de ſes raiſons ; c'eſt à ſa ſageſſe & à ſon attention que nous devons la vie du Roy dans le déplorable état où il fut à l'âge de deux à trois ans ; c'eſt aux veilles & au courage de cette imcompa-

ble Ducheſſe que l'Etat doit le ſalut de Sa Majeſté.

Il y a plus de quarante-deux ans que Monſieur le premier Medecin me fit l'honneur de me faire entrer dans l'appartement de Monſeigneur le Duc de Bourgogne ; la diſpute ſur l'uſage de la bouillie étoit fort échauffée entre Monſieur Moreau, les Dames de la Cour & Monſieur l'Accoucheur ; Madame la Maréchalle de la Motte, toûjours prévenuë en ma faveur, voulut ſçavoir ce que je penſois ſur l'uſage de la bouillie ; comme je vis tout le bureau dans le goût du lait & de la farine, je me retranchai ſur des conditions très-difficiles à trouver, pour conſentir à cette nourriture, dont je n'approuvois pas la maniere de la faire ordinairement pratiquée.

Après avoir ſoumis toutes mes reflexions à Monſieur le premier Medecin, je dis avec confiance que le Medecin Miniſtre imitateur de la nature, toûjours attentif à l'ordre merveilleux de ſa provi-

dence, comprendra aiſément qu'elle a donné différens ſeins aux animaux proportionnellement aux petits qu'ils doivent nourrir. Seneque dit que nos meres ont deux ſeins pour nourrir les gemeaux.

Pour nourrir un Prince on choiſit une jeune nourrice de bonne conſtitution qui ait autant d'appetit que de facilité pour dormir.

Dans cette abondance, Madame la Nourrice ſe plaint bien-tôt d'avoir trop de lait, bien loin de penſer à un ſurcroît de nourriture pour le Prince, on eſt ſouvent obligé d'avoir un enfant pour tirer le ſuperflu du lait qui regorge dans les ſeins de Madame la Nourrice.

L'introduction de la bouillie arrivée de la campagne, communiquée au peuple ne s'eſt établie que par la complaiſance des Dames de la Cour & par le méchant exemple. On dit pour l'établiſſement de cette mauvaiſe nourriture ſur la moindre inquiétude qu'a le Prince, qu'il a des tranchées, qu'une nourriture plus ſolide que le lait

soutiendroit son estomach, on propose plusieurs exemples de Seigneurs à qui on donne de la bouillie.

Si le Prince est vif, qu'il ne dorme pas également, la Sage-Femme & Monsieur l'Accoucheur diront que le Prince a le foye chaud, qu'il est d'un temperament vorace ; si vous ne luy donnez que du lait, vous n'éleverez jamais le Prince, vous le verrez secher & bien-tôt dans la derniere maigreur.

Après avoir rapporté tout ce qui se dit de plus favorable pour l'usage de la bouillie, & le droit de possession qu'elle prétend encore à la Cour, il est temps de faire connoître que presque toutes les maladies, indépendantes des hereditaires, qui arrivent aux enfans, nez de parens sains & qui ont une bonne Nourrice, peuvent être sûrement attribuées au mêlange de la bouillie avec le lait de la Nourrice. La bouillie ne fait pas seulement du mal, mais elle empêche que le

lait ne faſſe du bien : elle eſt un obſtacle continuel à la diſtribution du lait, la vraye nourriture de l'enfant, dont les vaiſſeaux de la nourriture ſont tôt ou tard embarraſſés par le gluant de la bouillie, ſes parties les plus déliées qui ſont portées au plus loin, s'engagent dans les articles & rendent les enfans noüés ; accident qui dépend de l'engorgement des épiphyſes des os par un ſuc glaireux qui ſouſtrait & la nourriture des os, & empâte celui qui eſt dans les articles.

C'eſt par cette même filiere de coles & de glaires, que le germe des dents eſt embarraſſé dans l'aboutiſſement des alveoles, comme nous l'expliquerons.

Si cette même cole exaltée excite tant de deſordres dans la ſubſtance des parties les plus ſolides, que ne peut-elle pas produire dans les plus petits canaux des parties nourriſſieres, & lorſqu'elle a penetré dans le flot du ſang ?

La fiévre, le vomiſſement, la colique, le devoïement, les con-

vulsions, les petites veroles précoces, ne reconnoissent pas de plus puissantes causes.

Je dis des petites veroles précoces, parce que le levain de cette maladie multiplié par l'abord de particules analogues, est plutôt mis en mouvement.

La forme de la bouillie qui regarde la maniere dont on la fait rend encore le fond plus pernicieux.

On met ordinairement une trop grande quantité de farine, quelquefois éventée, qui s'aigrit facilement & aigrit le lait. De plus la bouillie n'est presque jamais assez cuite ny assez delayée. J'ai toûjours observé, que les Gardes & les Nourrices ne gardent aucune mesure dans ce mêlange. Ainsi par la forme & par le fond, la bouillie est une occasion continuelle de toutes les maladies des enfans; mais tels & tels en ont usé sans incommodité; vous même, me dira-t-on, en avez usé; je dirai qu'on auroit mieux fait de ne m'en pas donner,

donner, ayant eu dans ma jeuneſſe de très-grandes maladies, & ſingulierement une jauniſſe qui fut fort opiniâtre.

La conſtitution particuliere garantit fort ſouvent ceux qui ne ſont pas d'abord incommodez de la bouillie, mais on ne ſçait pas les ſuites d'une nourriture qui doit toûjours être ſuſpecte à un Medecin raiſonnable, & aux perſonnes qui ne ſont pas préoccupez de la neceſſité de la bouillie.

J'ai dit avec beaucoup de raiſon que l'uſage de la bouillie eſt une occaſion continuelle d'oppoſition à la ſortie des dents.

On conviendra de cette verité dans l'examen de ce qui arrive lorſque les dents tentent de ſe faire paſſage des mâchoires dans le fond de l'alveole.

Il arrive deux mouvemens abſolument neceſſaires; le premier eſt le développement du germe des dents; ce mouvement s'appelle Odaxyſme; il faut que le germe de la dent s'ouvre, ſe délie & s'ex-

plique comme le germe d'une plante, qui arrosée d'une pluie douce se découvrira bien plutôt, que s'il étoit détrempé avec un suc gluant & épais qui l'embarrasseroit plutôt qu'il ne le développeroit. Je compare avec raison la substance des parties nourries d'un lait pur & d'une bonne consistance à une terre friable & poreuse. Si une autre substance est nourrie de cole, d'amidon & de farine détrempez dans du lait, on pourra comparer cette substance à une terre glaise & de marne.

Il est hors de doute que le liquide d'un lait doux & d'une consistance proportionnée aux pores du germe & à ceux de la circonference de l'alveole, qui doivent obéïr à ce germe allongé, facilitera le soulevement & l'extension du principe de la dent.

Si la filiere d'une bouillie l'empâte, elle sera plus propre pour boûcher les pores de l'extremité de la mâchoire qui se termine à l'alveole, que pour les dilater.

Le second mouvement dont j'ai parlé, regarde l'éruption parfaite de la dent, de la même maniere que le germe de la plante dans le sein de la terre est developpé, expliqué, & figuré au moment qu'il se présente à la surface de la terre. Ce second mouvement s'appelle Odontophues, éruption de la dent. Faut-il beaucoup de physique pour comprendre que la cole est très-propre pour suspendre le premier & second mouvement ? Elle ne suspend pas seulement les deux mouvemens, mais elle les traverse, & rend souvent toutes les tentatives de la nature si inutiles, qu'après de grandes souffrances, les pauvres enfans y perissent. On croit en être quitte, en accusant les dents de tout le desordre, qui n'y ont de part que par les obstacles formels qu'on a oppoſéz au dévelopement du germe & à la sortie de la dent.

En pareil cas j'ôte la bouillie ; je fais faire de la tisanne d'aigremoine avec quelques grains de cri-

ſtaux de nître & de la caſſonade.

Le bouillon avec la chair & la coque des pates & queües d'écreviſſes eſt excellent. Je fais faire un extrait de racine de Brioine avec la racine d'Iris de Jardin appellée flambe ; on les fait cuire dans égale partie d'eau & de miel, à conſiſtance d'extrait que l'on paſſe par le tamis. On frote la gencive avec cet extrait, qui eſt excellent pour ouvrir les pores, & faciliter l'éruption de la dent. A cet extrait je fais ajouter le ſaffran & le ſindoux pour en faire un cataplame que je fais appliquer ſur la jouë de l'enfant.

La chair des pates d'écreviſſes eſt appliquée en friction ſur la gencive, & facilite mieux l'éruption que la ſubſtance du cerveau d'un lievre.

Le bois de gayac bien poli, les dents de loup & d'élephant ont leur merite.

J'ai vû ſouvent reüſſir deux cornets appliqués aux tempes ; c'eſt un remede d'Allemagne & d'Italie pratiqué fort ſouvent avec ſuccès.

Les lavemens frequens ſont très-utiles lorſque le ventre eſt pareſſeux.

L'eau de lis avec un ſixiéme de miel blanc, fait une potion éprouvée, & contribue beaucoup au ſoulagement des enfans.

La douleur que cauſe le mouvement de la germination & éruption des dents, eſt quelquefois accompagnée de mouvement éryſipelateux ou dartreux ſur le viſage. J'ai vû des Gardes, Sages-Femmes, & autres ſoy diſans Medecins des enfans appliquer de l'eau de chaux ou alumineuſe.

Cela s'appelle renfermer le loup dans la bergerie ; le blanc Rharſis, le ſucre de Saturne avec l'eau de plantin ne ſont pas moins pernicieux.

Ces topiques ſont ſouvent employez dans les rougeurs qui arrivent aux enfans au viſage, au cou, & aux oreilles.

C'eſt ce qu'Hippocrate appelle dépuration de la maſſe du ſang, qui tient ſouvent lieu de rougeole

ou petite verole, mouvement fort ſalutaire aux enfans, lequel eſt ſouvent ſuſpendu par les Sages-Femmes & ſuivi d'horribles accidens, comme les convulſions & mouvemens épileptiques, par la concentration des particules ſi étrangeres à la maſſe du ſang, qu'il ne s'en peut plus faire de ſéparation.

C'eſt ce qui fait dire à Hippocrate, parlant des maladies de la peau, qui arrivent aux enfans, que ceux qui ont ſouffert librement de pareilles éruptions, ſe portent beaucoup mieux dans la ſuite, & ſont exemts des mouvemens épileptiques : *Quibuſcumque pueris ulcera in caput & aures erumpunt, hi progreſſu temporis tutius degunt & comitiali morbo non prehenduntur.* Hipp.

Comme la bouillie fournit une matiere très-propre à infecter le ſang, par en empêcher les filtrations neceſſaires pour ſa dépuration, par les vaiſſeaux choledoque, par les urines, les glandes de la peau & tous les autres canaux excretoires, ſuis-je mal fondé de dé-

fendre l'uſage d'une nourriture que l'on doit regarder comme le germe de toutes les maladies des enfans, & la ſource des incommoditez qui arrivent dans la ſuite ?

C'eſt à mon experience que je dois le ſeul uſage du bon lait pour la conſervation de la ſanté des enfans, & à la défenſe de la bouillie que je dois le rétabliſſement de la ſanté des enfans, deſquels on avoit preſque deſeſperé.

Si par le lait on rétablit des corps épuiſés, des poumons deſſechés, à plus forte raiſon, rend-on la ſanté à des enfans qui ne ſont preſque ſuſceptibles que de cette nourriture.

Je ne nie pas que des enfans à la mammelle ne puiſſent avoir beſoin d'une augmentation de nourriture, ou de quelque rafraîchiſſement dans de particulieres incommoditez ; mais dans ces conjonctures je préfere l'eau de poulet, une legere teinture de gruau avec un morceau de veau, fort peu de ſucre, ou du pain cuit avec un le-

ger bouillon, ou une panade fort delaïée, à toutes les bouillies; surtout en examinant la cauſe qui reſide ordinairement dans les premieres voyes, à laquelle un bon Medecin pourvoit bien plus ſenſément que Monſieur l'Accoucheur, ou la garde & ſes ſuffragans qui accuſent toûjours les dents.

J'ai vû à Chambery & à Geneve pratiquer un bouillon excellent pour des enfans qui ne pouvoient plus ſe ſervir de leurs Nourrices, & qui avoient été fort incommodez par l'uſage de la bouillie, qui étoient fort extenuez; on faiſoit un bouillon avec la rouële de veau, la moitié d'un chapon, on tiroit du jus de veau & de bœuf avec pluſieurs culierées d'eau. On mêloit de ce jus avec le bouillon, auquel on ajoûtoit de la moële des os de bœuf bouilli, du tout mêlé on faiſoit des panades fort délaïées. On donne peu de ce bouillon avec l'augmentation de la moële qui faiſoit un parfait reſtaurant. Si pour la nourriture d'Achille on

ſe ſervoit de la moële des Lions, par le conſeil de Chiron, on peut bien prendre cette précaution pour la nourriture de nos Princes. La bonne gelée ſans pieds de veau me paroît fort utile; le pain & le lait qui entrent dans le blanc mangé ne ſont pas comparables.

On eſt bien fondé de craindre que la bouillie n'ait grande part à la ſuſpenſion de la germination & ſortie des dents. Je ſuis perſuadé que lorſqu'il n'y a point de complication d'autres maladies, qu'on peut imputer avec raiſon à l'uſage de la bouillie, les dents ſortent avec beaucoup plus de liberté. Je ne doute pas qu'on ne m'oppoſe qu'il y a des enfans très-maltraitez dans les mouvemens des dents que nous avons expliquez, quoiqu'ils n'ayent jamais uſé de la bouillie. Je viens d'en faire la réponſe par la complication de la mauvaiſe diſpoſition du ſang, ou par la ſublimation de quelques ſucs ſeparez qui n'ont pû enfiler les vaiſſeaux ſecretoires.

Mais de pareilles circonſtances bien loin d'introduire l'uſage de la bouillie ſont de nouveaux moyens pour l'interdire, dans la juſte crainte où l'on doit être que cet uſage ne redouble & ne multiplie la cauſe compliquée.

C'eſt ce qui fait dire à Hippocrate que la fiévre, les convulſions les devoïemens qui ſurviennent à la ſortie des dents, attaquent ſingulierement les gros enfans épais, qui ont la tête groſſe & le ventre pareſſeux.

Comme l'uſage de la bouillie contribue beaucoup à augmenter ces mauvaiſes diſpoſitions de la naiſſance, & à redoubler celles qui peuvent être ſurvenuës, il y aura toûjours de la temerité d'expoſer les enfans à faire d'auſſi perilleuſes experiences, puiſqu'on peut pourvoir & remplir toutes les indications que le beſoin d'une plus abondante nourriture, ou d'un rafraîchiſſement plus conſiderable, peut exiger.

Si toutes ces raiſons, & l'au-

torité de notre Maître n'étoient pas convainquantes, on ajoûteroit les experiences de Meſſieurs Honoré, le Bourſier & de Monſieur Moriſſeau, très verſez dans la nourriture des enfans. J'ai ouï dire à un fort habile Medecin de Veniſe, qu'il étoit perſuadé que la difficulté que l'on trouvoit à élever des enfans, venoit d'une oppoſition que le lait même d'une bonne Nourrice trouvoit dans de certaines conſtitutions pour être digeré, diſtribué & communiqué : tant il eſt vrai, qu'il ne ſuffit pas que l'aliment ſoit broyé, diſſout, trituré & finement moulu, mais qu'il faut qu'il acquiere dans l'eſtomach un ſaufconduit, pour entrer en communication dans le flot du ſang avec lequel il doit devenir un. *Omnia fiant unum.*

C'eſt notre Maître qui parle que j'écouteray & ſuivray toûjours, juſques à ce que quelqu'un ſe faſſe mieux entendre, dont je conclus avec le Medecin Faceti que quand il ſurvient quelque accident conſiderable à un enfant qui a une bonne

Nourrice, qu'on ne peut trop tôt le ſevrer ; ce que je fis à Monſeigneur le Comte d'Auvergne à cinq & ſix mois, & à pluſieurs que j'ai fait revenir à cinq, ſix & ſept mois ſans Nourrices, avec un regime de vivre convenable. Si le lait devient ſuſpect avec raiſon, que ne doit-on pas craindre de la bouillie, de laquelle on ſe ſert par prévention fondée ſur l'erreur populaire ſans raiſon & ſans principe ?

La Reine d'Angleterre me fit l'honneur à Colombe où je voyois Madame de Barvic, de rappeller ce que m'avoit dit à Turin le Medecin Faceti, ſur les inconveniens du lait. S. M. me fit l'honneur de me dire que Milaïdi Rab n'ayant pu élever ſept ou huit enfans avec les meilleures Nourrices de Londres, une Ecoſſoiſſe lui dit que ſi Elle vouloit lui confier l'enfant, dont elle étoit ſur le point d'accoucher, elle eſperoit de le lui rendre dans deux ans en parfaite ſanté. Milaidi y conſentit vo-

lontiers, l'Ecoſſoiſe ne donna point de Nourrice, ſe ſervit uniquement de la tiſanne de froment, de l'eau de gruau avec le blanc & les aîles de poulet juſques au ſixiéme mois, & dans la ſuite du pain cuit avec le bouillon, & du pain trempé dans du jus de veau tiré avec un peu d'eau ; quelquefois on y ajoûtoit un morceau de bœuf ſelon l'état du ventre plus ou moins pareſſeux, les œufs frais avec un morceau de biſcuit. La Reine continua de me dire que cet enfant fut ainſi élevé par l'Ecoſſoiſe, & a joüi dans la ſuite d'une parfaite ſanté.

SUITE DES ENFANS & de l'exemple de Milaïdi.

COmme je rapportois ce fait à Meudon à Monſieur le premier Medecin, il me fit l'honneur de me dire qu'il y avoit long-temps qu'il penſoit au remede contre la pernicieuſe coutume d'envoyer les enfans nez à l'Hôtel-Dieu, aux Nourrices de la campagne, que cette malheureuſe pratique emportoit de terribles inconveniens, puiſqu'elle ne cauſoit pas ſeulement la mort de pluſieurs ſujets de Sa Majeſté, mais qu'elle étoit une occaſion continuelle à des maux hereditaires & contagieux qui pouvoient être également communiquez aux enfans & aux Nourrices.

Je dis aux enfans lorſqu'ils ſont envoyés indiſtinctement à la campagne, à une Nourrice non-ſeulement mal ſaine, mais quelquefois affligée de la fiévre, du ſcor-

but, des écroüelles, d'un ulcere commençant dans les poumons, d'une dartre farineuſe, d'une mauvaiſe gale, ou aſſez ſouvent de la verole.

Une Nourrice ſaine de la campagne ne court pas moins de danger, lorſqu'un enfant né de parens attaquez de ſemblables maux, les peut communiquer à celle qui lui donne du lait, qui l'a toûjours dans ſes mains, & fort ſouvent dans ſon lit. Les enfans ſains de cette Nourrice ſaine & ceux du voiſinage qui ſont toûjours avec eux, ſont également expoſez à une contagion, laquelle fait d'autant plus de progrès qu'on ne ſe défie pas d'un pareil commerce.

Quelque ſoin qu'on puiſſe prendre à l'Hôtel-Dieu de faire nourrir ſéparément des enfans nez de femmes attaquées de maladies conſiderables qui ſe peuvent communiquer, il reſulte de cet examen que les ſujets du Roy ſont toûjours entre deux feux, tant de la part des enfans, que des Nour-

rices., & que ceux qui ſont indiſpenſablement en commerce avec les uns & les autres, courent le même danger.

Monſieur le premier Medecin propoſe une précaution très-ſage, que l'on peut regarder comme un remede infaillible, pour garantir la ville, & la campagne d'un mal preſque inévitable, tant que l'on donnera des Nourrices aux enfans nez à l'Hôtel-Dieu, & même aux Enfans trouvez qui ne ſont pas moins ſuſpects & qui peuvent également trouver des Nourrices empoiſonnées ; ou qui infectés eux-mêmes en naiſſant, communiquent à la Nourrice & à toute ſa famille les maladies qu'ils ont contractées dans le ſein de leur mere. Pour prévenir toutes ces fâcheuſes ſuites Monſieur le premier Medecin eſtime qu'on peut nourrir ces enfans ſans le ſecours des Nourrices, en figurant des bouts de ſein avec du chamois battu, du coton, de la ſoye, ou de l'éponge préparée. Toutes ces differentes matie-

res

tes formeroient des eſpeces de boutons, qui ſeroient placez dans l'extremité d'un ſiphon ou biberon, même plus aiſément, d'une citrouille longue, dans leſquels vaiſſaux appropriez on verſeroit du lait tiede avec ou ſans ſucre, à proportion que l'enfant en pourroit ſucer.

On auroit différens inſtrumens de cette figure, les uns pour le lait, pour le bouillon, pour la tiſane, pour l'eau & pour le vin, lorſqu'on jugeroit que l'une de ces liqueurs conviendroit, ou que l'enfant ſe rebuteroit de quelqu'une.

On auroit auſſi recours au biberon & à la culiere, les femmes propoſées pour cette conduite & le Medecin inſpecteur veilleroit à faire diſtribuer ces nourritures, proportionnément aux beſoins & aux différens états de ces enfans.

Comme M. le premier Medecin connoît l'importance de ces differens changemens, pour ſuppléer l'uſage du lait des Nourrices, nous ne pouvons pas douter qu'il

ne faſſe connoître au Roy & à S. A. R. de quelle utilité ſera un pareil établiſſement au bien public & à la conſervation des ſujets de Sa Majeſté.

Entre tous les inſtrumens dont on peut ſe ſervir, pour y appliquer des boutons qui approchaſſent du bout des ſeins des Nourrices, je n'en vois pas de plus propres que la citrouille longue, dans laquelle eſpece on en trouve pluſieurs qui repréſentent parfaitement l'extremité du ſein d'une Nourrice où le mamelon eſt attaché. Et où l'on trouvera des difficultés pour pratiquer les inſtrumens propoſés pour faire ſucer aux enfans une liqueur convenable, on ſuivra l'exemple de l'Ecoſſoiſe qui nourrit l'enfant de Milaïdi ſans le ſecours des Nourrices, ny s'être ſervie du lait de vache, brebis, âneſſe, ou chevre, crus, cuits, ny mélez d'aucune maniere. La Reine d'Angleterre m'a fait l'honneur de me dire pluſieurs fois que l'enfant de Milaïdi élevé ſans Nourrice, & ſans lait d'animaux avoit joüi d'une parfaite ſanté.

DE LA CONDUITE qu'on doit garder à l'égard d'une Dame, qui a été saignée les premiers, ou derniers mois de sa grossesse.

LE feuillet qui traite un sujet si important étant perdu, je me trouve obligé de faire la difference des états auſquels la pratique des neufs jours dans le lit, peut convenir, & de marquer en même-temps l'erreur où l'on eſt de contraindre à y demeurer des Dames ſaignées qui devroient ſe lever au plus tard dans les vingt-quatre heures.

Je conviens qu'une Dame actuellement malade, ou qui eſt tombée, dont le caroſſe eſt verſé, qui a été frappée ou bleſſée par mégarde, doit garder le lit, proportionément à l'accident qui a exigé la ſaignée, & à l'état de ſa maladie.

De même si une Dame d'une constitution delicate, incommodée de pertes sans être grosse, & surtout après des mouvemens considerables, est saignée dans sa grossesse, par quelqu'une de ces raisons, on sera bien fondé de garder toute sorte de ménagemens, en l'obligeant de rester dans son lit, non-seulement neuf jours, mais beaucoup plus long-temps : notre experience nous ayant appris qu'il est important de garder de semblables mesures, non-seulement des semaines & des mois, mais tout le temps de la grossesse pour conserver la mere & l'enfant.

Comme ceux qui veulent se mêler d'une profession qu'ils n'entendent pas, copient toûjours des faits sans en examiner les raisons, il suffit qu'ils ayent ouy dire, qu'une femme saignée a demeuré avec raison neuf jours dans son lit, pour prononcer que Mad. jeune, d'une bonne constitution, saignée uniquement pour diminuer la quantité surabondante du sang, doit res-

ter neuf jours dans ſon lit.

Madame la Maréchale, Madame la Ducheſſe diront, Voila un Accoucheur très-prudent ; on ne ſçauroit être trop circonſpect ſur le compte d'une Dame que l'on vient de ſaigner.

Si cette précaution a été très-ſage & neceſſaire dans les cas que je viens de décrire, elle eſt dans cette derniere circonſtance, non-ſeulement très-contraire à la ſanté de cette jeune Dame, mais la contrainte où on la reduit de demeurer neuf jours dans ſon lit, la prive non-ſeulement du benefice de la ſaignée, mais devient une nouvelle cauſe de l'augmentation du volume du ſang, en ſuſpendant le mouvement du corps & des articles, ce qui cauſe l'engourdiſſement de toute la machine.

L'argument que l'on fait pour exercer cette rigueur contre une jeune Dame, que l'on n'a ſaignée que pour diminuer la quantité du ſang, n'a pas l'ombre de la raiſon, il n'a d'autre fondement que

le manque de connoiſſance du prétendu Directeur ; incapable d'attention au preſent, il vous menace de l'avenir. Il oſe vous dire que ſi Madame ſe leve, perſonne ne peut répondre de l'évenement, la déraiſon devient la regle de la conduite que vous devez tenir, la prévention l'emporte ſur l'experience ; le raiſonnement ſolide fondé ſur les indications n'aura plus de conſideration : enfin il reſulte de cette erreur groſſiere, qu'il faut faire un mal réel & certain, en retenant cette Dame au lit, pour en éviter un imaginaire.

La machine Statique nous apprenant qu'un corps exercé peſe beaucoup moins que celui qui eſt en repos dans un lit, il arrivera que par cette mauvaiſe conduite une Dame ſaignée retenuë dans ſon lit pendant neuf jours, tombera dans quelque maladie plus fâcheuſe que l'accident pour lequel elle a été ſaignée.

Si je n'écrivois que pour la Cour, je ne ſerois pas entré dans un ſi grand

détail, persuadé que M. le premier Medecin de la Reine, de l'habileté aussi distinguée dont il est, écartera du Palais le faux de ce prejugé, & d'autres erreurs autant à craindre, qui pourroient interesser l'Etat, dans les tems desirez par les vœux de toute la France.

DE LA ROUGEOLE ET PETITE VEROLE.

COmme ce sujet paroît épuisé par un nombre infini d'Auteurs qui l'ont traité, on s'attendra peut-être à un nouveau systême sur ces deux maladies; mais je ne cherche point le merveilleux, ny la nouveauté, qui est souvent l'écueil des speculatifs, bien loin d'imaginer un autre principe des fiévres & des maladies, que celui que m'a enseigné mon premier Maître, dans ses ouvrages; tout ce qu'il y a de singulier dans ces deux maladies, me détermine à l'adopter.

Je suis donc fidele à mon guide, qui m'apprend qu'au moment qu'il y a quelque chose de dominant, de sincere, de superieur dans le liquide, ce qu'il appelle ειλικρινε, dont le solide souffre bien-tôt, par le changement de sa figure, ou l'engagement des vaisseaux qui le traversent, l'ennemi se declare, c'est le nom qu'il donne à la maladie.

Je comprens sur ce principe qu'un levain enveloppé dans le plus liquide du sang mis en mouvement, peut-être par avoir acquis plus de force, par la jonction de particules analogues à sa substance, excite une fermentation du sang, dont les parties les plus fluides sont poussées à l'habitude du corps, à la gorge, aux yeux; & bouillonnant singulierement dans les grands vaisseaux, excite la toux, la douleur de tête, quelquefois l'assoupissement; si ce levain est plus ou moins envelopé, on trouve plus de resistance à son passage, dans les pores de l'habitude du corps.

De la facilité, ou difficulté du dé-

veloppement de ce levain plus ou moins mobile, de la conſtitution naturelle du malade, & de l'état où il ſe trouve, ſoit de plenitude dans les grands vaiſſeaux, ou d'engagement dans les premieres voyes, dépendent des meſures que doit prendre un bon Medecin pour ſecourir ſon malade.

Nôtre longue pratique nous a perſuadez de la neceſſité de la ſaignée dans cette maladie, qui laiſſe ſouvent une grande ſéchereſſe dans les poumons, & une diſpoſition au crachement de ſang, lorſque ce grand remede a été negligé dans le premier mouvement, & dans la ſuite, lorſqu'il eſt jugé neceſſaire. Je le pratiquay dans la rougeole de Monſeigneur le Prince Charles, S. A. s'en trouva fort ſoulagée.

Comme il n'eſt point de regle ſi exacte qui n'ait ſes exceptions, on trouve fort ſouvent de méchans ſujets, des enfans fort delicats, accablez dès le moment, avec un pouls ſi chancellant dans la premiere éruption, que dans de pa-

reilles circonſtances un Medecin doit fort examiner, s'il ne préferera pas les adouciſſans, l'aliment medicamenteux, & tout ce qui peut degrumeler, pour ainſi dire, les parties du liquide, qui font la principale reſiſtance, que de prendre le parti du grand remede.

J'ai vû dans cet état pluſieurs enfans de ſix, ſept, huit à neuf ans, avec des vomiſſemens frequens, des dévoyemens d'une ſeroſité ſanieuſe, que j'ai ſecourus avec quelques grains d'hypecacuana, d'autres avec le ſyrop compoſé avec la teinture de petite chelidoine, le tartre vitriolé, l'écorce de citron & la racine d'hypecacuana.

C'eſt dans de pareilles circonſtances qu'avec un ſemblable ſecours je ſoulageay conſiderablement dans une rougeole de méchant caractere, Mademoiſelle de Barbezieux à Choiſi chez Madame de Louvois.

La complication de cette maladie m'obligeoit à prendre ce parti, pour pourvoir avec plus de ſureté aux beſoins de la ſecondo

region, après avoir dégagé les premieres voyes.

La rougeole la plus maligne que j'ay vûë, & sans doute qu'on puisse voir, fut celle que je vis à Versailles, à une Princesse plus distinguée par sa vertu que par les plus prétieux dons de la nature, sans parler du privilege de sa naissance, après un long usage de Kinkina pour surmonter des retours inégaux de fiévre, que l'embonpoint rendoit fort opiniâtres.

La fiévre continuë s'alluma avec de grands redoublemens, tout le corps, dès le second jour, fut couvert d'une rougeole, dont les marques étoient proportionnées à l'abondance des humeurs. Il y en avoit de larges comme un écu, & sur-tout au visage, & à la tête qui étoit si grosse & si enflée, qu'on ne reconnoissoit plus une des plus belles Princesses de la Cour.

Lorsque j'arrivay, l'éruption étoit d'un pourpre violet, qui passoit à la noirceur; à peine pouvoit-on distinguer du pouls, que quelques

profonds battemens fort inégaux ; par les efforts que le cœur d'une jeune Princeſſe faiſoit par intervalle, pour s'oppoſer à la fumée d'un ſang empoiſonné, que les premieres voyes vomiſſoient dans les grands vaiſſeaux. Les yeux n'avoient plus de clarté, les mouvemens convulſifs des paupieres les preſſoient & reſſerroient de ſi près, que quelque grands qu'ils fuſſent, il ne reſtoit qu'un petit cercle noir à leur place. La poitrine n'étoit pas en meilleur état ; on entendoit diſtinctement la palpitation du cœur, l'eſtomach, quoique fort ſoulevé, n'empêchoit pas qu'on ne s'apperçût des battemens de l'artere cœliaque : quelque grand que fût l'abbattement & la derniere langueur de la Princeſſe, une plenitude outrée, le boüillonnement d'un ſang qui menaçoit de rompre les vaiſſeaux, nous déterminoit à les ouvrir ; dans ce moment le hocquet & les frequentes nauſées ſuivies par fois de quelques éclats de bile brune, verdâtre, nous obligerent à ſui-

vre le mouvement de la nature, à qui la moindre dissipation d'esprits pouvoit ôter toute notre ressource. La crainte de la communication d'une maladie aussi perilleuse, avoit fait retirer à Marly Messieurs les Medecins de la Cour, l'extremité où je voyois la Princesse, le peu de temps que j'avois pour agir me détermina à lui donner du souphre doré d'antimoine ; l'effet répondit à notre attente. La Princesse vomit une prodigieuse quantité de bile brune, verdâtre, avec beaucoup de glaires, le ventre répondit par une égale quantité de matieres cruës, cendrées, & sur la fin de la même qualité de celles du vomissement, il y eut plus de liberté dans la voye des urines absolument supprimées ; quelque soulagement que nous donna l'operation de ce remede, l'abbattement étoit encore trop grand, & le ressort de l'artere étoit trop petit pour préferer la saignée au penchant que la nature nous marquoit par le dégagement des premieres voyes ; nous nous

crûmes obligez de suivre & continuer un mouvement aussi favorable, qui avoit presque fait cesser la palpitation du cœur; nous nous servîmes fort utilement du diaphoretique preparé avec la corne de cerf, nous employâmes avec le même succès le magistere de viperes preparé avec le suc de serpentaire, dont j'ay il y a long-tems la description de l'Abbé A. par la cassette de Madame de Louvois. L'usage des cristaux de nitre dans la boisson ordinaire de notre Princesse, nous aida singulierement à faciliter la distribution de la serosité retenuë dans les voyes qui la portent aux ureteres.

Nous remarquâmes en même-tems une teinture par couche du vieux Kinkina, dont l'usage avoit été continué si long-tems, ce que nous avons sans prévention observé plusieurs jours suivans, & j'assure que ce n'est pas la dixiéme fois que j'ay fait une pareille remarque.

La nature dégagée du principal poids, sous lequel nous manquâ-

mes vingt fois de succomber, nous fîmes la saignée du pied avec tout le soulagement que nous pouvions esperer : mais nous ne pouvons oublier que nous devons tout ce succès au courage, & à l'intrepidité de la Princesse au-milieu du plus grand peril où l'on puisse se trouver.

Quoique la rougeole de M. le M. de Longueil ne fût pas de cette violence, elle nous donna neanmoins de très-grandes inquietudes, par l'embarras de la tête & l'irritation de la poitrine, le tout accompagné d'un fort petit pouls très-inégal, sur-tout dans le tems des redoublemens ; la maladie fut très opiniâtre, mais elle ceda aux grands remedes pratiquez dans les tems convenables.

Comme notre principale vûë est de donner des observations autorisées, je me crois obligé de donner en peu de mots l'histoire d'une rougeole de la même espece, que la seconde que je viens de décrire.

Une Dame du premier rang,

Madame la grand' mere de Mademoiſelle de Barbezieux dont j'ay parlé, fut attaquée dans le milieu de l'hyver, d'une rougeole de très-méchant caractere, les marques étoient fort étenduës & de couleur noirâtre dans un âge avancé, avec une fiévre continuë, de fréquens redoublemens, de grands friſſons; les accidens dans le commencement, n'étant pas de la violence de ceux que je viens de décrire, nous donnerent le temps de faire les grands remedes les premiers jours; ils n'empêcherent pas la violente palpitation de cœur, l'intermiſſion du pouls, le tranſport à la tête, des langueurs, des nauſées & des ſueurs qui ne nous donnerent jamais aucun ſoulagement.

Deux ſaignées du pied & les remedes propres pour dégager les premieres voyes, nous mirent en état de profiter de ceux qui combatant l'acidité du ſang, nous procurent la liberté de ſon cours; le magiſtere de viperes, la poudre de la comteſſe, opérerent ſingulierement ces

ces effet, & les bouillons d'écrevisses.

DE LA PETITE VEROLE.

NOs obſervations dans la rougeole marquent évidemment, que le peril où ſe trouvent ceux qui ſont attaquez de l'une ou de l'autre de ces maladies, dépend de l'état où l'on eſt quand elles vous ſurprennent, comme je viens de faire voir dans la rougeole.

Outre le différent appareil des cauſes internes, qui ſont avec la petite verole, une complication de maladie très-dangereuſe, il faut convenir que l'athmoſphere excite ſouvent des petites veroles contagieuſes & malignes.

Pour mieux comprendre toutes ces différences, il faut rechercher la cauſe de la petite verole. J'ay connu un fort habile Medecin à Aix en Provence, qui comparoit la petite verole à l'écume qui ſort

des viandes que l'on fait bouillir ; il nommoit sur ce principe la petite verole, l'écume des parenchymes & du genre musculeux, il se fortifioit dans cette opinion, en soûtenant qu'il y avoit plusieurs personnes exemtes de la petite verole, parce que la transpiration & les sueurs avoient emporté l'écume infiltrée dans la substance des chairs, & concluoit de-là que la liberté de la transpiration étoit l'unique raison du privilege, & de l'exemption de la petite verole : quoiqu'il soit vraisemblable que les chairs se dépurent par l'éruption de la petite verole, il est difficile de se persuader que le sang qui boüillonne dans ce mouvement, la cause de tant d'accidens, soit exemt de ce levain que l'on soupçonne avec raison avoir son origine dans les particules heterogenes d'un sang retenu pendant les neuf mois de sa grossesse, duquel quoique les parties les plus homogenes, les plus analogues & les plus convenables soient choisies

pour la nourriture & l'accroiſſement du fœtus, il eſt difficile qu'il n'en reſte quelques-unes de diſſemblables, d'étrangeres, & diſproportionnées, qui tôt ou tard, comme un reſſort forcé pendant long-tems, ne ſe détendent, ſe ſoulevent, & enfin excitent ce trouble dans la maſſe du ſang, qui precede & accompagne tout l'appareil de la petite verole, plus ou moins conſiderable, ſelon la diſpoſition du ſujet où ce levain ſe développe.

Les Chinois penſent comme nous ſur ce principe de petite verole. Le Neveu de Monſieur Bernier, Monſieur Gayot, le Medecin qui a été long-tems à Pequin, m'a dit que les Sages-Femmes, dans tous les accouchemens avoient grand ſoin, avant & après avoir coupé le cordon umbilical, d'exprimer le ſang qui y eſt contenu du côté de l'arierefaix, perſuadées que dans ce reſidu de ſang pouvoit être contenu le germe de la petite verole.

Pour ſe former une idée juſte des différentes eſpeces de petites

veroles, il faut d'abord convenir que le levain de la petite verole, indépendemment d'aucun appareil dans les premieres & secondes voyes se développe quelquefois avec la même facilité, qu'on voit survenir à la peau l'ébullition du sang, une dartre, des boutons ou un mouvement ereſypelateux; ce que nous avons vû souvent arriver avec une fiévre mediocre, & sans fiévre encore plus souvent.

Si ces boutons paroiſſent d'abord assez gros, plus larges qu'élevez, d'un rouge pâle, assez éloignez les uns des autres, repréſentant plutôt des hydatides, que des boutons; & à dire vrai ce sont des veſicules, où l'on trouve une ſeroſité qui reſſemble à la laveure de chairs: on peut appeller cette éruption preſque toujours sans fiévre, verole bâtarde.

Les différens temps que le levain d'une vraye petite verole parcourt dans son éruption, meritent une grande attention.

Cette différence de temps dé-

pend des différens mouvemens excitez dans la masse du sang soulevée tout à la fois, ou en différens intervalles.

Si dans le flot de la liqueur tout le levain de la petite verole fermente, d'un mouvement continu & uniforme sans interruption, il y a tout lieu d'esperer un bon succès, en donnant toutes les aides que la nature indique, pour faciliter l'éruption qui se termine ordinairement du septiéme au neuviéme, lorsqu'il n'y a rien de compliqué avec le levain développé.

Si le levain de la petite verole est plus engagé, & que la nature ne puisse pas secoüer le joug dans le premier mouvement, l'éruption devient plus difficile, & le peril augmente, par les différentes tentatives que la nature est obligée de faire.

Voilà la premiere & la plus importante différence de petites veroles qui engage le Medecin à rechercher la cause de la difficulté du développement du levain.

Comme les principales indications, après l'examen de la constitution du malade, se tirent de l'invasion de la maladie & du mode de l'invasion, on commencera par l'inspection exacte, à s'assurer du caractere de la maladie; on observera attentivement la poitrine, le cou, les lombes, & le visage, si les boutons sont fort éloignez, mais encore plus, la différence du pouls & les accidens. Si ceux qui ont accoutumé de se faire ressentir dans l'augmentation & la violence du mal, s'expliquent d'abord, ce que nous appellons symptomes déplacez, ἄλογα, il n'y a pas de temps à perdre pour les grands remedes.

Cette circonspection fondée sur le prélude de l'éruption, est d'une grande consequence.

Les autres signes se tirent de l'éruption figurée, le gros ou petit volume du bouton, son inégalité, son éminence, ou sa dépression, ses différentes couleurs, & sur tout les intervales qui sont entre les bou-

tons, la blancheur de la peau ou la rougeur éresypelateuse ou phlegmoneuse de la peau des intervalles.

Sur les intervalles qui sont entre les boutons, on distingue les petites veroles en separées discrettes, confluentes assemblées & contigues, & coherentes entâssées & continuës. Dans ces trois especes on en remarque de simples & de malignes.

L'experience nous apprend que les boutons élevez sont toûjours plus favorables que ceux qui se distinguent seulement un peu au-dessus de la superficie de la peau, que leur couleur doit plutôt être d'un rouge couleur de feu que clair & couleur de rose, que l'éminence doit être plutôt arrondie que pyramidale. M. Gueneau appelloit cette éminence chaperonnée. Toutes les autres figures & couleurs sont d'autant plus suspectes, que les autres accidens répondent à ces mauvais caracteres.

Nous avons souvent observé que les boutons qui éclattent le second ou troisiéme jour sont toûjours de

mauvais augure, lorſque la fiévre eſt conſiderable, & qu'il s'échappe de ces boutons une ſerosité claire ſouvent verjutée. Si le bouton eſt luiſant, ou qu'il y ait de la noirceur dans la circonference, l'inſpecteur doit redoubler ſa garde.

La couleur d'un cramoiſi foncé ou brun de pourpre, fait craindre avec beaucoup de raiſon: c'eſt ce qui fait dire qu'il eſt mort du pourpre, & non pas de la petite verole.

Quoique la fiévre maligne accompagnée de ces taches pourprées dont il eſt parlé dans les épidemies d'Hippocrate ſoit une des plus perilleuſes maladies, on peut auſſi dire avec raiſon qu'une petite verole épidemique ou compliquée n'eſt pas moins dangereuſe; je dirai même plus, puiſqu'outre la complication qui cauſe l'accompagnement d'une fiévre pourprée, la nature eſt encore ſurchargée d'un levain plus que difficile à expliquer dans un pareil engagement, dont je conclus que le peril dépend plutôt de la mauvaiſe qualité d'un levain in-

explicable que de l'appareil de la fiévre pourprée, à laquelle le levain de la petite verole fort embarraſſé donne lieu.

On peut dire dans ces circonſtances que les parties inſenſibles du ſang ſont ſi deſunies, & les integrantes ſi alterées, que ne ſe reproduiſant preſque plus d'eſprits, le mouvement eſt bien-tôt intercepté.

Quoique l'intervalle des boutons marque en quelque maniere plus de liberté, on ne laiſſe pas de voir des petites veroles diſcrettes & ſeparées malignes.

Il faut auſſi convenir que nous en voyons de confluentes & même de coherentes ſimples. Pour mon compte j'ai été chargé de cette derniere eſpece, & ay eu les yeux couverts pendant ſix jours d'un paquet de petite verole ; je fus ſaigné trois fois ſans aucun accident.

Ces petites veroles confluentes & coherentes ſimples, dépendent ordinairement de la plethore d'un ſang épais qui eſt pouſſé avec ra-

pidité à la circonférence, dont il arrive que manquant de vehicule, le reſeau du ſang eſt porté par paquets à l'habitude du corps, ce qui fait l'aſſemblage des boutons contigus, lorſqu'ils ſe touchent, & continus lorſqu'ils ſe penetrent & qu'ils ſont également penetrez.

Il eſt pourtant hors de doute que ces deux dernieres eſpeces de confluentes & coherentes accompagnées de malignité ſont plus formidables que les diſcretes malignes : mais comme la malignité des unes & des autres dépend de la complication épidemique ou de l'appareil ſuſpect où ſe trouvent les malades attaquez de la petite verole ; la principale étude du Medecin ſera de rechercher la cauſe de la complication. L'examen de l'invaſion & du mode de l'invaſion, les changemens dans le regime animal, dans le naturel, & dans le vital le conduiront à cette découverte, avec l'inſpection du caractere du viſage, des yeux & des boutons qui ſont ordinairement le

principal objet du Medecin.

Cette recherche faite avec exactitude apprendra bien-tôt à un Medecin experimenté, à quoi il doit imputer la cauſe & l'eſpece de la malignité de la petite verole.

Quoique toutes les diviſions & ſouſdiviſions des différens ſignes ayent leur merite, on conviendra qu'un ſigne plus ou moins conſiderable ne ſera pas pour un Medecin qui a vû beaucoup de ces maladies, une nouvelle eſpece; il dit avec raiſon que le plus ou le moins ne la change pas : cela eſt ſi vrai qu'il ne ſe déterminera pas par cette augmentation ou diminution d'accidens, je dis même plus, qu'un nouveau ne ſera pas ſi induiſant que le concours de tous les ſignes, c'eſt le conſeil des Fernels, des Duretz, des Holliers, des Valeſes, & de tous les meilleurs praticiens. Tant il eſt vrai que ce n'eſt pas la ſingularité des ſignes, mais leur concours qui nous doit déterminer: *Concurſus ſignorum.* συνδρομὴ.

Cette attention, cet examen nous empêchera de prendre la fauſſe attaque pour la vraye.

Il faut convenir qu'entre tous les ſignes qui viennent d'être décrits en dernier lieu avec tant de préciſion & d'exactitude, les ſignes ſuivans ſont preſque toûjours funeſtes, d'autant plus que nous les avons toûjours vûs accompagnez d'un changement conſiderable dans le pouls, dans les déjections ou dans la maniere de reſpirer, & la liberté de l'eſprit.

Un mouvement convulſif dans les bras, ou dans les jambes, precedé d'un treſſaillement frequent, le hocquet ſuccedant à la palpitation du cœur, ou un changement de l'un à l'autre.

Le tremblemnt convulſif de la levre inferieure.

La ſubite perte de connoiſſance d'une perſonne qui vous parloit fort raiſonnablement, & les urines ſanglantes, lorſque nous avons été appellez dans de pareilles circonſtances, les remedes propoſez

ont toûjours été inutiles.

Comme nous reconnoiſſons que le ſiege de la rougole eſt dans le plus liquide du ſang, on ne peut pas diſconvenir que le levain de la petite verole reſide plutôt dans la partie rouge & fibreuſe du ſang, que l'on nommera, ſi l'on veut, ſubſtance reticulaire, ou reſeau du ſang; la lymphe n'en eſt pas exemte, car j'ai vû pluſieurs fois des petites veroles toutes perlées ſans aucune teinture de rougeur, élevées, qui groſſiſſent, & qui ſuppurent.

Mademoiſelle de S. Victor, ſœur de M. le Maréchal de Camp, a été attaquée de ce même mal, & une femme de la ruë du gros Chenet en 1715.

Si le levain eſt fort infiltré dans le raiſeau du ſang & dans les globules, il arrive tres-ſouvent qu'il ſoit entraîné en forme de raiſeau; ce qui fait la petite verole aſſemblée, qu'on appelle confluente, comme en grappe, dite en Eſpagne *Gaio de Pequennas Virvelas.*

Cette eſpece de petite verole eſt

toujours ſuſpecte, & fort à craindre, par la difficulté que le premier mobile trouveà ſeparer de la maſſe du ſang ce qu'il y a d'heterogene, étant hors de doute que ce qui le compoſe ſoit fibre, lymphe, globule ou ſeroſité, eſt ſuſceptible de ce levain, c'eſt par ſon implication en differens reduits de la maſſe, que l'on rend raiſon des différens mouvemens d'acceleration & ſuſpenſion de l'iſſuë de tout ce qui eſt porté à la circonference du corps.

Qu'on ne diſe plus que tous les boutons ſortent en neuf jours; on voit cette éruption fort ſouvent déterminée le ſeptiéme, & tres-ſouvent elle recommence l'onziéme, comme j'ay vû à Madame l'Intendante & à Monſ. le Duc de Retz, à qui nous vîmes le 17. un nouveau mouvement accompagné d'accidens auſſi dangereux que ceux de la premiere éruption; le 21. il parut de nouveaux boutons, mais avec beaucoup moins de trouble, & le tout fut ſuivi pendant plus de ſix ſemaines de petits phlegmons. Ce détail

ſi ſouvent obſervé nous apprend que le dévelopement regarde les differentes parties dont le ſang eſt compoſé; & comme mathematiquement on ne peut pas dire que ce levain eſt reparti dans toute la maſſe, ou qu'il eſt preciſément dans la lymphe, ou dans les globules; on dira toujours plus vraiſemblablement que l'heterogeneité ſe pouvant trouver dans les parties integrantes & dans les parties inſenſibles, la dépuration ſe fait, comme dans toutes les autres maladies, à proportion des forces du principe ſeparant, & pouſſant à la circonference.

Cette theorie nous explique facilement comment Pierre n'a qu'une fois la petite verole, & que Jean l'a euë trois fois. La rechute dans le principe d'Hippocrate dépendant de ce qui reſte de levain, nous fait douter avec raiſon qu'il n'y ait eu quelque reduit dans la maſſe, qui n'ait pas été de la partie de la petite verole.

Il arrive même aſſez ſouvent que les levains de la rougeole & petite

verole soient exaltez tout à la fois; ce que nous avons souvent distingué par des marques rouges sans éminence, & par des pustules élevées encore differentes entr'elles; ce qui nous apprend que les parties heterogenes au sang, mises en mouvement, soulevent quelquefois toute la masse.

Si dans cet état la nature se trouve surchargée d'un appareil, de sucs étrangers retenus dans les premieres voyes, le Medecin trouve de terribles obstacles à surmonter. Il faut pour lors écouter la voix de notre Maître, qui consulte le mouvement & le penchant de la Nature, dont l'irritation apprend à celui qui l'écoute, le party qu'il doit prendre. *Natura stimulata artis peritis agenda indicat.* Ce que je viens d'observer dans les exemples singuliers & tres-instructifs de la rougeole, nous rendra le precepte d'Hippocrate plus profitable.

L'experience me confirme dans l'usage de la saignée, au moment qu'on se méfie d'une maladie, dont les avant-

avantcoureurs & accompagnans sont le mal de gorge, douleur de tête, envie de vomir, pouls inégal, petit, profond, les yeux fixez & pleins de sang, assoupissement continuel avec une profonde difficulté de respirer, accompagnée d'une inspiration plus grande & plus étenduë que l'expiration par l'appesantissement du sang, dans les grands vaisseaux de la poitrine; ce qui fait qu'ayant besoin d'être foulé & pressé par les vesicules des poumons, que l'air étend, notre respiration est toujours machinalement plus grande. Dans cette conjoncture un grand abbattement est inseparable de tous ces accidens, que la palpitation de cœur rend encore plus formidables. Je vis dans cet état mon fils le Medecin à l'âge de huit ans, avec perte de connoissance, & un si petit pouls, que mon pere ne pensoit pas à le faire saigner, si l'oppression & un battement de cœur surprenant ne m'y eût déterminé. La saignée fut suivie de l'éruption parfaite de la petite verole, qui n'a-

voit fait que se montrer, la connoissance revint, & tous les accidens cesserent le même jour.

Cette maladie, comme toutes les autres les plus malignes, & la peste même, demandent une differente conduite, étant plus vrai en Medecine qu'en tout autre art, que l'exception fait presque toujours la regle.

Les remedes generaux pretendus, & toujours supposez, doivent être soumis à cette direction particuliere, tant il est vray que l'étude attentive à l'état du malade, les comparaisons des vrais ou faux rapports à la presente maladie, l'examen des faits qui auront suivi l'usage des remedes éprouvez dans de pareilles circonstances, doivent déterminer un Medecin à faire l'application de tel ou tel remede à la presente espece de petite verole.

Un bon & sage Medecin ne dira jamais, Monsieur & Madame ont été saignez du pied, pour conclure au même remede pour son malade, si cette experience ne s'accorde avec

l'indication que l'examen de la presente maladie luy donne.

On eſt également mal fondé de dire, Un tel dans la petite verole n'a point été ſaigné du bras ny du pied, donc il ne faut pas ſaigner notre malade, qui peut-être doit être abſolument ſaigné.

La differente conduite des Medecins, mal entenduë du public, luy met des armes à la main, qu'il tourne preſque toujours contre luy-même, par les méchantes comparaiſons qu'il a accoutumé de faire, & par les ſiniſtres applications qu'il fait d'une même methode à des differentes eſpeces de petite verole.

Quoique la diverſité des accidens & des conjonctures exige à tous momens de nouvelles meſures, il faut convenir qu'un Medecin qui a des raiſons pour ne pas craindre la complication d'une autre maladie, doit avoir dans la petite verole naiſſante deux principales vûës.

La premiere eſt de faciliter le mouvement du ſang, pour qu'elle ſoulevé plus aiſément, & porte

à la circonference les portions du levain qui l'agite.

La seconde vûë consiste à adoucir la liqueur, la rendre plus fluide, en combattant l'aigreur qui lie & retient dans la lymphe & les autres parties du sang, les particules qui doivent être separées, & poussées aux glandes de la peau.

La premiere de ces indications est singulierement remplie par la saignée, par les raisons du ressort qui se détend d'autant plus librement, que la pression, qui rapproche les parties élastiques, diminuë; ce qui arrive par l'ouverture de la veine, qui diminuant le volume de sang, donne plus de liberté à son mouvement, & aux particules heterogenes, à se détacher.

On peut encore dire vraisemblablement que les vesicules du poumon étant moins pressées, & recevant une plus grande quantité d'air, le sang est foulé, & distribué avec plus de facilité; ce qui est un troisiéme avantage de l'effet de la saignée.

Ce remede eſt ſingulierement efficace dans les jeunes gens, où le ſang, outre ſon abondance ordinaire, boüillonne fortement dans tous les vaiſſeaux.

Si l'embarras des premieres voyes ne l'emporte pas ſur les ſignes qui vous engagent à pourvoir à la plénitude, il faut hardiment ſaigner lorſque la fiévre, la vivacité du pouls, l'oppreſſion, le mal de gorge & la douleur de tête s'opiniâtrent; ce qui fut pratiqué pluſieurs fois dans la petite verole de Madame la Comteſſe de Gui avec grand ſuccès, quoique la petite verole ſortît aiſément, tant il eſt vrai que la plus grande des erreurs en Medecine, eſt celle qui défend la ſaignée, lorſque la petite verole paroît & que ce remede eſt exigé par des accidens conſiderables. Le Comte de Stralzunt couvert de petite verole, & de bon caractere, mais avec difficulté de parler, & peine de reſpirer, fut ſaigné onze fois du bras par l'ordre de mon pere, ſans qu'on pût trouver les vaiſſeaux des pieds

à l'ouverture desquels nous avions été déterminés dès le cinquiéme jour par la violente douleur de tête. Ce remede si redouté parmy le peuple des grands & des petits, sauva la vie au Comte. Dans ces grandes fermentations du sang, si vous n'en reprimez l'impetuosité par la saignée, il arrive du sang comme du lait qui est sur le feu, qui souleve & emporte tout le liquide qui est contenu dans le vaisseau ; cette ardeur est fort souvent augmentée par l'inconsideration de ceux qui renferment si étroitement & couvrent les malades, au point qu'ils ne peuvent plus respirer, & qui font faire un si grand feu que les personnes les plus robustes n'y peuvent resister ; le froid n'est quelquefois tant à craindre que l'excès de la chaleur, qui dissipant les esprits, ne vous laisse aucune ressource ; ce que nous vîmes à Lyon, à M. L. C. D. C. & à plusieurs autres que l'on bourre de camisoles d'écarlate, de manteaux de lit, de ledredons & couvrepieds, les en-

fermant entre quatre rideaux où ils sont étouffez. Monsieur Hedoin son Medecin & moi, nous opposâmes inutilement à cette pernicieuse coutume.

Quoique tous les bons praticiens confirment les avantages de la saignée par mille exemples favorables, le bel esprit qui est né le correcteur des Medecins soutiendra toûjours qu'il ne faut pas saigner, quand la petite verole est déclarée: ce même correcteur me fera dire contre mon sentiment qu'il faut toûjours saigner quoique la petite verole paroisse; comme la violence des accidens, qui accompagne l'éruption de la petite verole, m'a obligé de faire valoir la necessité de la saignée, pour y pourvoir; il est également de la prudence du Medecin de s'abstenir de ce remede, la petite verole paroissant, & de respecter les mouvemens de la nature, maîtresse de son ouvrage, & de ne la pas interrompre lorsque vous avez des signes de sa superiorité.

Il eſt même des cas où le bouillonnement du levain & la ſortie de ce qui le compoſe, ſe font avec tant de douceur, qu'il ſeroit fort temeraire au Medecin de faire entrer ſon Art en concurrence avec le plein & libre pouvoir de la nature.

Si le Medecin doit être plus ſur ſes gardes dans cette maladie qu'en toute autre, il ne faut pas auſſi conclure, ſur le premier ſoupçon de petite verole, à la ſaignée du bras, à l'émetique & aux ſaignées des pieds, il faut étudier la conſtitution de votre malade, le regime de vivre qu'il a obſervé avant ſa maladie, & celui dans lequel il étoit actuellement, s'informer de ſes exercices, de ce qui a precedé l'état où on le trouve, & ſingulierement des accidens de la preſente maladie. Avec toute cette attention le Medecin ne ſera point ſurpris. Je citerois une infinité d'exemples, où nous n'avons pas préludé par les grands remedes, & où même dans la ſuite, nous n'avons eu beſoin que d'une ſimple ouver-

ture de la veine, du regime de vivre, & des adouciſſans.

Quoiqu'il y eût lieu de ſe défier du debut de la petite verole de M. le Prince de Pont, par le mauvais état de ſon pouls, par le regard fixe & l'ardeur de ſes yeux, la veine ne fut pas ouverte que le changement de la couleur des urines très-claires d'abord, & la qualité des déjections me raſſurerent; je jugeay que ce qui ſe vuidoit par les voyes des reins & par celles des inteſtins, étoit très-propre pour dérober la matiere qui pouvoit rendre la petite verole compliquée; la ſuite me confirma dans ce ſentiment, l'éruption devint d'autant plus favorable, qu'il y eut de liberté dans les vaiſſeaux qui ſont deſtinez pour le dégagement du bas ventre, la ſuperiorité de la nature s'établiſſant tous les jours, par le regime de vivre & par les aides les plus ſimples, nous fûmes bien-tôt témoins de la perfection de ſon ouvrage.

Monſieur le Marquis de Longueil qui avoit cruellement ſouffert dans

ſa rougeole ne fut pas maltraité de la petite verole ; M. le Commandeur Bignon, Madame Deſpreaux, un fils de Monſieur Bertelot de Pleneuf, Madame Lombard, de l'Hôtel de Boüillon, Madame Arnoud furent preſque traitez de la même maniere.

Madame la Ducheſſe de Boufflers a été malade plus conſiderablement, mais les premiers accidens & les plus conſiderables étant diminuez par le grand remede, on s'eſt retranché ſur le regime & les cordiaux les plus temperez.

Meſſieurs Vande ſortis du College, eurent des crachemens ſi opiniâtres & ſi abondans, qu'ils furent fort près d'y ſuccomber, les bouillons d'écreviſſes avec les pattes de chapons de quatre en quatre heures, & les purgatifs leur ſauverent la vie.

Le ſurveillant & heureux F. D. S. ne croyant pas que M. L. C. D. pût revenir de l'extremité où il le voyoit, le bezoart & les viperes nous donnerent des ſecours

qui rétablirent la suppuration.

Monsieur de Marci & quatre domestiques qui entroient dans l'appartement de M. le Duc de Retz furent presque malades de la même maniere que Mrs Vande; une semblable methode eut un pareil succès.

La petite verole de M. Roüillé le Contrôleur General, fut precedée par une fiévre maligne, avec un grand embarras dans la tête, le pouls ne pouvoit presque pas se distinguer, l'inégalité étoit très-inégale; un abbattement mortel me rendit très-circonspect sur la saignée, le meteorisme du bas ventre m'invita à l'usage de plusieurs lavemens avec le lenitif & le sel armoniac: le bezoart mineral, le sel volatile de vipere nous furent d'un grand secours pour donner plus de mouvement au sang, & en susciter des esprits, je profitai de ce moment pour revenir à la saignée, du dix au douziéme jour la suppuration commença & continua avec un soulagement qui nous fit tout esperer.

Monſieur de Roiſſi ſon frere fut malade tout différemment ; la fiévre ſe declara d'abord avec une grande ardeur, l'artere étoit d'une tenſion & d'une dureté extraordinaire, tout le corps étoit couvert de boutons d'un très-gros volume; la repetition de la ſaignée, l'uſage des temperans & des remedes propres pour rappeller par les inteſtins une bile qui bouillonnoit dans l'hypocondre droit, n'empêcherent pas que le 10. la ſuppuration commençant, la tête ne ſouffrît beaucoup avec une eſpece de delire, l'œil droit fut enflamé avec une diſpoſition éreſypelateuſe qui ne gagnoit pas ſeulement les paupieres, mais les tempes ; je fis ouvrir la veine des pieds ſans les mettre dans l'eau, le ſurlendemain la petite verole ſortant encore plus abondamment, je fis ouvrir un amas de pluſieurs boutons, qui formoient une aſſez grande tumeur à la plante des pieds, il en ſortit beaucoup de pus ; cette éruption qui dura quelques jours contribua beaucoup au rétabliſſement de M. notre malade.

Quoique j'aye rendu raiſon de ces différens mouvemens, dans le cours de la petite verole, cet exemple m'oblige de repeter qu'ils dépendent ſouvent d'un nouveau développement de parties heterogenes dans le flot du ſang, & d'un ſoulevement de ſucs étrangers cantonnez en différens foyers des glandes, dont la preſſion & contrainte empêchent qu'ils n'enfilent les vaiſſeaux excretoires, où trouvant plus de reſiſtance, ces ſucs détrempez, & par là plus libres, ſe ſubliment, & excitent des orages, lorſqu'on s'y attend le moins.

Madame de Ciry ſœur de M. de ſaint Eugene, après avoir ſouffert pendant deux jours une violente douleur de tête, qui ceda à deux ſaignées, fut couverte d'une petite verole confluente avec une diſpoſition éreſypelateuſe dans toute l'habitude dn corps, le crachement, dont je me défiois, ceda à la liberté du ventre pareſſeux procurée par pluſieurs lavemens; la ſuppuration commença du 7. au 8. le 10. la

fiévre se raluma, la toux, le crachement du sang, l'insomnie me firent craindre une imflammation érésypelateuse du poumon. Madame fut saignée du bras & du pied, la tisanne de lentilles, raisins, guimauve & regliſſe calma la toux : la decoction de bête-rave avec les grains de tournesol, les pieds, la tête, & les os de poulet concassez nous procurerent un peu de sommeil comme à Monsieur de Roissi & à plusieurs autres, la suppuration interrompuë par la violence de la toux & tous les autres accidens, proceda avec liberté, nous fûmes en sureté le dix-neuviéme.

La petite verole de Mademoiselle Despreaux s'expliqua par un mal de cœur, la fiévre s'alluma, grande haimoragie, elle fut saignée, le mal augmenta, quelques boutons que l'on avoit observez disparoissant, la tête s'embaraſſa, l'haimoragie revînt, on parle de resaigner, la langueur extrême, la tension du bas ventre nous détermina à la purgation qui fut suivie d'une éruption très-favorable.

Madame d'Euri Bignon d'une conſtitution très-délicate a été traitée avec le même ménagement par mon fils. Madame la Marquiſe de Coligni effrayée ſur la fin de la petite verole dans le grand hyver nous obligea de revenir aux remedes generaux pour procurer la ſuppuration.

J'ai ſoutenu de mes conſeils la guériſon de Madame la Marquiſe de la Carte ; Monſieur le Comte ſon fils a été dangereuſement malade, le vomitif du troiſiéme jour & la ſaignée du pied l'ont garanti du peril.

De toutes ces obſervations on conclura très-aiſément qu'une methode uniforme a de grands inconveniens.

Les conſequences que l'on tire de la ſingularité, font toûjours abuſer des raiſons, & même des principes lorſqu'on en fait l'application à une eſpece différente de celle qui eſt en proportion avec la regle generale : les faux raiſonnemens & les préjugez changent le droit, dans une

très-grande injuſtice, & font ordinairement, que ce qui a été très-utile dans un temps, devient non-ſeulement injurieux, mais très-ſouvent funeſte au malade.

Bien que les meilleurs moyens, tirez de la raiſon & de l'experience, ayent établi non-ſeulement l'utilité, mais la neceſſité de la ſaignée dans la naiſſance de la petite verole aprés l'éruption & dans le cours de cette maladie, dans les circonſtances que nous avons deſignées, il faut convenir qu'il y a une ſeconde vûë propoſée cy-deſſus, qui merite l'attention d'un bon Medecin, qui doit être ſingulierement occupé, d'adoucir l'acide & de délayer toutes les parties qui compoſent le ſang, pour que le levain enveloppé dans la lymphe, dans la ſubſtance reticulaire, dans les globules, comme nous avons fait voir cy-deſſus, ſe développe & s'explique plus aiſément.

La tiſanne legere de lentilles avec un peu d'écorce de citron & la ſemence d'helcotropium a une vertu ſinguliere en pareil cas. Cette

Cette matiere peut être utilement employée dans les bouillons avec un poulet, lorſqu'il y a de la toux & de l'irritation dans la poitrine.

Le bouillon des pates & queuës d'écreviſſes pilées, concaſſées & écumées, eſt un des plus efficaces remedes, d'autant plus qu'il eſt alimenteux & s'introduit aiſément dans le flot du ſang par la repetition.

Il eſt d'experience que les écreviſſes déterminent les parties heterogenes du ſang à la circonférence, en combattant l'aigreur qui les enchaîne non-ſeulement, mais y forme de nouvelles brides.

Lorſque le pouls eſt petit, inégal, & que tout languit dans le centre, & ſur la ſurface, je fais faire le bouillon de vipere, avec la racine de perſil; il réuſſit merveilleuſement à Madame l'Intendante de Paris dans une terrible extremité, où je ne jugeay pas qu'on pût lui tirer du ſang une ſeconde-fois, le ſel volatil de vipere, la poudre d'écorce de bigarade fait un remede très-

propre, pour donner du mouvement à un sang appesanti & pour le délayer.

Le conseil de Monsieur Chirac doit être suivi sur la dose de pareils remedes, qui est toûjours disproportionnée à la résistance de la cause qu'il faut combattre. Ce conseil est très-utile dans la pratique où nous sommes tous les jours frustrez du fruit de nos remedes, pour ne les par rendre superieurs à l'humeur dominante.

Les remedes spiritueux & volatils ne conviennent point dans les grandes fermentations, qui sont marquées par la qualité du pouls, la rougeur des yeux, le mal de gorge, & par de semblables accidens, ce que le public ne distinguant pas conclut toûjours qu'il se faut servir d'un remede qui a réussi, sans examiner les raisons qui ont déterminé le Medecin à s'en servir.

Dans cet état, ayant satisfait à la plenitude, il faut insister aux adouciſſans, les bouillons proposez doivent être donnez de six en

six heures, & du bouillon de poulet, avec le bout saigneux de mouton, & une racine de persil dans les intervales.

La poudre de la Comtesse de Quent, où le bezoart & les écrevisses entrent, a un merite éprouvé. Le bezoart oriental est autorisé tous les jours par les bons effets qu'il produit dans les doses de Monsieur Chirac.

Les doses de 7. 8. 10. 12. 15. grains ne peuvent rien gagner sur un acide liant qui resserre le reseau du sang.

Le succès du persil bouilli avec le lait, dont les Flamans & les Bretons se servent dans cette maladie ne peut être attribué qu'à l'impression que fait ce mêlange sur l'acide.

L'experience que l'on fait sur le sang distilé d'une personne en santé, dont on ne tire presque que des parties volatiles, lorsqu'on tire beaucoup d'acide du sang d'un malade de la petite verole, nous fait assez connoître notre ennemi & les armes dont

il faut se servir pour le combattre.

Le diaphoretique d'antimoine préparé avec la corne de cerf est un des puissans degrumelans, prenant par-dessus de l'eau de scabieuse.

Le plus grand peril que cause la petite verole, dépendant de l'état où se trouve le malade qui en est attaqué, il s'agit de faire voir toutes les manieres dont la petite verole peut être compliquée.

Premierement, la masse du sang peut être insensiblement embarrassée de parties heterogenes susceptibles de mouvement, qui ne pouvant être surmontées par le regime naturel, s'exaltent, & prennent feu, sans que les filtres de la secretion & excretion où elles ne sont point déterminées, y ayent aucune part: cet état peut être regardé comme une fiévre synoche qui devient souvent la cause du développement du levain de la petite verole, le grand trouble de la liqueur agitée par la multiplicité des parties étrangeres au sang, ne laisse pas un retranchement sur au foyer de la petite ve-

role, s'il eſt difficile à penetrer, plus les ſymptomes de cette fiévre ſont conſiderables, plus de difficulté de reſpirer, plus de tranſport à la tête, plus les nerfs ſont quelquefois attaquez, ce que j'ai vû à une jeune Damoiſelle, qui perdit la parole le ſecond jour d'une fiévre ardente, ſans perdre neanmoins la connoiſſance, ce qui dura juſques au dix-ſeptiéme jour, que la petite verole ſortit abondamment, elle recouvra la parole & fut délivrée de tous les grands accidens, après les remedes convenables.

Une ſeconde complication, & preſque la plus ordinaire, eſt l'inſenſible obſtruction des vaiſſeaux ſecretoires, qui n'admettant que difficilement une partie de ce qui eſt heterogene au ſang, cauſe dans le commencement une fiévre, qui paroît finir dans 18. ou 20. heures, & devient bien-tôt double-tierce continuë par ſouſintrance : la ſuſpenſion de ce qui ſe doit ſeparer continuellement du ſang, augmente tous les jours le deſordre, & donne

lieu à l'explication du levain de la petite verole.

Troisiémement il y a quelquefois dans les premieres voyes un amas de recrémens retenus & endurcis, qui causans une pression sur les aboutissemens des vaisseaux excretoires du mesentere, suspendent non-seulement ce qui se separe de la premiere digestion, mais une grande partie de ce qui arrive d'heterogene, de la seconde region du corps: de cette suppression dépend très-souvent une fiévre considerable qui est très-capable d'exalter le levain de la petite verole. J'ai vû plusieurs fois arriver cette maladie le troisiéme ou quatriéme jour d'une grande fiévre continuë, après une évacuation considerable de tout ce qu'il y avoit de gros excrémens dans les premieres voyes, & une diarrée de matieres bilieuses.

C'est dans de pareilles complications qu'il ne faut pas attendre le 9. le 10. ou 12. jour pour purger les malades.

Une tension considerable dans la

region épigaſtrique, avec envie de vomir, nous obligea le deuxiéme jour, de faire vomir M. le Duc de Retz, que j'avois fait ſaigner la veille; nous eûmes beaucop de peine à trouver le moment favorable pour placer une ſeconde ſaignée, le caractere de la petite verole étoit des plus mauvais, le pouls petit, inégal, & un abbattement ſans pareil, au-milieu d'un hyver des plus rigoureux. Les bouillons d'écreviſſes décrits, le bezoart oriental, la poudre de la C. de Q. le diaph. de CC. le vin, le ſucre & l'eau de ſcabieuſe nous procurerent enfin l'éruption de pluſieurs petits phlegmons qui ſuppurerent ſucceſſivement, pendant lequel temps la tête fut ſouvent embaraſſée par une ſublimation des parties les plus vives de ce qui étoit retenu dans les premieres voyes; ce que nous reconnoiſſions par une tenſion & ſoulevement conſiderable du bas ventre, ſur-tout dans les temps du redoublement, ce qui me détermina à un uſage fréquent de lavemens. Je

ne peux pas oublier qu'il fallut faire une grande consultation pour convenir du premier lavement ; les Dames & le peuple craignent également ce remede dans la petite verole : cette erreur trouve tant d'autoritez à la Cour & à la ville & y fait tous les jours un si grand progrès, que les Medecins ne doivent pas perdre une occasion pour en desabuser le public. On se servit de ce remede avec beaucoup de succès, les lavemens terminoient presque tous les redoublemens ; je ne conclus pas, qu'il faille en toute occasion s'en servir, je me retranche toûjours sur les indices du besoin, persuadé qu'un Medecin attentif ne prendra pas le change.

On me permettra sur l'usage du lavement une digression qui ne sera pas inutile.

Dans le même Hôtel de ce Seigneur, nous fûmes obligez de faire faire l'operation du bubonocele à Monseigneur le Mar. reduit à une telle extremité, qu'on ne jugeoit pas qu'elle dût se faire pour avoir

été trop long-temps différée. Comme il ne nous restoit d'espoir que dans cette operation, j'insistay fortement & déterminay le plus habile Chirurgien de Paris, de ne plus attendre & de profiter du courage que ce Seigneur fit paroître dans cette extremité.

De toutes les operations la plus difficile fut faite avec autant d'habileté que de succès ; comme l'engagement de l'ileum avoit suspendu la plus grande partie de ce qui se sépare dans les premieres voyes, nous eûmes une fiévre assez considerable après l'operation, avec une toux fort violente dans le redoublement de la nuit, qui étoit precedée d'un meteorisme dans tout le bas ventre ; sa paresse m'obligeoit de proposer des lavemens ; on m'opposoit toûjours le peril du dévoyement dans les grandes playes, la regle generale ne m'imposa plus, la seconde nuit ; je fis donner un lavement, l'effet justifia si bien le besoin, que je le fis réïterer une & deux fois dans les vingt-quatre heu-

res jusques à ce que le cours de ce qui avoit été retenu, nous délivra de la toux & de la fiévre. La suppuration en fut plus louable, & l'on revint bien-tôt de la prévention où l'on étoit contre ce remede dans de pareilles circonstances.

Je reviens à quelques faits importans qui appartiennent à la complication de la petite verole.

Le plus singulier regarde une Princesse d'une vertu solide aussi distinguée parmy les personnes de bon esprit que le P. D. T. M. son oncle l'a été parmy les grands hommes de l'Etat, mais née avec une opposition extraordinaire au seul nom de remede, également difficile dans le regime de vivre, seduite par le méchant exemple des Dames de la Cour qui mâchoient à toute heure du Boucaro. Dans cette disposition qui nous menaçoit de quelque grande maladie, la petite verole d'un méchant caractere se déclara à Versailles, avec une fiévre considerable, difficulté de respirer, maux de cœur, envie de vo-

mir & un dévoyement dyſenterique.

Comme les premieres voyes tapiſſées du ciment des Indes, oppoſoient une digue à la nourriture & aux remedes, la ſaignée ne fut pas faite que nous penſâmes à l'hyppecacuana. M. Beyſſe Medecin de merite fut de cet avis, nous revînmes à une ſeconde priſe déterminez par une irritation qui ſuſpendoit l'éruption des boutons plus étendus qu'élevez en forme de paquets ; la petiteſſe, la vîteſſe du pouls fort inégal, la difficulté de reſpirer, la lenteur d'un ſang empâté de la teinture de Boucaro nous mit à l'uſage du bouillon de vipere avec la racine de perſil & quelques grains de ſel armoniac dépuré. Ce remede alimenteux fut réïteré trois & quatre fois dans les vingt-quatre heures.

Nous trouvâmes plus de liberté & plus de reſſort dans le pouls, l'augmentation de la fiévre nous fit changer les viperes en écreviſſes, les adouciſſans & les délayans firent tout l'effet deſiré, & enfin nous fûmes délivrez de la petite verole la

plus compliquée qu'on verra de long-temps.

Dans ce même temps Madame la Maréchale de Villeroy me fit l'honneur de me recommander deux Dames de Bretagne couvertes d'une petite verole confluente très-maligne, plutôt verte & cendrée que rouge ; je les trouvay toutes deux saignées, dans le délire accompagné d'assoupissement, le pouls étoit si profond & si difficile à distinguer que Messieurs Fresquier & de la Carliere ne crurent pas, ny moi, qu'on pût les saigner du pied ; je fis faire du bouillon d'écrevisses avec une vipere, de la tisanne avec les lentilles & l'écorce de citron ; je leur fis appliquer des vesicatoires aux deux jambes, on donna plusieurs lavemens avec l'urine : les urines presque supprimées, reprirent leurs cours, elles furent noires pendant deux jours. Cet accident effraya beaucoup, quoiqu'il y eût lieu de juger plus favorablement comme les autres diminuoient, & que la tête devenoit

plus libre, & le pouls plus expliqué, je conclus toûjours sur le concours des signes, & non sur un, de quelque caractere qu'il soit, que la malade étoit en meilleur état, les vesicatoires suppurerent de plus en plus, enfin le 22. les Dames furent hors de danger après avoir été purgées le 8. & le 12. jour.

Peu de temps après la Princesse de Bryone fut fort maltraitée de la rougeole & petite verole qui l'accompagna bien-tôt, la poitrine fut fortement attaquée, les saignées, les adouciſſans, les bouillons d'heliotropium & d'écreviſſes nous furent d'un grand secours.

Une presque semblable petite verole survînt à Monsieur Delaki, les boutons éminens n'empêcherent pas la saignée ny le soulagement qui fut suivi d'une parfaite gueriſon avec les remedes que nous venons de décrire.

Je n'ai point vû de petite verole où le pouls fût plus extraordinairement inégal, qu'à Madame de Ferriol; nous obſervions deux bat-

temens précipitez, qui étoient suivis d'un perisistole, dans lequel on pouvoit compter deux pulsations ordinaires à l'état sain, avant que le pouls revint à ce battement précipité qui frappoit deux fois. Fernel l'appelle *Dicrotum bis ferientem.* Les bouillons d'écrevisses avec le saffran, la saignée du pied, & les doses magistales du bezoart mineral souvent réïterées, redonnerent la fluidité au sang & rétablirent Madame.

L'automne suivante une Presidente de Br. fut presque dans le même état où avoit été la Princesse, pour le caractere de la petite verole & la complication, qui dépendoit d'une sousintrante double-tierce; aprés un grand usage de fuits mal digerez, qui dès le troisiéme jour, lui causerent des langueurs & des nausées insupportables.

Après deux saignées nous fîmes vomir Madadame, l'effet fut si considerable que les boutons qui verdissoient changerent de couleur dans six heures de temps; (preuve authentique d'une plus grande liberté

des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires par l'operation du remede.) La jeuneſſe, la vivacité du pouls, & l'inſomnie de ſept jours, nous firent reſoudre à la ſaignée du pied qui fut fort combattue par une aſſemblée de parents & de Dames profeſſes en Medecine, la tête fut fort ſoulagée, les battemens des tempes ceſſerent, la petite verole étoit de la couleur & du volume deſirez, mais ſans ſommeil; on propoſa des hypnotiques, quelques gros de diacode, des gouttes anodines; on ne manque jamais d'experience pour faire prendre le parti que l'on propoſe: pour moi j'avoüe de bonne foi que je n'ai j'amais vû employer ce remede impunément. Comme les jeunes Medecins ſont preſque toujours tentez de ſe ſervir des remedes dont leurs partiſans publient hautement le merite, je n'ai pu me diſpenſer de m'en ſervir dans les commencemens, quelque reſervé que j'aye été dans la doſe de l'hypnotique, & encore plus dans celle du Narcotique, j'ai toûjours obſervé

des changemens qui m'en ont fait craindre l'uſage.

Je citerois beaucoup d'exemples d'évenemens, non-ſeulement fort oppoſez aux intentions du Medecin, mais funeſtes aux malades. Mademoiſelle de Mayer âgée de 17. ans, dans le 9. jour de la petite verole preſque au port, pour ſix gros de ſyrop de nenuphar, y fit naufrage. Madame la Princeſſe de Fuſtemberg, qui m'avoit fait l'honneur de me mener à la conſultation où je m'étois fort oppoſé à ce tranquilliſant, m'y ramena trois heures après; je fus fort ſurpris du changement du pouls, & encore plus de celui du viſage de la mourante.

M. L. D. d'Alb. par le même remede donna les dernieres allarmes. Madame la Bar. de Bret. fut dans le même peril.

J'ay vû deux de mes enfans auſquels d'office on avoit donné ſept ou huit gouttes anodynes en mon abſence, l'éruption de la petite verole en fut preſque ſupprimée, & les malades en grand peril.

Je

Je ſçai que pluſieurs Medecins eſtimez donnent des hypnotiques, & même du narcotique avec confiance, qu'ils ont même imprimé de ſçavans Traitez où ils en autoriſent l'uſage par pluſieurs experiences; mais en cela (je croi l'avoir déja dit) je ſuis le conſeil du Chancer Bacon, qui ne ſe donne pas la peine de rendre raiſon des faits qu'il n'a point vûs. Quoiqu'on puiſſe me retorquer cet argument, je me retranche ſur les miens & ſur pluſieurs autres de pere & grand-pere, que j'ai vûs & examinez; j'ajoûte parité de raiſons, ſi l'on veut, ſans me prévaloir des experiences favorables dont j'ai à louer le Seigneur; mais les obſervations citées & pluſieurs autres me rendront toûjours ce remede très-ſuſpect.

L'examen attentif de la cauſe de cette maladie, nous convaint de la neceſſité de délayer, d'adoucir, de ſeparer; cette indication eſt ce que nous appellons en bonne medecine, l'importante, l'urgente, la dominante, puiſque le ſuccès de cette

maladie dépend continuellement du mouvement de separation & d'excentricité, & enſuite de celui de ſuppuration ; tout ce qui peut ralentir cette progreſſion de mouvement, doit faire trembler un Medecin, lorſqu'on lui rapporte tous les jours qu'on a vû ſouvent mourir le 4. le 5. le 7. le 9. le 13. le 14. le 17. même au 19. dans ces temps malheureux, ayant été appellé chez des malades qu'on croyoit échappez à la malignité de cette maladie. Je ne puis donc trahir la verité des faits dont je ſuis témoin, ny perdre la mémoire d'une infinité d'exemples que mon pere m'a donnez de l'infidelité de ce remede.

Mais laiſſera-t-on un pauvre malade ſans repos & ſans aucun eſpoir de ſommeil? C'eſt en ce cas qu'il faut ſe ſervir de tout ce que le regime de vivre nous offre de plus propre pour moderer l'ardeur qui cauſe l'inſomnie ; il faut ſuivre le conſeil d'Hippocrate : *Optimum in alimento medicamentum* ; on préparera le bouillon avec la chair, les

pieds & les os caſſez d'un poulet, & quelques grains de gruau, on paſſera ce bouillon ſur une douzaine de ſemences de groſſes citroüilles pilées par un tamis fin, en ſeparant le marc parfaitement.

Dans le temps des concombres on les lavera dans pluſieurs eaux chaudes, on en fera cuire quelques tranches, avec un clou de geroſle, avec la chair & les pattes d'un vieux cocq.

Tous ces temperans doivent être donnez avec la derniere circonſpection, & une ſinguliere attention au mouvement de l'éruption, ou ſuppuration.

La décoction de bête-rave eſt plus ſûre & plus efficace pour temperer, ſans ſuſpendre le mouvement du ſang. *Beta rubra radice rapæ.*

La liqueur que l'on trouve dans le Coco, ſe peut mêler avec égale portion de tiſanne de ſcorſonnere, & lentilles.

On peut faire avec la même confiance des potions avec la ſemence d'heliotropium & le ſyrop de li-

mon avec l'écorce, pour reprimer l'exaltation de ce qu'il y a de plus irrité dans le sang.

Le peuplier a son merite en pareil cas ; on fait distiler les gousses appellées les yeux ; cette eau se donne avec le même syrop.

Dioscoride que Scaliger appelle la Sybille des botanistes, propose l'oubelon & le saffran dans les insomnies, peut-être parce qu'ils facilitent la separation des particules qui excitent le tumulte dans les liqueurs ; quelques-uns dans ces insomnies opiniâtres se servent du souphre lavé dix-huit fois, dont on tire l'esprit par les campanes en mêlant 4. ou 5. goutes dans la tisanne de lentilles avec le syrop proposé. Je préfererois ce remede à l'esprit de vitriol, dont je ne me servirois pas, quoiqu'il soit proposé par de grands praticiens, dans les grandes fermentations qui dépendent de l'exaltation du souphre. Le vinaigre cordial de Sylvius de le Boë a son merite ; on en mêle plusieurs gouttes dans l'eau de

la Reine des prez avec peu de syrop fait avec l'écorce & le suc de la bigarade.

Hippocrate propose contre l'insomnie & les grandes agitations du sang la decoction favorium. * *saudram

J'ajoûte que le mal de gorge est souvent un obstacle au sommeil ; après les grands remedes, l'application au cou des cloportes vivans couverts d'une fine mousseline a toûjours été pratiquée avec succès.

Un Medecin choisira dans tout ce que je viens de proposer & dans sa matiere medicale ce qu'il jugera le plus convenable à l'état de son malade. S'il ne trouve pas du secours dans tous les remedes que les vegetaux nous fournissent, la Medecine qui en tire des metaux & des mineraux, vous proposera le calmant de Crollius & de Beguin dans la préparation de la lune avec la craye de Briançon & l'esprit d'urine. Le pacifique de Quercetan, qu'il tire du vitriol & de l'esprit de camphre est fort estimé ; j'ay vû pratiquer avec succés l'hypnotique

d'Hartman, par Mrs Hedelin & Lyonet Medecins d'une grande reputation. Je me ſuis ſervi avec avantage du ſedatif de l'illuſtre M. Homberg, tiré de la même matiere que ces fameux Artiſtes mettoient en œuvre. Mon pere m'adit que M. Valot premier Medecin du Roi le propoſa à Lyon en 1658. pour deux perſonnes de la Cour qui avoient la petite verole; j'ai encore ſa preparation écrite de ſa main. Monſ. Courtois très-entendu dans ſa profeſſion en a ſouvent donné à nos malades. On oppoſera en vain que le vitriol, que je n'ai pas approuvé, eſt la baſe de tous ces calmans, puiſque les longues & réïterées lotions, le borax & la craye, en ont fait un remede très-propre pour reprimer l'agitation du ſang & des eſprits, de laquelle dépend l'inſomnie, ſans ſuſpendre l'éruption de la petite verole, dont on doit toûjours ſe défier, dans l'uſage de l'opium. Si j'étois contraint de me ſervir de ce remede, je préfererois la préparation de Volff, qui ſe ſert

des esprits acides pour ouvrir l'opium, qui en est mieux corrigé que par le gingenvre & tous les aromates, qui élevent plutôt le souphre narcotique de l'opium, qu'ils ne le repriment, mais je délibererois long-temps.

Je ne conseillerai jamais un remede opposé aux premieres & plus importantes vûës, qu'on doit avoir pour favoriser la nature occupée dans le commencement de separation, dans la suite d'un mouvement du centre à la circonference, & successivement de l'ouvrage important de la suppuration de ce qui a été porté à l'habitude du corps; tous lesquels mouvemens étant traversez, suspendus, ou quelquefois supprimez entierement par un remede liant, je ne prendrai jamais sur moy d'en faire une pareille experience, convenant même qu'elle a été faite impunément: *Nec ideo rectè, quamvis cum successu egisse existimabitur, qui temere & contra legem egisse convincitur.* Demost.

Il n'y a pas long-temps que nous

fûmes obligez de revenir aux grands remedes, pour tirer Mademoiſelle de la Faye, d'un aſſoupiſſement & de la ſuppreſſion du mouvement de la petite verole, après avoir pris demie once de ſyrop nenuphar.

J'ay vû M. de Fleury Conſeiller au Parlement de Dijon dans un pareil état pour avoir pris un fort doux hypnotique.

Je ne doute pas, que les critiques ne diſent ſur l'opium, que mes experiences ne décideront pas, que chacun rapportera les ſiennes, & qu'il en arrivera ce qu'Horace dit ſur de pareilles conſultations: *Nihil agit exemplum, litem, quod lite reſolvit.*

Il faut donc examiner la vertu de l'opium & le principe par lequel il agit: on diſpute en vain s'il eſt chaud, ou froid, quoiqu'il refroidiſſe dans un ſens, en interceptant non-ſeulement le mouvement, mais en l'arrêtant entierement dans les ſujets auſquels il ôte la vie.

On ne peut pas conclure qu'il ſoit froid, puiſque l'analyſe nous

fait voir qu'il eſt compoſé d'un ſouphre abondant condenſé & fœtide, combiné avec un ſel fixe, dont il eſt aiſé de conclure que l'eſtomach tapiſſé d'une infinité de nerfs, ſouleve bien-tôt par ſa chaleur & ſon diſſolvant, les particules de ce ſouphre gluant, ductile, & très-diviſible, dans les petites bouches des nerfs, par leſquels il ſe fait une promte communication aux eſprits animaux, qui ſont d'abord troublez par cette vapeur maligne qui eſt réellement *Tetra ἀνα-δυμιασις.* Leur volatiliſation eſt attaquée par le viſqueux, le gluant, & la lenteur du ſouphre de l'opium, comme la lumiere s'obſcurcit, diminuë & enfin s'éclypſe par un gros brouillard, & par des nuages épais, qui font ce qu'une noire fumée excite à l'égard du feu; un Auteur grave dit dans cet état: *Pauciores, fatiſcentes & opreſſi ſpiritus, tam jam concidunt & vela ſua non explicant.*

Il eſt aiſé de comprendre que le manque d'irradiation des eſprits cauſe le ſommeil. On me dira que les remedes les plus dangereux, corri-

gez deviennent excellens ; s'il ne s'en presentoit pas de cette espece de plus innocens, il n'y auroit rien à dire : les remedes dont on se sert pour corriger l'opium marquent assez que sa substance attaque la pureté, la continuité & la direction des esprits animaux.

Par cette Theorie on explique fort aisément comme l'opium redouble quelquefois les douleurs & l'insomnie dans les sujets susceptibles de mouvemens, & dans les corps atrabilaires.

Ce qui arrive lorsque la dose du narcotique n'est pas superieure proportionnément à telle constitution, les esprits dans un grand mouvement, trouvant de l'opposition dans leur cours, s'irritent, & souvent excitent un plus grand trouble, que celui qui engage à donner de l'opium.

Si dans d'autres sujets plus susceptibles de l'impression de l'opium, il cause la sueur & la demangeaison, ces deux accidens doivent être attribuez à la suspension des parties

heterogenes liquides, & salines, par la retrocession des esprits, qui est toûjours accompagnée d'une moindre liberté des tuyaux secretoires & excretoires, inseparable de l'exaltation du souphre de l'opium & de ce qu'il produit sur le volatil des esprits, la langueur, le poids qu'un homme ressent dans l'estomach après avoir pris du narcotique, la suppression d'urine, sans parler de l'étourdissement sensible au moment que la dose est prise, sont des preuves de l'impression qu'il fait sur le genre nerveux. De maniere que le flot du sang, auquel les particules de l'opium ne peuvent jamais s'unir, étant chargé de ces recrémens sereux, urineux & salins, il se fait par iritation un mouvement excentrique, duquel dépend la sueur & la demangeaison, selon que le sel est plus ou moins délayé, & suspendu.

Tout ce raisonnement contre l'usage de l'opium dans la petite verole, n'empêche pas que nous ne fassions un grand cas de ce remede, lorsqu'il s'agit, dans une vive dou-

leur, de ſuſpendre la détermination du mouvement violent, d'une humeur irritée ſur quelque partie ſenſible ; mais dans la petite verole, où le mouvement excentrique eſt toûjours neceſſaire, qui peut s'aſſurer de tenir les rênes de ſon remede, de n'enrayer de la rapidité des eſprits, que ce qui excede, & de meſurer ſi juſte la ſuſpenſion du mouvement, qu'il en reſte ſuffiſamment pour le continuer & en fournir au beſoin de la nature.

Le ſuccès que l'on cite dans l'uſage de l'opium, eſt un engagement à faire de perilleuſes experiences. Dans les Arts importans & les plus difficiles, on ne ſe détermine pas par la ſingularité des évenemens, ny par le ſuccès ;

Careat ſucceſſibus opto
Quiſquis ab eventu, facta putanda putet.

La raiſon, les maximes, qui ont des principes, une ſuite d'experiences qui prévalent, l'indication, bouſſole du Medecin, ont accoutumé de diriger les plus circonſpects ; les

exemples particuliers ſont pour eux des modeles qui ont des defauts, ces modeles ſont d'autant plus dangereux, qu'on en prend ſouvent le mauvais, ſans ſe ſervir du bon: on ne loüe pas l'habileté ny la diligence d'un Pilote qui fait paſſer ſon vaiſſeau au-milieu des bancs & des rochers, où les meilleurs voiliers ont preſque toûjours échoüé, ou fait naufrage; ce ſuccès eſt de l'eſpece de ces guériſons, dont peu de gens veulent imiter la pratique; un malade eſt gueri de la fiévre quarte, pour avoir bû trois ou quatre bouteilles de vin blanc. J'ai vû un Officier à la Cour qui vouloit perſuader le feu Roy de boire beaucoup de vin de Champagne dans le temps que la goute ſe declare.

M. de Barbezieux me pria de voir un Gentilhomme reduit à l'extremité, pour avoir mangé près de deux cent cerneaux, dans la vûë de ſe guerir d'un dévoyement, qui ceda veritablement à un vomiſſement de trois jours. On m'appella derniere-ment pour voir une Dame guerie

de l'ophtalmie par le bain de l'eau froide qui lui cauſa une fiévre continuë de 25. jours avec des mouvemens convulſifs : de ſemblables guériſons ne détermineront jamais un Medecin ſenſé à donner un remede oppoſé à la principale indication.

En quelque temps qu'il s'agiſſe de développer un levain infiltré dans la maſſe du ſang, ou dans la lymphe, de délayer le poiſſé & le gluant qui l'embarraſſe & le lie, qu'il s'agira de le pouſſer & de le déterminer aux glandes de la peau, d'en procurer enfin la ſuppuration, je ſuis convaincu qu'on riſque en ſe ſervant d'un remede qui traverſe tous ces mouvemens. Dioſcoride, Santes, Hardoyn, Ferdinand, Ponzet, Proſper-Alpin, Bellon, Freitagius, Septalius, Fernel, conviennent du danger que l'on court en donnant de l'hypnotique, & du narcotique encore plus, dans de pareilles circonſtances. Je ſuis ſurpris que dans de ſemblables, un ſçavant Anglois défende l'opium dans les

fiévres malignes & s'en ſerve dans la petite verole.

Les ſueurs gluantes & poiſſées devenus critiques dans la petite verole, par la ſuperiorité de la Nature, qui ont terminé le crachement & le dévoyement, font eſperer des partiſans de l'opium, un pareil ſuccès de ſon action, qui eſt bien différente, comme nous l'avons expliqué.

Mais quel éclairciſſement, quel avantage peut-on retirer d'une controverſe, où le défendeur de l'opium, nous aſſure qu'il a gueri une vieille verole par l'uſage de l'opium, en diminuant peu-à-peu la doſe, & enfin en le retranchant abſolument ? il nous aſſure que le malade avoit été parfaitement gueri : peut-être conclut-il du grand au petit, *A majori ad minus*, que le remede qui a gueri la grande & la groſſe verole, ne peut manquer de guerir la petite.

On ne manquera pas de s'inſcrire en faux contre une hiſtoire faite à plaiſir ; mais elle eſt rapportée par

un Medecin de réputation de l'Academie d'Angleterre. M. Wilis, dans ſa pharmaceutique rapporte ce fait.

Comme les protecteurs de l'opium ne peuvent ſe retrancher que ſur leurs experiences, je pourrois finir toute cette diſcuſſion par la multiplicité & le bonheur des miennes ſans le ſecours du narcotique.

L'examen de l'opium nous apprend que l'eſtomach eſt plus aidé par ſon diſſolvant que par les forces mouvantes : lorſque l'on donne deux gros d'opium à un chien dans du potage, & qu'il n'en eſt que fort peu étourdi, on peut dire que le diſſolvant plus actif du ventricule du chien penetre & briſe les particules rameuſes du ſouphre, en émouſſe le volatil, & en diminue beaucoup la ſublimation, ce qui revient à ce qu'Hippocrate dit : *Ab acidis amara diſſolvuntur.*

Nous ſommes entrez dans un trop grand détail, pour oublier de parler du crachement fort ordinaire dans la petite verole ; j'en ai reſervé quelques

ques exemples, pour engager les Medecins à être toûjours en garde contre cet écoulement, sur-tout quand il est abondant & involontaire, puisqu'il ravit au sang le vehicule du levain; cette salivation est un témoin de l'exaltation de l'acide, qui liant & embarrassant le sujet de la petite verole, produit dans le sang un effet semblable à celui que la presure opere sur le lait: le crachement continuel, comme nous l'avons vû plusieurs fois, marque la dissipation & le manque de reproductions d'esprits absolument necessaire pour soûtenir le mouvement de separation, filtration, & de vibration du centre à la circonference, les fibres qui executent toute cette manœuvre, manquant d'esprits pour être dans la tension necessaire à leur ressort, le relâchement inseparable de cet état, laisse échapper la lymphe des glandes, & sur-tout celle qui abonde dans le cerveau, qu'Hippocrate appelle la plus grande de toutes les glandes du corps, laquelle s'afaissant pour

ainſi dire, par le manque d'eſprits ; pour être ſoûtenue, les glandes ſalivaires, celles du palais & de la gorge ſe trouvent inondées. C'eſt dans cet état que je vis l'année paſſée une attaque d'apoplexie ſucceder à une grande ſalivation, dans une femme de 45. ans, le 6. jour de l'éruption; le diaphoretique d'antimoine & l'émetique rappellerent l'éruption de la petite verole : il y a plus de quinze ans que je vis à Argenteüil, la ſœur du Gouverneur des Pages du Roy, dans un âge fort avancé, revenir d'un pareil état par le vomiſſement d'un ſuc vitrioliqué : il y a trois ans qu'une parente de Madame la Marquiſe du Halé revint d'un crachement qui la ſuffoquoit par le dévoyement d'une matiere griſe & noire qui fut ſuivi de l'éruption de la petite verole ſupprimée depuis deux jours.

Mademoiſelle de Croiſſi dans l'Abaye de Saint Antoine & Mademoiſelle d'Albret eurent la petite verole avec un crachement inſup-

portable, que les sueurs & la liberté du ventre emporterent ; ces Demoiselles furent rétablies ; je fus appellé en même-temps en consultation pour une Demoiselle, qui outre le crachement continuel, rendoit des urines sanglantes ; tous les remedes furent inutiles, cet accident m'a presque toûjours paru funeste.

Je n'ay jamais vû un crachement plus abondant que fut celui de la parente de Mad. la Presidente de la Coquerie de Bretagne ; le vomissement facilita l'éruption de la petite verole, mais diminua peu le crachement. La boisson d'Angleterre, la gelée de CC. les œufs frais, soûtenus du syrop d'hipecuana préparé avec l'ortie, l'écorce de citron & les feuilles de sanicle, firent cesser ces deux accidens.

Madame la Marquise de Rochebone dans un âge avancé, le 6. jour de l'éruption de la petite verole favorable en apparence, fut pressée d'un éternuement qui dura près d'une heure ; il fut suivi d'un

crachement si precipité, qu'à peine pouvoit-on entendre parler la malade, qui perdit connoissance dans le moment; on ne pouvoit presque plus distinguer trois battemens du pouls. Le bezoart mineral, & le lilium, qui étoient sous nos mains, nous donnerent le tems d'attendre le souphre doré d'antimoine, que je fis prendre dans les eaux generale & de noyaux de pêches fort estimées par Madame de Grignan. M. D. M. S. arrivant dans le moment, s'étonna fort que je me vouluſſe charger d'un évenement, disoit-il, funeste & inévitable, que l'on imputeroit à mon imprudence. Comme ce Gentilhomme avoit l'esprit orné du prélude de toutes les sciences, il fit entendre à Monseigneur l'Archevêque de Lyon, que dans de pareilles circonstances l'émetique ne pouvoit convenir, & qu'il étoit fâché de ce que je n'avois pas compris qu'on ne pouvoit revenir d'une pareille extremité, que le public disoit déja que j'avois tiré un coup de pistolet à la Marquise, Mon-

seigneur l'Archevêque lui dit que j'avois tort de ne l'avoir pas consulté avant de donner le remede, puisqu'il jugeoit si bien de son operation. Sur le soir j'eus l'honneur de rendre compte à Monseigneur du succès de l'émetique ; Madame la Marquise se fit entendre, la connoissance revint, le crachement cessa après le vomissement, la petite verole reparut sur le minuit, dans l'usage du sel volatil de vipere, la suppuration commença le 5. jour de l'operation & continua également, quoique l'hyver fût aussi rude que celui de 1709. & enfin le 18. une Dame qui n'étoit plus jeune, qu'on croyoit avec raison dans la derniere extremité, fut entierement hors de danger.

Le crachement excessif qui fut suivi de l'attaque d'apoplexie, en inondant toutes les glandes de la gorge, avoit fort grossi l'œil droit, la glande lacrymale étoit si surchargée que Madame avoit un larmoyement fort importun, & la vûë fort affoiblie, je purgeay Madame deux

fois, avec la teinture de Thé, la rhubarbe, l'agaric & le sel de sennert. Je faisois exposer l'œil à la fumée du Caffé brûlé, on fit le collyre avec l'eau de fenoüil & de tabac, la coupe-rose blanche & quelques goutes d'esprit de vin tartarisé.

Je fis border la paupiere avec le camphre pilé, avec l'anthera incorporez avec l'eau rose chargée de sucre candi, remede dont on se sert en Portugal, comme en France; vulgairement on applique le safran pilé avec les feuilles d'or.

Mon grand-pere faisoit faire un collyre avec le sumach, l'eau de la petite veronique & le blanc d'œuf; on s'en servoit les premiers jours avec succès. Ces topiques émoussant la pointe des acides, contribuent à moderer leur irruption, sur des parties aussi delicates que celles qui composent l'œil.

Il y a beaucoup de femmes, & d'apothicaires de maisons Religieuses qui sans aucune mission que la prévention du public, entreprennent de guérir toutes les maladies

des yeux, comme si cette pathologie & therapeutique étoit reservée à des gens qui sans connoissance, & sans principes concluent d'un remede particulier qui a réussi en telle circonstance, pour qu'il doive être appliqué indifféremment à une partie qui est susceptible de beaucoup plus d'incommoditez qu'aucune autre partie du corps.

Madame la Marquise fut délivrée entierement du larmoyement, & sa vûë fut aussi assurée, qu'elle étoit avant la petite verole.

J'ai vû depuis peu une Demoiselle de Bourgogne à qui la petite verole avoit laissé une rougeur fort opiniâtre sur la conjonctive & une érailleure dans la cornée, qui avoit éludé tous les remedes des oculistes; après une saignée de la jugulaire, les autres ayant été faites inutilement, je lui fis user de la préparation de Thé. Je fis appliquer un setum à feu ouvert, on se servit du collyre proposé, & je faisois toucher l'érailleure avec la teinture de chelidoine où lon délayoit quel-

ques grains de fleurs de sel armoniac chalybées, & l'on mettoit au grand canthus plusieurs fois dans le jour, de la pulpe de pommes renetes cuites dans égale partie de lait & d'eau de fenoüil où l'on ajoûtoit de la tutie bien lavée; l'eau de Mad. Mat. n'avoit pas fait plus d'impression que les autres remedes. La Demoiselle fut absolument guérie à la fin de la suppuration du fetum.

Les différentes faces où j'ai exposé la petite verole, les différens remedes que j'ai appliquez à ses differentes especes, me font esperer que mes observations ne seront pas inutiles aux Medecins qui commencent.

On trouvera sans doute fort étrange, que j'aye nommé ceux qui ont échappé à la malignité de la petite verole par la force de leur constitution, ou par le hazard, dira-t-on, & que j'aye passé sous silence la mort de ceux qu'on pourroit m'imputer avec plus de justice.

Comme je dois cet éclaircissement

au public, je dis en premier lieu que je suis le conseil du Chancelier Bacon, qui ne fait aucun cas des observations citées, si la preuve n'y est jointe. Quoique ma methode soit conforme à celle des bons praticiens, les exemples qui la confirment, m'ont paru necessaires, & l'autorité de plusieurs experiences, dont le public auroit toûjours pû douter, sans que l'Auteur eût raison de s'en plaindre; si j'avois vû plutôt le sçavant traité de la petite Verole que nous lisons avec plaisir, je me serois peut-être épargné la peine d'entrer dans un si grand détail, mais ma dissertation étoit finie; je me persuade que l'Auteur ne sera pas fâché d'y trouver des confirmations de ses preuves, comme j'en trouve des miennes dans l'ouvrage qu'il vient de nous donner.

On sera surpris sur le second article qui regarde ceux que la petite verole a emportez, que je passe sous silence, lorsque j'assurerai que depuis plus de 27. ans, je n'ai vû mourir

de malades de la petite verole qui m'ayent été d'abord confiez, qu'une Dame du premier rang dont je ne puis retracer l'hiſtoire qu'avec une extrême douleur.

La conſternation où l'on étoit de la perte de Monſeigneur, avoit tellement redoublé la frayeur naturelle qu'avoit Madame la Ducheſſe de Vill. de la petite verole, qu'on ne pouvoit la raſſûrer quand on parloit de Meudon.

Avant la nouvelle de ce deſaſtre, un dégoût & un commencement de jauniſſe m'avoit obligé de propoſer à Madame, qui étoit au Calvaire, à Paris, quelques remedes neceſſaires & de précaution. Madame fut obligée d'aller à Verſailles; la vûë de ceux qui avoient été à Meudon, la ſaiſit & la troubla ſi fort que la fiévre la ſurprit. Mad. diſputa les deux premiers jours, ſans preſque vouloir ſe plaindre, le 3. on me fit l'honneur de me demander, je trouvai beaucoup de fiévre, de petits boutons verdâtres de petite verole, un pouls inégal in-

termittent & la tête fort étonnée, je demanday en arrivant du conseil, Mrs Burete & Sydabre survinrent & n'oublierent rien de tout ce qui pouvoit combattre les causes d'une si cruelle maladie : je me flattois sur l'heureux succès de la maladie de Madame sa mere, échappée à la fureur d'une rougeole des plus malignes dans un âge avancé ; mais la jeunesse ne servit qu'à redoubler le feu que la cause compliquée avoit allumé & à soulever la malignité de ce levain.

Je ne doute pas qu'on ne veuille me rendre responsable de la mort de M. le Comte de Tavane que je laissai le 7. jour de la petite verole sortant avec beaucoup de facilité & un commencement de tumeur dans la parotide gauche, dont la tête avoit été fort soulagée ; je fus obligé d'aller à Versailles pour voir M. le D. de B. dans mes deux jours d'absence M. le Comte fut saigné trois fois, je trouvay la parotide dispa[illegible]ue & le malade à l'extremité. M. Beyssiere le Chirurgien trouva toute la cir-

conference de la parotide & les tempes odemateux.

Le Chirurgien trouva dans la ſubſtance du cerveau, du côté de la parotide, un abſcès conſiderable dont nous avions un ſoupçon bien fondé, ſur lequel je m'expliquai à Monſ. le Chancelier avant l'ouverture. Dans le même Hôtel quelque temps auparavant, je vis deux petites veroles, l'une diſcrete, l'autre confluente, toutes deux malignes. M. le Chevalier ne fut ſaigné qu'une fois du bras, je donnai à tous deux du bouillon d'écreviſſes, du purgatif le 3. jour au plus âgé après le bezoart oriental, tous deux furent rétablis le 17. jour.

Sur la frayeur qui ſaiſit ſi vivement Mad. la Ducheſſe, je dois dire qu'une Dame de Metz, avec qui j'étois à la Meſſe aux Capucines, apperçut à ſa gauche une rougeur conſiderable à la jouë d'une Dame, elle ſe recria en même-temps, Voilà une Dame bien inconſiderée de venir avec la petite verole dans l'Egliſe. Je reconnus dans ce moment la Dame à qui M. Dupré Chirurgien de Paris

avoit emporté une loupe, qui laissoit une rougeur dans toute la circonference de la cicatrice. Je rassuray en vain la Dame de Metz ; elle sortit de l'Eglise, se mit au lit sur le soir avec un grand mal de tête, la petite verole parut le 3. jour, le trouble dans lequel la malade resta, nous fit plus de peine que tous les accidens, je la fis saigner du pied deux fois, elle fut purgée le 10. avec beaucoup de succès.

Cet exemple peut faire juger, que plusieurs personnes effrayées d'avoir vû ceux qui ont été dans des maisons suspectes sont plutôt attaquées par la revolution que la frayeur cause que par des particules transportées des lieux où étoit la petite verole :

Multos in summa pericula misit
Venturi timor ipse mali.

Nous ne pouvons pas finir le Traité de la petite Verole, sans parler de l'insition & transplantation pratiquée dans le Levant & au Nord pour communiquer la petite verole à ceux qui ne l'ont point euë.

Plusieurs Medecins ont parlé de guérir des maladies par transplantation, ce qu'ils appelloient insemination; mais la transplantation contraire est une nouveauté de ce siecle; nous allons dire ce que nous en pensons, après avoir expliqué ce que Quercetan, Glober, Vanhelmont de Guebis, & plusieurs autres entendoient par l'insemination qu'ils regardoient comme une medecine magnetique; l'insemination se fait quand l'aimant empreint de la mumie détachée du corps malade est mêlé avec de la terre grasse, dans laquelle on seme la graine de quelque plante convenable à la maladie. Il faut avoir soin de l'arroser de temps en temps avec l'eau dont on a lavé la partie malade, & même tout le corps; on prétend que par ce moyen la maladie diminuera à mesure que la plante croîtra. Par mumie on entend une portion spiritueuse du malade qui a pour suppôt un solide, ou liquide; & par aimant, le milieu qu'on choisit pour servir de ve-

hicule à cette particule ſpirituеuſe ; ceux qui tentent les philtres, imaginent de pareils expediens.

Dans cette medecine magnetique, j'ay vû employer la ſalive pour guérir les tumeurs ſcrophuleuſes ; on fait cracher la malade ſur une éponge fine, on ſurpoudre le tout d'arſenic, on enterre l'éponge ſous la tige de l'Ellebore blanc.

Il y a long-temps que l'on ſe ſert du ſuc de ſouci, dont on frote la verrue, & qu'on enterre la plante. J'ai vû à Valance, couper tout le poil d'un barbet pour l'envelopper d'un linge moüillé de la ſueur d'un febricitant, le mettre dans ſa loge, lui donner d'une omelette faite avec l'urine du malade : la fiévre finit après deux pareilles operations ; toutes ces tentatives magnetiques, comme les ſympathiques, qui ſe font par les ongles, le ſang & les cheveux, quelque imaginaire que ſoit cette medecine, ne peuvent être blâmées, puiſqu'elles ont toûjours en vûë le ſoulagement des malades ; on ne peut s'em-

pêcher de juger bien différemment de la transplantation de la petite verole, qui fait des malades pour faire venir un mal ou semblable, ou peut-être fort différent, duquel il eſt fort douteux de guérir. En attendant que M. le premier Medecin prononce, nous allons propoſer notre ſentiment, perſuadez qu'il fera attention aux raiſons qui me font prendre des concluſions contre la tranſplantation & inſition de la petite verole en faveur de ceux qui ne l'ont point eûë. Premierement les tranſplantans & oppoſans à la tranſplantation, conviendront que lorſque la petite verole ſera ſuſpecte de malignité, on ne choiſira pas ce temps pour faire l'opération dont il s'agit.

Il reſte donc à examiner ſi les malades de la petite verole, étant traitez favorablement, on profitera de l'occaſion, pour hanter la petite verole par la transfuſion de la bouë, ou de la matiere dont elle eſt formée dans la playe que l'on fait à la perſonne qui ſe porte bien, ſoit qu'on

qu'on ſe ſerve de la matiere qui forme d'abord le bouton, comme on pratique dans le Levant, ou qu'on employe la matiere ſuppurée, comme on en uſe dans le Nord; je vais faire voir que cette tentative eſt temeraire, & perilleuſe de toutes manieres.

Nous ne devons pas être plus touchez des effets merveilleux de la tranſplantation qu'on nous vante tous les jours, que le Chancelier Bacon l'eſt des faits étrangers & extraordinaires qu'on lui rapporte: ce ſage Philoſophe dit qu'il eſt aſſez occupé de rendre raiſon des faits dont il eſt témoin, ſans ſe donner la peine de rechercher la cauſe de ceux qui ſont preſque toûjours déguiſez, alterez, ou ſuppoſez. Que ne diſoit-on pas de la transfuſion du ſang des animaux, comme l'agneau, le veau & chevreau, dans les veines des malades d'Angleterre? il n'y eut que l'experience qu'on fit à Paris & dans quelques Villes du Royaume, qui nous deſabuſa de

tout ce qu'on avoit dit de merveilleux de cette nouvelle Medecine.

Si la transfusion du sang des animaux qui nous servent de nourriture, causa tant de desordres dont nous fûmes témoins à Paris, que ne doit-on pas craindre d'une matiere maligne & corrompuë qui remuë & confond toute la masse du sang pour separer un levain, qui ne s'y rencontrant pas, (comme il arrive souvent) ne peut qu'exciter un trouble & un dérangement capable de causer la mort? Hippocrate défend l'usage des remedes qui alterent les humeurs à ceux qui sont en santé, toûjours dans la vûë de conserver l'union des principes de laquelle dépend la bonne constitution: *Sanis carnes habentibus medicamenta periculosa.* Hipp.

On peut juger par le conseil d'Hippocrate, du peril évident, auquel on expose un corps lorsqu'on y introduit une substance corrompuë, & un levain empoisonné, qui fermentant tout le liquide, peut pervertir le mouvement des esprits, &

ſuſpendre la ſeparation des particules heterogenes, par un mouvement irregulier, duquel aucun Medecin ne peut répondre, & encore moins combattre la cauſe nouvelle d'une maladie extraordinaire.

D'ailleurs le danger que court le malade de la petite verole, dépendant de la complication d'une cauſe miſe en mouvement par le levain de la petite verole, ou même d'un appareil de mauvaiſes humeurs qui ſuſcitent le levain de la petite verole, un Medecin déterminé à la tranſplantation ſera obligé d'examiner l'état & la ſituation de celui à qui il veut enter la petite verole, dans leſquelles circonſtances il ſera obligé de le mettre dans les remedes, pour le préparer à cette opération, & éviter par cette précaution les inconveniens de la complication ; ainſi le corps ſacrifié à la tranſplantation va courre le danger de la préparation contre le ſentiment d'Hippocrate, qui défend les remedes à ceux qui joüiſſent apparemment d'une bonne ſanté, &

cette personne sacrifiée sera encore exposée à tous les accidens qui peuvent survenir à la transfusion du levain & d'un veritable venin.

Le party pris par Madame la Marquise de Grignan, étoit bien plus raisonnable & plus sage. On lui dit que la petite verole étoit à la Garde, en Provence. Après avoir demandé si on en étoit maltraité, & avoir appris que les malades se rétablissoient aisément, elle y mena ses enfans qui eurent une petite verole très-favorable. Cette Marquise, fille de M. de Sevigni, Dame qui avoit un esprit superieur, ne croyoit pas, comme la plûpart de nos Dames, & quelques Seigneurs, qu'une personne qui venoit de voir non-seulement des malades de la petite verole, mais qui venoit des lieux où il y en avoit, pût communiquer un mal qu'ils n'avoient pas.

J'avois l'honneur de lui dire que la petite verole avoit trois causes; une generale contagieuse qui se trouve dans l'athmosphere, dont nous avons parlé, une particuliere con-

tagieuſe que je vais détailler, & une troiſiéme perſonnelle qui dépend du développement du levain, dans un tel ſujet indépendemment de la cauſe generale & particuliere.

Pour exclure la communication de la petite verole prétenduë & imaginée par un Medecin qui vient de voir le malade, ou par une perſonne qui vient de la maiſon où il eſt, il faut examiner ce qu'on doit entendre par la communication particuliere contagieuſe.

Dans ce vrai & inconteſtable ſens je dis que la petite verole ſe communique à celui qui eſt près du malade par l'inſpiration de ce levain expiré ou tranſpiré. Je dis plus, que ce levain contenu dans la colonne d'air, qui eſt dans la chambre du malade, peut être communiqué à celui qui y eſt, ou qui y arrive; ce que j'ay vû dans cinq perſonnes qui vinrent dans l'appartement de Monſeigneur le Duc de Retz. Je dis encore plus, qu'un homme ſain arrivant peu de temps après dans la chambre d'un malade guéri, qui

n'y eſt plus, ſi l'air de ce lieu n'a pas été renouvellé, que les fenêtres n'ayent été ouvertes, une perſonne ſaine ſuſceptible de ce levain, pourroit en être ébranlée & frappée.

Je ſoûtiens en même-temps que celui qui vient ſain & ſauf de la chambre du malade ne peut communiquer un mal qu'il n'a pas, & qu'il ne porte pas, ny peut porter avec lui une portion d'air infecté, puiſqu'il change d'air en ſortant de la maiſon du malade, & qu'il ſuit l'air, & que l'air ne le ſuit pas, d'autant plus que celui qu'il quitte eſt beaucoup plus peſant, & moins ſuſceptible de mouvement. Si l'on me dit, Mais l'habit de cette perſonne qui vient de la chambre du malade peut être chargé de quelque particule de levain, je réponds que ce détachement eſt dans l'idée de ceux qui ont peur que les particules de levain de petite verole, & fiévres malignes ſont engrainées dans une molecule d'air, qui ne quitte pas ſa colonne qui le ſoûtient pour ſuivre la perſonne qui ſort de

la chambre du malade. On ne peut pas disconvenir que l'air ne soit & le suppôt & le vehicule de ce levain qui s'inspire pour se communiquer, & qui ne s'acroche pas comme le miasme & le foyer de la peste; ce que nous avons expliqué en son lieu.

La précaution que nous gardons à l'égard du Roy ne conclud pas, puîsque l'idée du soupçon est plus que suffisante pour garder toutes les mesures les plus regulieres & les plus justes, dès qu'il s'agit de tout ce qu'il y a de plus precieux dans l'Etat.

La transplantation du levain de la petite verole, qui nous a engagez dans cette discussion, exige que nous proposions une objection que j'ay oubliée, à laquelle il est très-difficile de repliquer.

Si les semences des animaux parfaits, & des vegetaux les plus cultivez, produisent des fruits fort différens du principe qui les a formez, si on voit des plantes dégenerer au point que les salutaires deviennent très-nuisibles; si on voit des peres & meres sains, des enfans

défigurez, mutilez & monſtrueux, que ne doit-on pas craindre d'une ſemence pourrie & empoiſonnée, propre tout au plus à produire un fruit qui attaque la perfection de l'ouvrage de la Nature ?

Si le ſujet, comme j'ai remarqué, n'eſt pas propre à faire éclôre ce levain, ne peut-il pas produire un levain élephantique, un virus carcinomateux, & des tumeurs d'un caractere auſſi pernicieux ? ſi cette ſemence veneneuſe développe le levain prétendu, qui peut répondre de tous les accidens qui accompagneront une maladie excitée par une cauſe extraordinaire & auſſi violente?

J'attends l'arrêt qui ſera prononcé par M. le premier Medecin, & le ſuccès des expériences qui doit toûjours prévaloir aux ſiniſtres évenemens, pour déterminer un Medecin raiſonnable, à communiquer la petite verole par la tranſplantation à une perſonne qui ſe porte bien.

TRADUCTION ET EXTRAIT d'une dissertation Latine, intitulée, *Descriptio inoculationis variolarum à Gualtero Harris Collegii Regalis Medicorum Londinensium Socio, & Chirurgiæ itidem Professore, Londini* 1721. *in* 8°. *page* 48.

CE que nous apprend M. Harris sur la maniere d'enter la petite verole, est tiré en partie d'une Lettre écrite de Constantinople à M. Woodward, en 1713. par un Medecin de ce Païs-là, nommé Emanuel Timon, & publiée dans les transactions Philosophiques de la societé Royale de Londres, & en partie de la Relation verbale que lui a fait un Marchand Anglois de retour d'Alep, où il avoit passé 8. ans, en partie des experiences qu'il a vûës lui-même en Angleterre.

Il y a environ 50. ans que les Tartares, les Circassiens, les Georgiens, & quelques autres peuples d'Asie, ont introduit à Constantinople, l'o-

pération dont il s'agit, par laquelle on communique la petite verole à ceux qui n'ont point encore éprouvé cette maladie.

On recueille deux avantages de cette opération, l'un que la petite verole que l'on prend par cette voye, eſt des plus favorables, puiſqu'elle ſe réduit à deux ou trois puſtules dans certains ſujets, à 10. ou à 20. en d'autres, qu'elle va très-rarement à une centaine de grains, & qu'elle n'eſt accompagnée d'aucun accident.

L'autre avantage eſt, que par-là on ſe trouve pour le reſte de ſes jours garanti de cette maladie, & par conſequent hors d'atteinte, par rapport à ces petites veroles malignes & confluentes, ſi dangereuſes & ſi meurtrieres. Voici la maniere de l'opération.

L'Opérateur après avoir placé ſon ſujet dans un lieu chaud, & cela au Printemps ou vers l'Automne, lui fait aux muſcles du bras quelques legeres ſcarifications avec une aiguille à trois pointes, ou quelquefois avec une lancette, juſques à tirer de la partie bleſſée quelques goutes de ſang,

enſuite par le moyen d'un ſtilet mouſſe, ou d'un cure-oreille, il porte dans chacune des petites playes, une goute de pus, qu'il a tiré des puſtules ſituées aux jambes & aux jarretz d'un jeune garçon actuellement malade de cette eſpece de petite verole, dont les grains ſont diſtincts & ſéparez les uns des autres & qu'il conſerve chaudement, en mettant dans ſon ſein le petit vaiſſeau qui renferme ce pus, après quoy il couvre chaque bleſſure avec la moitié d'une coque de noix, qu'il aſſujettit ſur la partie par une ligature pendant quelques heures, de crainte que le pus n'en ſoit eſſuyé avant d'avoir communiqué ſon infection au ſang: cela ne produit ordinairement ſon effet qu'au bout de 7. jours, pendant leſquels il faut s'abſtenir de viande, & même de bouillons où elle entre, ainſi que de vin & de toute liqueur ardente, ou ſpiritueuſe.

La femme du Conſul de France, à Alep, fit voir au Marchand Anglois dont on a parlé plus haut, trois de ſes enfans, ſur leſquels on avoit greffé

la petite verole à Conſtantinople, lorſque leur pere étoit Secretaire de M. de Châteauneuf Ambaſſadeur du Roy à la Porte. La manœuvre de l'opération avoit été un peu différente de celle que nous venons de décrire. L'operateur paſſoit pluſieurs aiguilles garnies de leurs fils, à travers pluſieurs grains de petite verole parvenus à leur maturité : enſuite après avoir graté juſques au ſang avec la pointe d'une aiguille la peau du ſujet, & cela en huit endroits, c'eſt-à-dire, au front, aux deux joües, & au menton, aux paumes des mains, & aux plantes des pieds, il frotoit ſur la playe qu'il venoit de faire ſes fils imbibez de matiere purulente ; au reſte ces enfans qui avoient eu tous trois la petite verole, n'en conſervoient aucun veſtige.

L'Auteur obſerve à ce propos que cette derniere façon de greffer eſt mal entenduë, & qu'elle avoit été miſe en uſage à Conſtantinople par une vieille femme Chrêtienne & ſuperſtitieuſe, qui s'imaginoit qu'il étoit de l'eſſence de cette opération, de faire au vi-

ſage quatre bleſſures diſpoſées en croix. Monſ. Harris aſſure qu'une ou deux ſcarifications ſuffiſent pour cet effet.

Il ajoute que l'Ambaſſadeur d'Angleterre à Conſtantinople fit faire cette opération avec ſuccès à ſon fils unique, & qu'à ſon retour il a fait paſſer ſa fille âgée de cinq ans par cette épreuve qui lui a réuſſi de même, puiſqu'elle n'a eu que 12. grains au viſage, & très-peu au reſte du corps, & qu'elle n'a pas même été obligée de garder le lit pendant le jour.

L'Auteur obſerve encore, qu'on ne peut gagner qu'une ſeule fois la petite verole par cette ſorte d'opération, & qu'à Conſtantinople on a fait inutilement diverſes tentatives pour la communiquer de nouveau à perſonnes qui l'avoient déja eüe par ce moyen. Il remarque de plus que les Chinois la donnent à leurs enfans, en leur fourrant dans le nez une petite tente de coton trempée dans le pus ſorti des puſtules de la petite verole; & que pour les préſerver de cette maladie, les Sages-Femmes ont ſoin, avant

que de couper le cordon umbilical, d'exprimer vers le placenta, le ſang contenu dans ce même cordon, ce qu'elles réïterent après l'avoir coupé, avant que d'y faire la ligature.

REFLEXIONS SUR LA RELATION.

LE memoire de M. Harris ſur la maniere d'enter la petite verole, ne me fait point changer de ſentiment : bien-loin de me déterminer à l'opération, ſur un ſujet qui m'intereſſe, ce memoire augmente ma défiance par la certitude qu'il donne de retirer deux avantages conſiderables de la tranſplantation. Il fonde le premier ſur le petit nombre des grains qui ſuivent cette opération.

Le ſecond avantage que promet la Relation, conſiſte dans l'exemption de la rechûte, étant garanti pour toûjours du retour de la petite verole.

Comme le ſuccès dépend de la diſpoſition des malades, & de la maniere

dont les levains agiſſent dans les différens ſujets, on ne me perſuadera jamais que cette opération puiſſe être pratiquée ſans aucun danger, de celui à qui on vient de la faire, d'autant plus, que dans la Relation il n'eſt fait aucune mention de la cauſe compliquée, de laquelle dépend preſque toûjours le ſuccès des petites veroles.

Toutes ces juſtes reflexions ne m'empêchent point d'approuver les tentatives que l'on fait par cette opération. L'experience nous inſtruira, la certitude des faits qui ſeront ſous nos yeux, nous fera prendre de juſtes meſures pour le choix des ſujets & pour une conduite reguliere.

On fera trois claſſes.

L'éxamen que l'on fera dans la premiere, nous dirigera dans la ſeconde, avant qu'on ſe détermine à faire des experiences dans la troiſiéme.

M. Borenz qui revient d'Angleterre, vient de me dire dans l'Hôtel de S. A. M. L. P. Charles, qu'il meurt beaucoup de perſonnes à qui on a greffé la petite verole.

DES FIE'VRES INTERMITTENTES.

L'HABITUDE dans laquelle on eſt de condamner les Medecins, de les rendre reſponſables de l'évenement des maladies, & du ſuccès des remedes qu'ils ordonnent, fait dire depuis long-temps, qu'il eſt plus aiſé de rendre raiſon du flux & reflux de la mer, & de tout ce qui ſe paſſe entre le fer & l'aiman, qu'il n'eſt aiſé de la rendre des retours fixes des fiévres intermittentes & des inégalitez de leurs periodes.

J'oſeray dire que dans l'idée qu'Hippocrate nous donne des fiévres, on peut les expliquer avec plus de préciſion, que l'on n'explique le flux & reflux de la mer, & les vertus magnetiques, qui ſuppoſent des agens externes, qu'on peut regarder comme étrangers aux corps qu'ils mettent en mouvement, pendant que celuy qu'Hippocrate reconnoit pour cauſe

cauſe de la fiévre, eſt intrinſeque au corps où la fiévre s'excite, qui dépend, dans ſa juſte idée, d'un ſurcroît de parties heterogenes, qui ne pouvant être reduites ny ſoumiſes à l'union, irritent & allument le ſang.

J'ay oüy dire à Aix en Provence dans le cabinet de M. de Peyreſc, à un Italien qui ſe diſoit de la Maiſon de Pic de la Mirandole, que ſi la machine ſtatique de Santorius étoit bien montée, on pourroit prévoir les maladies qu'Hippocrate annonce, *laſſitudines ſpontaneæ morbos prædicunt*, ſur la peſanteur, les laſſitudes & un changement conſiderable dans la liberté du mouvement, leſquels accidens dépendans de la diminution de la tranſpiration, comme la plus puiſſante cauſe des maladies, ou de la ſurcharge des parties heterogenes arrêtées dans les vaiſſeaux ſecretoires, ou bien engagées dans les canaux excretoires. Ce Philoſophe de la Mirandole pretendoit qu'on pourroit, ſur ce principe, prédire les éclypſes de la ſanté, comme on prédit celles de la clarté du jour, ou

celles de la lumiere de la nuit, par l'opposition des astres, dans les nœuds de l'Eclyptique. Il soûtenoit dans ce sens que le corps examiné tres-attentivement par la machine statique, dans une égalité de vêtemens, seroit le jour de l'accès, & encore plus quelques minutes auparavant, fort different, c'est-à-dire, augmenté de poids, & surpasseroit celuy non seulement des jours precedens, mais celuy du matin, si l'accès revenoit sur le soir. Ce Philosophe continuoit de dire qu'on pourroit annoncer le changement du pouls par le changement & augmentation du poids, que l'on calculeroit sur la machine; ce qui seroit d'autant plus aisé à prédire, qu'on auroit eu le temps, par differentes experiences des comparaisons & rapports de poids, de s'assurer, par les changemens qu'on auroit observez, de ceux qui seroient sur le point d'arriver. Mais quelque proportion ou disproportion qu'il y ait de ce calcul microcosmique avec l'astronomique, on pourra toujours dire

que ſi la conjonction dans les nœuds de l'Eclyptique cauſe un changement dans le grand monde, la conjonction & le ſurcroît des particules étrangeres au centre de l'union, dans le flot du ſang excite dans le petit monde un trouble conſiderable. C'eſt ſur ce dernier plan, qu'indépendemment de toute comparaiſon je vais examiner les cauſes de la fiévre, de l'augmentation, de la remiſſion, & ſingulierement de l'intermiſſion.

Le ſublime de la doctrine d'Hippocrate ſe manifeſte ſingulierement dans les juſtes rapports de la cauſe des fiévres & des maladies au princpe qu'il reconnoît dans le livre de l'ancienne Medecine. S'il m'a ſervi de guide juſques icy pour rendre raiſon de tous les phenomenes des fiévres continuës, de la rougeole, de la petite verole, & même de la peſte, je n'imagineray pas un nouveau ſyſtême pour faire voir les differens degrez d'heterogenité dans le liquide, & dans ſes cribles, qui nous expliqueront les differens caracteres

des fiévres intermittentes.

Comme on ne peut pas rétablir le défaut exterieur d'une partie, ſi l'on ne connoît ſa ſituation, ſa figure & ſon action, il en eſt de même des défauts qui arrivent dans l'interieur, auſquels il n'eſt pas poſſible de remedier, ſi l'on n'a une connoiſſance, du moins proportionnée, de la diſpoſition naturelle des liqueurs & des canaux qui ſervent à porter la nourriture, & de ceux qui traverſent les ſolides, pour ſeparer ce qui pourroit alterer le fluide, ou pervertir ſon mouvement.

Hippocrate explique cette mechanique en deux mots; mêler ce qui doit être mêlé, & ſeparer ce qui doit être ſeparé.

Ce principe eſt tiré de ſon livre cité de l'ancienne Medecine, oú il établit la neceſſité du mêlange, *miſcenda miſcere, ſecernenda ſecernere*, pour parvenir à l'union, laquelle emporte, par une nouvelle neceſſité, une continuelle ſeparation de ce qui n'a pû entrer dans la compoſition de la liqueur neceſſaire pour la nour-

riture & pour le mouvement & la reproduction continuelle des esprits qui sont les instrumens de toute la mechanique.

A cette speculation Hippocrate ajoute, que s'il y a quelque partie qui ne subisse pas le mêlange de la seconde digestion, qui resiste, s'éleve & domine dans le liquide, elle doit être regardée comme la cause & la source de la maladie.

Cette theorie ne donne pas seulement du jour aux phenomenes des fiévres continuës & intermittentes, mais elle donne beaucoup de facilité pour expliquer les retours des maladies periodiques, & l'opiniâtreté des chroniques.

J'ay fait voir que la principale cause des fiévres continuës étoit dans le flot du sang; il s'agit maintenant de rendre raison de la difference des retours des fiévres intermittentes, & d'en dire la cause le plus précisément qu'il nous sera possible.

Pour donner une idée juste de la cause des fiévres intermittentes, avant que de parler de ses differentes

eſpeces, je diſtingue les fiévres intermittentes en celles qui laiſſent dans les intervales les malades dans une ſi grande liberté, qu'ils doutent du retour de l'accès. Les autres ſont toujours accompagnées, dans les jours libres, de quelques incommoditez plus ou moins conſiderables, appeſantiſſement, douleur de tête, laſſitude, dégoût, peine à s'endormir, ſueur en s'éveillant, pareſſe de ventre, diminution ou legere ardeur d'urine.

De cette difference d'état tranquile & incertain du retour de l'accès dans les jours libres, ou d'indiſpoſition dans l'intervale entre la fin de l'accès & le commencement du ſuivant, on peut raiſonnablement conclure que dans la premiere ſituation favorable la maſſe du ſang eſt exemte des particules heterogenes dépendantes du dominant, qu'Hippocrate reconnoît la cauſe du mouvement étranger, ou du moins que s'il y en a, elles ſont ſi envelopées, qu'elles ne troublent pas la direction & la route ordinaire du fluide.

C'eſt ce qu'on ne peut pas dire du ſecond état douteux que nous venons de décrire, où l'on doit ſoupçonner des reſtes du ſuperieur & dominant d'Hippocrate, qui n'ont point été conſumez par le feu du dernier accès.

DES CAUSES DES FIE'VRES INTERMITTENTES.

IL reſulte de cet examen, qu'il y a deux cauſes generales des fiévres intermittentes. L'une conſiſte dans quelque portion plus ou moins conſiderable dans le flot du ſang, du reſidu des parties heterogenes, qui ont cauſé le premier accès; l'autre dans les aboutiſſemens des vaiſſeaux ſecretoires, ou dans les vaiſſeaux excretoires. On ne pourra pas nous accuſer d'expliquer une choſe obſcure par une plus obſcure, ſi l'on veut faire quelque attention au principe ſimple & inconteſtable que nous avons rapporté, & qui établit que tout ce qui arrive au ſang, doit

être mêlé, alteré & penetré, non seulement pour conserver l'union, mais pour devenir un; ce qui emporte la necessité continuelle des separations des parties dissemblables & étrangeres, qui peuvent combattre l'harmonie dont resulte l'union.

Notre Maître renferme toute cette mechanique en deux mots cy-dessus rapportez, *mêler* & *separer*, pour éviter le dominant, qui est la cause de toutes les maladies.

On ne sçauroit trop souvent repeter ce principe, qui servira toujours de leçon à ceux qui veulent s'instruire.

Ce raisonnement n'est pas seulement dans l'idée ny dans les conjectures d'Hippocrate, il est fondé dans la Nature, ou pour mieux dire, dans son ouvrage même. Tout ce qui se passe dans le corps humain, est une preuve continuelle de mêlange & de separation, à commencer par l'estomac, quoique la nourriture ait été penetrée par le suc des glandes salivaires, & mouluë par les dents: elle est travaillée

par un reſidu de levain, & par un abord continuel d'eſprits, par les nerfs, par les arteres, comme dans un vaiſſeau de digeſtion, & non comme dans un moulin à bras. Le Duumvirat de Vanhelmont explique les forces unies de la Nature pour ſon ouvrage le plus important, puiſque la bonne ou mauvaiſe diſpoſition du corps en dépend abſolument. *Qui ſtomachum Regem totius corporis eſſe contendunt, verâ niti ratione videntur : hujus enim validus firmat tenor omnia membra, at contra ejuſdem franguntur cuncta dolore.*

Hippocrate explique la digeſtion par le terme de ſpiritualiſation; & veritablement tant de parties diſſemblables pourroient-elles être unies intimemcnt, ſi elles n'étoient penetrées, diſſoutes, ſubtiliſées & communiquées intrinſequement par un agent ſuperieur?

Pour revenir à nos ſeparations ou ſecretions, le chyle n'arrive pas dans le premier inteſtin qu'à l'aide des ſucs pancreatiques & bilieux, il ne ſe faſſe une ſeparation des parties,

que l'intime mêlange du chyle a rejettées, pour paſſer avec plus de facilité dans les vaiſſeaux qui le conduiſent dans le ſang, où il ſeroit reçu tumultueuſement, s'il n'avoit pas le caractere de la ſpiritualiſation & proportion à la nature du ſang même, qui luy a été communiqué dans l'eſtomac, par ſon eſprit arteriel, & par celuy des nerfs, qui eſt diſtilé de la partie la plus pure du ſang. C'eſt ce caractere de la ſpiritualiſation d'Hippocrate, qui fait ſon introduction dans la ſouclaviere; & ſans ſe beaucoup échauffer avec M. Pik & tous les ſectateurs d'Eraſiſtrate; ce que ſouffrent tous les jours pluſieurs perſonnes quelques heures après la digeſtion, ne reconnoît pas d'autre cauſe que la mauvaiſe reception que le ſang fait à un chile mal digeré, quoiqu'il ait été travaillé dans l'eſtomac d'un homme robuſte & nerveux.

Mon opinion n'étant qu'un point dans la carte de la Trituration, que tant de grands hommes ont a-

doptée & renouvellée, je pourſuis mes ſecretions, la plus conſiderable ſe faiſant dans les inteſtins. Monſ. Bellini les regarde comme des glandes avec beaucoup de raiſon, car toute leur circonvolution ſe termine en des corps glanduleux, outre le grand nombre qu'elles renferment, en differens endroits, de leur propre ſubſtance.

De cette premiere ſecretion dépend la facilité de toutes les autres. S'il n'arrivoit au ſang qu'un ſuc broyé & émincé (j'oſe le dire) ſans être penetré d'eſprits diſſolvans, & qui n'eût un commencement de conformité avec la liqueur qui le reçoit, l'ouvrage de la Nature ſeroit preſque impratiquable, pour arriver à cette union, qui fait uniquement l'état de la bonne diſpoſition.

Quelque travaillé que ſoit le chyle arrivé dans le ſang, quoique nouvellement exalté, ſublimé & ſpiritualiſé dans le cœur, foulé dans les poumons par ſes veſicules, il en reſulte beaucoup de parties heterogenes, qui ſont continuellement ſe-

parées, celles de ſuye par l'expiration & par la tranſpiration par les glandes de la peau, les autres par celles du cerveau, du palais, par celles du foye, du pancrée, des reins, du meſentere & des inteſtins.

Comme le ſujet ne pouvoit pas être conſervé ſans une ſinguliere diſpoſition des organes, pour filtrer ce qui ne peut être mêlé, il eſt à preſumer que les parties heterogenes ſont determinées ſur des glandes qui ont des bouches de rapport & de proportion aux ſucs qu'elles doivent filtrer. Si même on ne peut pas dire que la Nature, qui fait des poulies, des valvules, & qui d'un os fait un crible, n'ait fait des tamis configurez à la liqueur qui doit les traverſer. On peut regarder ces tamis comme des moules trigones, pentagones, exagones & d'une infinité de figures, comme je l'ay expliqué au Traité des Fiévres; ce qui ſera contre la pretention des Cylindres, juſqu'à ce que par des angyſcopes bien armez on puiſſe s'aſſurer du contraire.

Heraclide interpretant Hippocrate ſur les ſeparations, dit qu'Hippocrate croyoit que la Nature étoit doüée de puiſſances actives, qui conſiſtoient à attirer ce qui luy convenoit, à rejetter ce qui luy étoit étranger, à alterer ce qui pouvoit s'unir, & enfin à le retenir.

Comme cette forme de filtration de ſecretion, dont j'ay déja rendu raiſon, ne change rien dans le fond, je vais entrer dans la diſcuſſion des fiévres intermittentes.

Quoique les Auteurs & l'experience nous apprennent que l'intermiſſion des fiévres va au 4. 5. 7. & 9. jours, nous nous renfermons dans la quotidienne, la tierce, la double-tierce & la quarte, dont l'intelligence explique non ſeulement le retour des autres, mais encore celuy des maladies periodiques & imprévuës, comme l'éreſipele, l'aſthme, l'épilepſie, l'apoplexie, les hemorragies, les ſyncopes & les mouvemens convulſifs.

Fernel parlant de la fiévre quotidienne, dit que s'il y en a, elle dé-

pend d'un ſuc glaireux & pituiteux, abondant dans l'eſtomac ou dans les inteſtins. Les enfans, qui mangent des fruits verds & cruds, comme les Demoiſelles dans les pâles-couleurs, les eunuques & les vieillards ſont ſujets à cette maladie caracteriſée par un aſſoupiſſement, à l'entrée de l'accès, une chaleur mêlée de reſſentiment de froid, mal à l'eſtomac, & des urines cruës.

Dans notre plan nous rendons raiſon de cette fiévre par la ſecrette collection d'une lymphe épaiſſe dans les premieres voyes, dont quelques particules peuvent avoir paſſé dans le flot du ſang, & par une exaltation d'un ſemblable ſuc engagé dans les vaiſſeaux ſecretoires embarraſſez; ce qui cauſe un retour par le même canal où il avoit été dirigé par la loy du mouvement, qui s'imprime à la partie qui cede, lors qu'il y a de la reſiſtance dans la partie oppoſée.

Comme l'accès de la fiévre intermittente dépend d'une certaine quantité de parties heterogenes introdui-

tes dans le flot du sang, ou presentes capables de se soulever, & de troubler ou accelerer le mouvement du cœur, il s'agit d'en faire voir la cause la plus vraisemblable, par laquelle on puisse rendre raison de tous les phenomenes de la fiévre.

La remarque que j'ay faite de la pleine liberté dans l'intervale des accès, & de l'état ambigu où se trouvent plusieurs autres qui ont des fiévres intermittentes, nous convaint de la maniere dont le sang peut recevoir les differentes impressions qui excitent les differens accès.

DE LA CAUSE GENERALE DES FIE'VRES INTERMITTENTES.

L'ETAT sain dépendant du mêlange de ce qui doit être mêlé, & du retranchement continuel de ce qui doit être separé, sur le principe inconteſtable d'Hippocrate, nous pouvons dire que la cause generale des fiévres intermittentes dépend d'un secret residu plus ou moins con-

ſiderable de particules heterogenes, dans le flot du ſang & d'une inſenſible obſtruction des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires.

C'eſt à ce réſidu conſtant & profond, quoiqu'imperceptible, dans les commencemens & à l'obſtruction des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, que nous attribuons tous les retours des fiévres intermittentes.

Nous ne diſputerons pas même avec ceux qui ſoûtiendront qu'il ny a rien dans le flot du ſang d'un homme qui ſe porte fort bien quatre minutes avant l'accès, parceque la détermanation ſe peut faire ſans qu'il y ait aucune particule heterogene excedente dans la maſſe du ſang.

Ce que j'explique en cette maniere, la ſeparation continuelle de l'heterogene, arrivant aux vaiſſeaux ſecretoires qui manquent de dégagement, par l'obſtruction du vaiſſeau excretoire, il s'enſuit que peu-à-peu les glandes du vaiſſeau ſecretoire ſe gorgent au point, que ne pouvant plus ſouffrir de dilatation

ny contenir un plus grand volume, la porte du dégagement luy étant fermée dans l'excretoire, cette matiere heterogene preſſée & repreſſée par l'abord continuel de ſemblables particules étrangeres, tous ces ſucs arrivez & arrivans ſe ſoulevent comme un reſſort qui ſe détend & impriment ce mouvement qui excite la fiévre.

DE LA DIFFE'RENCE DES FIE'VRES.

LEs Fiévres ſont diſtinguées par les différens periodes qu'elles ont dans leurs retours.

Si ce mouvement arrive tous les jours dans les glandes du foye, dans les canaux ciſtique ou choledoque, on doit compter ſur la double-tierce; s'il ſe fait le 3, jour, vous devez attendre la tierce que l'on appelle exquiſe; ſi la bile ſans aucun mêlange d'autre ſuc étranger prend feu, ce qui n'arrive gueres qu'aux jeunes

gens : on voit plus fréquemment des fiévres tierces, doubles-tierces excitées par un mêlange d'humeurs étrangeres, de laquelle confusion de sucs retenus hors du regime, dépendent l'hemitritée, & toutes les fiévres bâtardes, erratiques & irregulieres. Le siege de la fiévre quarte n'est pas si aisé à établir, quoiqu'on accuse toûjours la rate ; plusieurs prétendent qu'on n'y trouve aucun vaisseau secretoire ny excretoire.

On sera contraint de dire que l'action qu'on lui attribuë étant fort diminuée, & le sang par ce défaut étant chargé de parties étrangeres, il en resulte des particules de levain, qui s'éxaltant le 4. jour, causent l'accès de la quarte; d'autres le cherchent dans la lie du sang, singulierement dans celle qui resulte des vaisseaux spleniques & mesenteriques qui rapportent un sang limoneux des premieres voyes au tronc de la porte, lesquels vaisseaux sont comme enveloppez dans la capsule de Glisson : un tartre residu dans ce foyer peut s'éxalter le 4. jour & causer la fiévre quarte.

Je l'ay eüe assez long-temps double-triple-quarte & continuë, pour ne pas rapporter que j'avois une tumeur dans le pancreas fort considerable, un dégoût mortel nonobstant ou plutôt par l'usage du KK. qui ne pût jamais se distribuer. Je ne fus délivré de tous ces maux, que par le souphre doré d'antimoine, qui me fit vomir un suc aigre d'un acide fœtide, inexplicable au-dessus du vinaigre, du verjus & de tous les acides mineraux; j'usay d'une teinture de chamisdræ, avec le sel volatil de tartre, ma tumeur ceda, je repris du K K. avec succès, j'ay vû plusieurs malades dans le même état, & je vois actuellement une Dame qui a été délivrée d'une fiévre quarte qui l'a desolée près de 15. mois, avec une tumeur considerable dans le pancreas s'étendant dans l'hypocondre droit.

Quoique le Kermes mineral, joint au tartre soluble émetique ne l'ait pas fait vomir, il lui a procuré un soulagement considerable; j'en ai fait ajoûter à l'extrait de gentiane bryoine & sené, avec les fleurs volatiles

chalibées de sel armoniac, & pardessus du bouillon d'écrevisses ; les jours libres, elle a usé de la teinture dont je me suis servi ; il y a huit jours que la fiévre a manqué. Les esprits inquiets, que tout raisonnement irrite plutôt qu'il ne les contente, ne laissent pas de dire où est la fiévre, pendant les 2. 3. 4. jours que le malade ne ressent aucune incommodité; s'ils vouloient bien convenir de la necessité de la separation continuelle & necessaire, qui se fait en nous, pour vivre & vivre en santé, ils reconnoîtroient facilement que de cette separation étant retardée, même suspenduë plus ou moins, il se fait un amas de sucs heterogenes, que cette matiere retenuë s'échauffe, & se souleve, que comme l'amas s'est fait dans un certain intervalle, le soulevement se fait de même & irrite dans ce tems, la masse du sang, par le dominant designé, que comme un bassin ne deborde que lorsqu'il est plein, que la balance ne trebuche que par un certain poids, que l'heure ne sonne

qu'après 60. minutes, de même le retour de l'accès répond à l'amas qui s'eſt fait dans une certaine periode, & au mouvement de l'humeur étrangere qui eſt ſuſpenduë : *Quæ periodicè colliguntur, periodicè moventur.*

Par cette theorie qui donne une idée juſte de Pathologie, il eſt aiſé de comprendre le retour des maladies periodiques & la durée des chroniques.

La migraine, par exemple, toûjours acompagnée d'envie de vomir & qui ſe guérit très-ſouvent par le vomiſſement, dépend d'un amas inſenſible, qui ſe fait dans les glandes de l'eſtomach ou dans les vaiſſeaux cyſtiques, dans la veſſie du fiel, ou dans l'aboutiſſement du choledoque dans l'inteſtin.

On vient de me conſulter pour une Dame de S. Brieux, ſujette à la migraine, qui pour s'être cruellement échauffée à faire des confitures, ſouffre preſque continuellement de nouvelles douleurs en différens endroits de la tête ; ſes crachats ſont ronds & durs preſque comme de la

corne ; ce que Madame mouche, eſt embaraſſé de pluſieurs petites pierres quadrangulaires, ce qu'on impute avec raiſon à la fumée du charbon. Comme on a fait déja pluſieurs remedes, j'ai conſeillé l'ouverture de la jugulaire, l'abſtinence du vin, l'infuſion de milium ſolis concaſſé, de la graine de lin avec la regliſſe, pour boiſſon ordinaire & abondante, le gruau émulſioné par les grains de melon & de groſſe citrouille. Le bain entier dans lequel on donnera à Madame la teinture d'Enula campana, avec la mane & l'huile d'amandes douces ; la tête ſera raſée, bien fomentée avec l'hydræleum plus que tiede & quelques goutes d'eau generale ; on y appliquera enſuite un cerat fort leger compoſé avec le ſavon blanc, la gomme élemi parfaitement diſſoute, & les mucilages de ſemence de plyllium, graines de lin & fenugrec y incorporant une petite portion de la pierre de jade paſſée ſur le porphyre ; tous ces remedes internes & topiques ſeront ſuivisde l'uſage des

L'éresypele periodique, selon le plus grand ou le plus petit interval-le reconnoît une plus ou moins considerable obstruction dans les glandes du foye, qui par un complet engagement ne filtrant plus de bile & gorgées d'un pareil suc qui n'a pas son écoulement, cette matiere souphrée, renfermée comme dans une mine se souleve & irrite la masse du sang au point que par l'effort qu'elle fait pour écarter cette matiere combustible, elle en pousse à la circonférence ou une partie ou tout ce qui est entré dans son sein. C'est ce qui fait dire à Hippocrate que l'éresypele arrive lorsque la bile fait une irruption dans le sang.

La goute, le reumatisme, les vapeurs dont je fais un traité separé, succedent à de pareils engagemens, quoique ces maladies & leurs accidens ne soient pas les mêmes.

DE LA GOUTE.

ON ne convient pas aisément de la cause de la goute. Quelques Arabes la faisoient dépendre de la foiblesse naturelle des articles & d'une espece de relâchement de leurs ligamens, ils remarquoient que les enfans qui avoient en naissant ces parties plus élevées & plus étenduës, ce que le public appelle noüé, étoient plus sujets aux reumatismes & aux dépôts de la goute; ceux qui accusent un vice fermentant dans les epiphyses rendent plutôt raison de la maladie appellée παιδαρθροκακη que de la goute. Sans changer de systême, le dominant de nôtre Maître nous apprend qu'il cause une separation de ce qu'il y a d'étranger & d'irritant dans le corps des liqueurs, qui se dépose sur les articles. Sur ce même principe d'autres expliquent le mouvement de la goute par une presure qui fait une

précipitation des parties salines & tartareuses du sang sur les articles, qui leur causent non-seulement de vives douleurs, mais des engorgemens suivis de suppuration & des racornissemens, & contractions des tendons.

Si la lymphe surabonde ou legerement fermentée, s'échappe sur les articles, on y voit des tumeurs plutôt odemateuses que phlegmoneuses & éresypelateuses, parcequ'il y a si peu de sensibilité à la partie que le malade dit que sa goute est froide.

M. de Bils accuseroit avec raison la lymphe fort peu alterée de cette espece de goute, comme il croit que ce suc est très-propre pour la nourriture des parties, il ne seroit pas difficile en imaginant différens degrez d'alteration de la rendre responsable des différens depôts qui se font sur les articles, si cette liqueur ne communiquoit pas avec le sang: mais l'ardeur, la fievre, la rougeur, la tension & la vive douleur des parties insultées par cette humeur, nous fait bien juger que

tout ce qu'il y a de plus âcre, de plus piquant dans la masse des liqueurs est précipité sur les parties les plus sensibles des articles, ce sincere d'Hippocrate, le vrai εἰλικρινὲς, cet heterogene & insupportable à l'union, degenere au point, qu'il devient presque caustique, qu'il desole les reins, la vessie & les intestins lorsqu'il s'y dispose. Ce que nous remarquons très-souvent, lorsque l'humeur de la goute quittant les articles, excite la nephretique, la dysurie ou la dysenterie, ou même concentrée dans l'estomach, cause des défaillances & les dernieres langueurs; ce que j'ay vû à feu Monseigneur l'Archevêque de Lyon, qui après une grande douleur de goute déterminée au coude, avec une rougeur considerable, se plaignit quatre heures ensuite d'un grand mal de cœur; la rougeur disparut, il ne resta qu'un peu d'emptyseme au coude, la petitesse & l'inégalité du pouls marquoient le retour de l'humeur dans le centre.

Je fis vomir Monseigneur à deux

heures après minuit; il rejetta plus d'une chopine de bile verte, le ventre s'ouvrit, la tumeur du coude reparut quatre heures après, elle ſuppura même dans la ſuite, tous les accidens ceſſerent; Monſeigneur fut purgé; le cours des urines, qui avoit été ſuſpendu dans l'orage, devint plus libre, & Monſeigneur fut rétabli en peu de tems.

Pour confirmer ma theorie ſur la goute, j'ajoûte que cet illuſtre Seigneur ſouffroit ſouvent de vives douleurs nephretiques, lorſque l'humeur de la goute prenoit une autre route.

Quoique je n'aye pas reſolu de parler ſingulierement de la guériſon des maladies, je ne finiray pas l'article ſi intereſſant de la goute ſans m'expliquer ſur la ſaignée, les purgatifs, les ſudorifiques & pluſieurs autres remedes, dont le Public ſe veut rendre le maître, s'attribuant une inſpection particuliere ſur cette maladie; ce qui a donné lieu à une infinité d'erreurs qui prévalent aujourd'huy aux plus ſages conſeils

que pourroient donner les Medecins les plus experimentez.

Il ne faut plus s'étonner si la goute est une maladie si rebelle. L'un dit: Si vous saignez, vous faites rentrer la goûte; l'autre vous menace d'un engagement dans l'article si vous prenez un purgatif, vous fondez le sang si vous usez de diaphoretiques. Les Topiques doivent être de leur choix, autrement vos tendons seront racornis, les nœuds & l'anchylose les cloüeront; enfin cette maladie n'est plus de la competence des Medecins. Un avanturier qui parle de purifier le sang, qui promet de guérir, engagera un Seigneur à faire des remedes pendant long-temps; on ne vous écoutera pas, si au bout de quarante jours vous proposez un purgatif, ou quelque autre remede.

Sur le terme de purifier le sang, qui étoit l'expression favorite de M. A. A. dont se servent encore les Medecins de Bonevoglie, je n'iray pas plus avant sans faire voir l'illusion de cette proposition & l'im-

poſſibilité de l'executoire de la purification dans l'état où ſont les vaiſſeaux ſecretoires, & ceux qui leur ſervent de déboûché, pendant qu'il ſe fait une continuelle ſeparation des parties étrangeres aux liqueurs, leſquelles s'y engagent d'autant plus que l'entrée des égouts (on le peut dire) où elles ſont envoyées, devient toujours moins libre.

Si l'Empyrique dit: J'ay un remede qui fondra, qui reſoudra & fera tranſpirer tout ce qu'il y a d'impur dans le ſang: ſans parler du peril que le gouteux courra dans l'action d'un remede auſſi violent, qui attaquera plutôt les parties inſenſibles du ſang que les integrantes, on peut luy dire (s'il eſt capable de l'entendre) que les ſucs heterogenes rejettez, diſproportionnez aux pores de l'habitude du corps, n'ont pû trouver d'iſſuë par les glandes de la peau, parce que la violente diſſolution entraîne toujours des parties branchuës, graiſſeuſes & rameuſes, plutôt capables de faire un nouvel engagement dans les glan-

des, que de les penetrer. D'ailleurs les parties heterogenes rejettées, nichées & épaiſſies dans les filtres des vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, ſont un continuel obſtacle à la pretenduë purification, lorſqu'un mouvement rapide, precipite pêle-mêle de bonnes & mauvaiſes particules du liquide ſur des tamis déja embarraſſez.

Quoique je ne puiſſe pas me flatter de faire revenir les Seigneurs de la prévention où ils ſont contre les ſecours methodiques & raiſonnables des Medecins, & contre l'impuiſſance de la Medecine ſur la goute, je ne puis m'empêcher de rendre témoignage à la verité ſur pluſieurs faits qui regardent cette maladie, que lon guériroit, comme les autres, ſi le malade étoit docile, & que dès la premiere inſulte il voulût s'aſſujettir au regime de vivre, & aux remedes qui conviendroient à ſon état & à ſa conſtitution.

La crainte que l'on a de la ſaignée, deſarme ſouvent le Medecin dans une goute naiſſante, qui atta-

que un homme de 35. à 40. ans, d'un bon temperamenr, ſur tout lorſqu'il y a des ſignes de plenitude, & que la goute commençante cauſe de la fiévre, de l'agitation, difficulté de dormir, & qu'elle a de la de la peine à ſe declarer dans un ſujet nourri dans l'abondance.

Dans ces circonſtances j'ay toujours fait ſaigner avec ſuccès, auſſi ſouvent que les accidens l'exigeoient.

Le volume du ſang étant moindre, les parties qui luy ſont étrangeres, ſe ſeparent plus aiſément, & le mouvement excentrique eſt beaucoup plus libre, les vaiſſeaux deſtinez pour ſeparer ſont moins chargez; les particules qui ſe ſeparent ſans ceſſe, les enfilent avec moins de reſiſtance.

J'ay vû Monſ. le M. du Paſſage ſe plaindre d'une vive douleur dans la malleole interne du pied droit. On le fomentoit avec une veſſie pleine de lait chaud; on fut un peu plus long-temps à le changer; ce refroidiſſement ſupprima la dou-

leur ; demie heure enſuite il ſe plaignit d'une ſi cruelle douleur dans la tempe du même côté, qu'on tint un grand conſeil pour trouver du ſecours. Mon pere, Monſieur Garnier le pere & moy proposâmes la ſaignée. On s'y oppoſa fortement. L'auditoire l'emporta ſur ceux qui tenoient l'audience. Il étoit fort tard. Je fus prié d'y reſter la nuit. La douleur fut ſi preſſante ſur les deux heures, que Monſ. le M. voulut être ſaigné. La tête fut ſoulagée dans le moment, la douleur ceſſa, la main du bras ſaigné fut un peu élevée; ce qui fut diſſipé par des ſerviettes chaudes. Monſ. le M. fut abſolument délivré de ce mouvement de goute.

Il y a trois ans que je vis un fait fort reſſemblant à M. Du Bourg. L'humeur de la goute, ſans quitter le genou, ſe fourvoya dans l'œil, & y cauſa la plus cruelle ophtalmie que j'aye jamais vûë. Nous le fîmes ſaigner deux fois. Le ſang étoit auſſi vert que la bile qu'il rejetta le lendemain par le remede que nous fûmes

fûmes obligez de luy donner.

Dans de pareilles ſituations, ſi le gouteux a du dégoût, des nauſées, on ne fera aucune difficulté de l'aider à vomir. Nous citerions une infinité d'exemples, tous avantageux pour ceux qu'on a dirigez dans cet eſprit, ſi ceux que j'ay rapportez de Monſ. de Lyon, de Monſ. le M. du Paſſ. de M. de Bo, n'étoient des convictions de la neceſſité d'une conduite reglée & entenduë d'un homme qui fait la Medecine avec de bons principes.

Pour faire convenir le Public que les gouteux ont plus beſoin d'un Medecin que d'autres malades, nous remarquons qu'il eſt des cas où la ſaignée ny la purgation ne luy conviennent point.

Par exemple, lorſque la goute ſuccede à une maladie conſiderable, elle doit être regardée comme un mouvement critique, par un effort que la Nature fait de chaſſer des particules rebelles & dominantes ſur les articles.

On ſaigneroit fort mal à propos

un gouteux dans une pareille conjoncture ; le feu, la fiévre & l'ardeur donneroient le change à un Medecin toujours occupé du symptome, & peu attentif à sa cause.

Un corps delicat, en qui la goute se declare avec une liberté de ventre plus grande que l'ordinaire, merite pareillement une circonspection fort étudiée.

Dans une pareille circonstance une douleur dans le metacarpe determina une saignée, que deux Medecins n'approuvoient pas. Elle fut suivie d'un hoquet, qui ne finit que par la liberté du ventre, qui avoit été suspenduë par la saignée.

Dans cette maladie, comme dans toutes les autres, il faut distinguer le symptomatique, du critique ; c'est pourquoy j'ay dit qu'on avoit plus besoin d'un bon Medecin que dans aucune autre.

Quoique je me sois défendu de donner une Therapeutique, je ne puis me dispenser, après avoir vû tant & si long-tems des gouteux, de rapporter les remedes les plus é-

prouvez & les plus efficaces.

Quelque experience que l'on ait, il faut toujours convenir de la disposition & constitution de celuy à qui on applique le remede.

Les regles qui regardent les remedes generaux étant obsérvées, il s'agit de ceux qui sont les plus propres pour combattre le produisant de la goute.

L'idée que nous avons donnée de cette premiere cause détermine plusieurs gouteux à l'usage du lait pour amortir cet acide dominant, dont l'exaltation fait la precipitation d'une serosité piquante sur les articles.

Si l'on ne prend qu'une fois le jour du lait, il me paroît tres-difficile qu'une si mediocre quantité puisse prévaloir au levain de cette maladie; ce que l'experience nous apprend tous les jours.

Quoique le lait pris pour toute nourriture fasse attendre avec raison un adoucissement plus considerable, l'exactitude qu'il faut avoir dans ce regime, rebute souvent les plus constans, d'autant plus que la gou-

te revient, quoique moins frequemment. D'ailleurs le lait trouve rarement des sujets où il puisse se distribuer avec facilité, sur tout si on commence cet usage sans avoir soigneusement dégagé les premieres voyes.

La tisane des bois, y ajoûtant l'antimoine, les grains de chartame avec la racine d'Enula campana continuée assez long-tems dans le Printems & dans l'Automne, soutenuë des boüillons d'écrevisses, agit avec plus de seureté. J'en ay vû de tres-bons effets. Monsr. le Marquis de Non. fut, dans la rigueur de l'hyver, délivré par ce secours d'une des plus violentes attaques de goute qu'on puisse voir.

La poudre, au decours des Lunes, preparée avec le glycirisé, les grains de perroquet, l'écorce de guaiac, & tout le reste connu, a un grand applaudissement. On prend par-dessus cette poudre de la teinture de chamædrys. Si on en continuë l'usage, prenant alternativement du boüillon d'écrevisses, &

qu'on veüille prendre de la rhubarbe les quatre derniers jours du decours de la Lune, on fera mentir ce distique,

Solvere nodosam nescit medicina podagram,
Nec formidatis auxiliatur aquis.

Monſ. Bach. Treſorier de France qui ne ſortoit plus & preſque ſans mouvement, va maintenant à la chaſſe après un pareil uſage continué.

Comme la goute reconnoît deux cauſes ſemblables à celles des autres maladies, l'une dans la partie, & l'autre dans le centre; ce qu'on a de tout temps en bonne Medecine diſtingué en cauſe antecedente & cauſe conjointe, il n'eſt pas indifférent de ſe ſervir de tous les remedes exterieurs que l'on propoſe pour appaiſer la douleur.

La raiſon & l'experience nous convainquent du peril où l'on expoſe le gouteux, lorſque vous appliquez ſur la partie un remede qui boûche les pores & ſuſpend le mouvement de l'humeur qui s'y depo-

ſe. Nous en vîmes un terrible exemple ſur le pied de Monſ. D. F. tres-enflé & fort douloureux, ſur lequel on appliqua de l'eau de frais de grenoüille avec le ſucre de Saturne. La douleur fut diminuée, le malade eut une meilleure nuit; mais le lendemain il commença de ſe plaindre d'une petite toux, la difficulté de reſpirer ſurvint; il ne fut plus queſtion de goute; on ne parloit que d'aſthme & d'engagement dans la poitrine. Feu M. de S. Yon & moy ne pûmes jamais l'empêcher de mourir hydropique de poitrine. Il faut donc tenir pour maxime conſtante, que l'uſage des remedes qui interceptent & repercutent eſt tres-perilleux dans une pareille conjoncture.

Il n'y a pas moins à craindre de la qualité de ces remedes dans les mouvemens critiques, dans les depôts qui ſe font ſur les articles indépendemment de la goute, & dans ceux qui ſe font près des parties nobles.

Les parotides, les tumeurs des hy-

pocondres, les éresipeles exigent une très-grande circonspection dans l'usage des remedes exterieurs. Je n'approuve point celuy du vinaigre dans les éresipeles, ny sur les tumeurs ardentes que la goute excite. On y applique plus seurement l'eau chaude avec un sixiéme d'eau de vie, le boüillon de mou de veau avec quelques grains de geniévre & la regliſſe toujours chaudement, la décoction des écreviſſes concaſſées avec le perſil eſt un grand anodyn; le cataplame fameux avec la mie de pain, le lait; il faut y ajoûter les jaunes d'œufs & le ſafran.

J'ay vû pluſieurs gouteux qui avoient le courage d'appliquer la poix noire ſur la tumeur; quelques-uns s'en loüoient, d'autres ſe plaignoient d'un nouveau dépôt plus fâcheux que le premier. Sur ce principe j'ay vû appliquer à Monſ. le Maréch. de Villeroy des ſangſuës ſur les vaiſſeaux que le mouvement de l'humeur dilate. Monſ. le Maréchal ne reçut aucun ſoulagement du conſeil que Mrs de la Brete-

che & Lapara luy donnerent.

L'application d'un papier enduit d'un côté de chaux vive détrempée, & de l'autre de miel sur la partie malade, soulage plutôt du reumatisme que d'une goute declarée.

Les feüilles de bouleau doivent aussi être regardées comme un topique. J'eus l'honneur d'en faire couvrir Monseig. le Maréchal à Marly. On ne peut pas dire qu'il en fut ny plus ny moins incommodé.

Le topique suivant, pratiqué par mon pere, est sans doute le plus seur & le plus efficace. Il y a trois ans que j'y determinay Monseign. le Maréchal de Villeroy. Le bras & la main également rouges & enflez luy faisoient souffrir les plus aiguës douleurs. On y appliqua le mêlange de dix jaunes d'œufs, huit culierées de bon vin ou d'Espagne, on bat le tout avec une culiere de bois dans un vaisseau de terre qui resiste au feu, on remuë le tout jusques à ce qu'il commence à prendre quelque consistance ; on y jette

deux bonnes cuilerées d'eau generale, on remuë encore sur le feu, on retire bien-tôt, on y ajoûte une bonne culierée de la même eau.

J'appliquay ce remede presque depuis l'épaule jusques sur la main. Monseig. en reçut un soulagement dans le moment. Monseig. son oncle de Lyon s'en est servi avec le même succès. Je suis persuadé que, si on s'en servoit dès les premieres attaques de la goute, faisant les remedes convenables à la cause antecedente, on garantiroit les articles de tous ces malheureux depôts qui les lient, en y engageant le tartre & la craye, qui les noüent, racorniſſent, défigurent, & leur ôtent le mouvement.

Monſ. Baile me donna à Toulouse le remede suivant, qui soulage tres-souvent. On fait rougir à grand feu six onces de vieux cloux de fer, on jette ces cloux sur trois onces d'huile d'olive, & autant d'eau forte. Après deux boüillons, jettez toute la matiere sur une pinte d'eau froide dans un vaisseau de terre; le

jour suivant, separez une espece de crême qui surnage, separez-la & la lavez en plusieurs eaux, jusques à ce que la derniere soit claire, liez ce qui restera avec la cire jaune, le camphre, & peu de sel armoniac. Ce remede topique est d'un grand secours non seulement aux gouteux, mais à ceux qui ont souffert des contusions par des chutes.

Les remarques que je viens de faire sur l'éresipele & sur la goute, confirment la doctrine des fiévres intermittentes, sur lesquelles si je ne me suis pas aussi étendu que je me l'étois proposé, je crois qu'on en sera dédommagé par l'examen que j'ay fait de la goute & des vapeurs, ne doutant pas qu'on ne puisse facilement rendre raison des periodes des fiévres par la proportion de l'humeur retenuë dans les filtres & dans les voyes de la separation & excretion, puis qu'on doit convenir qu'il faut une certaine quantité de matiere heterogene retenuë, pour se soulever ou faire irruption dans l'habitude, comme le remarque Hippoc.

C'eſt du mouvement de cette matiere que dépend le retour de l'accès, & c'eſt du repos de cette matiere que dépend l'intervale d'un, de deux, de 3. 4. 5. 8. & 9. jours. C'eſt même de ce repos d'un & de pluſieurs mois que dépend le ſilence d'une maladie periodique.

Les critiques voudroient une préciſion geometrique pour rendre raiſon des intervales, & qu'on leur dît numeriquement, qu'il faut un demy-gros ou quatre ſcrupules de ſuc heterogene dans les filtres pour ſe ſoulever tous les jours, & de cette proportion mathematique, dans leur ſens, on raiſonneroit conſequemment, Puiſque cette quantité n'y eſt pas aſſemblée, vous n'aurez point d'accès; ſi le troiſiéme la meſure eſt complette, vous aurez la tierce; ſi le 4. elle s'y rencontre, l'accès de la quarte ſe declarera. Mais la neceſſité de la ſeparation étant démontrée, les lieux où elle ſe fait étant inconteſtables, peut-on n'être pas content de la ſuſpenſion de la ſeparation dans le flot du ſang, & de l'em-

barras des filtres, où les matieres ſeparées ſont determinées, pour expliquer les maladies qui dépendent de l'un & de l'autre de ces defauts.

L'experience qu'a fait Sanctorius par la Medecine ſtatique de la quantité de la matiere qui ſe ſepare par les pores dans l'état ſain, pourroit bien nous conduire à apprendre la diminution de cette matiere tranſpirable, lors qu'un homme commenceroit à ſe plaindre de quelque incommodité.

J'ay expliqué au commencement de ce chapitre le raiſonnement du Gentilhomme de la Mirandole, qui paroîtra tres-ſenſé à ceux qui en jugeront ſans prévention.

Quoy qu'il en ſoit, on ne pourra jamais conclure d'une autre maniere que nous l'avons jugé, ſçavoir qu'il eſt de toute neceſſité, lors qu'il y a quelque ſuc dominant dans la liqueur, qui ne peut être reduit à l'unité; le ſujet eſt bleſſé: *Aliquid conſpicuum hominem lædit.* Si ce dominant eſt conſiderable, & exalté dans le fond de la liqueur, la ma-

ladie se declare dans le moment.

Si ce dominant est pousſé & engagé dans les vaisſeaux secretoires, selon sa quantité & sa qualité, sa plus promte ou plus lente fermentation, les accès sont plus prochains ou plus éloignez.

Puisque la soif est un des plus grands tourmens que le malade soufre lorsque la fiévre se declare, nous condamnons le public qui refuse cruellement à boire au maladè dans le frisſon. On doit luy donner de l'eau ou de la tisane chaude tant qu'il en pourra boire. Elle devient souvent un doux vomitif. Si la nausée preſſe le malade, il faut l'aider.

Comme j'ay compris l'épilepsie dans le nombre des maladies periodiques, il nè me sera pas plus difficile d'en rendre raison que des cancers, de la migraine, des vapeurs, de l'asthme, de l'éresipele, & des maladies ausquelles on ne s'attend pas, lorsque les sucs excrementeux degenerez se changent en eaux fortes.

La grande glande du mesentere pourroit bien être le reservoir de

quelque matiere maligne, qui manquant d'iſſuë par le vaiſſeau excretoire, exciteroit les ſecouſſes du genre nerveux, qui eſt tres-conſiderable dans ce voiſinage.

Cette maladie, nommée épilepſie, qui commence preſque toujours par quelque contraction du genre nerveux dans les bras, dans les pieds ou dans les mains, marque toujours le tranſport, ou pour mieux dire, la communication de ce malheureux levain au principe des nerfs.

Quoique ce mal ſoit inſurmontable aprés 25. ans, par l'affoibliſſement de la partie ſouffrante, & par l'exaltation de la malignité de cette matiere, nous avons vû des malades fort ſoulagez par la juſte application des remedes ſuivans.

Entre les vegetaux le ſigillum Salomonis, & ſingulierement la petite valeriene, la terebentine, la pivoine, la chelidoine, le polipode de chaîne & l'ariſtoloche ronde ſont les plus efficaces. La preparation qui ſe fait avec les porreaux qui ſurviennent aux jambes des chevaux les plus vi-

goureux, la meliſe, l'ambre noir & le ſuccin eſt un des plus puiſſans remedes. Monſ. Bon Medecin de Valence en grande reputation m'a indiqué ce remede, duquel j'ay vû de tres-bons effets.

Le crâne humain, l'uſnée, le caſtor, la corne de cerf, le pied d'élan, le beſoart.

On vantoit la tête de loup, qui n'a pas réüſſi.

L'ambre noir, le cinabre d'antimoine; mais le plus actif de tous ſe tire du camphre. Je viens d'en faire trois experiences ſurprenantes.

L'application d'un cauſtique à la jambe gauche : le lait eſt tres-contraire, le vin encore plus.

Ce qu'on défend toujours aux hommes, devient quelquefois un remede pour les Dames.

DE L'ASTHME.

COMME nous avons compris l'asthme dans le nombre des maladies periodiques, quoy qu'elle soit continuelle à de certains sujets, nous devons neanmoins rendre raison de ces retours. Nous examinerons ses differentes causes qui nous conduiront à ses differentes especes, je proposeray des remedes singuliers contre cette maladie formidable, que Plutarque & Seneque appellent la Meditation de la mort.

Comme notre principal dessein est de traiter de l'asthme periodique, nous sommes obligez de faire remarquer que l'asthme est sympathique ou idiopatique.

Nous parlerons des differentes especes de ce dernier, après avoir expliqué les differentes causes de l'asthme sympathique. J'en vais rapporter trois singulieres, ausquelles on peut attribuer toutes les difficultez de respirer periodiques, qu'on a accoutumé

coutumé d'appeller Asthme.

Le siege de ces trois causes est ordinairement ou dans les glandes du mesentere & des intestins, ou dans les glandes de la matrice, ou dans celles de l'oüaire.

Je place le troisiéme siege dans les vaisseaux & vesicules de la rate, & dans le corps glanduleux du pancreas.

Par ma theorie des secretions & excretions, que j'ay fort éclaircie cy-dessus, il est aisé de juger que les parties heterogenes suspenduës, transportées avec des vents dans les vaisseaux qui traversent l'organe de la respiration, y excitent un soulevement & un gonflement, duquel dépend la difficulté de respirer, qu'on nomme asthme ou orthopnoë, parce que celuy qui la souffre ne peut demeurer dans son lit, étant obligé de se tenir debout, ou dans une situation qui soit perpendiculaire à l'égard des poumons.

Quelques Scholastiques comprennent toutes ces especes sous le nom d'asthme hypocondriaque, parce

qu'ils en recherchent la cauſe ſous le diaphragme & dans les premieres voyes. Entre tous les remedes que je rapporte cy-deſſous, & celuy dont j'ay fait mention dans le traité des Vapeurs, l'eau de Millefleurs eſt un des plus efficaces.

De l'Aſthme Idiopathique.

Les parties contenuës dans la poitrine, ou la cavité même, ſont accuſées de l'aſthme idiopathique.

Par les parties contenuës dans la poitrine, nous entendons les differens vaiſſeaux qui arroſent ou ſervent à la ſtructure des poumons, nous entendons de plus leur propre ſubſtance.

Les vaiſſeaux ſont les veines & les arteres, où le ſang par ſa ſeule quantité demeſurée preſſant les poumons, excite une difficulté de reſpirer aſmathique, que la ſaignée repetée ſurmonte facilement, comme nous vîmes dernierement dans un grand Prince. La grande rarefaction & boüillonnement du ſang cauſe le même accident. Mais la cauſe de

l'asthme, que nous nous proposons de combattre, la plus ordinaire, & qui fait le plus de resistance, regarde la coagulation du sang, véritable germe des polypes. Cette cause de fixation & d'épaississement qui devient commune à la lymphe, au phlegme & à la serosité, nous apprend comment elle s'embarrasse dans les canaux qu'on appelle âpres, parce qu'ils sont des dépendances de la trachée artere, auxquels on donne le nom de bronches, où le suc lymphatique, où la serosité épaissie & en grumeaux cause ces violens accès d'asthme.

Les asthmes qu'on supporte longtems, sont ordinairement causez par l'embarras des vesicules du poumon & des bronches. C'est dans ces voyes, & dans leurs plus profonds reduits, où niche un suc par fois si épaissi & endurci qu'il s'en forme une espece de corps grandineux. M. de Thou rapporte dans son histoire, qu'un de ses amis attaqué d'un ancien asthme rejettoit souvent de petites pierres; nos observations sont

remplies de semblables faits, de Tailleurs de pierres, de Scieurs de marbres, de Cardeurs de laine, de Bateurs de plume & poil propres à faire des chapeaux, dans les poumons desquels on a observé de semblables matieres à celles sur lesquelles ils travailloient. J'ay même observé dans la dissection d'un corps les intestins *Colum & rectum* entierement farcis de duvets entâssez.

La quatriéme cause de l'asthme & la plus difficile à connoître dans sa naissance, est le commencement d'une serosité répanduë dans la cavité de la poitrine. J'en ay déja parlé dans l'éxamen des signes qui nous apprennent à connoître la fiévre.

On vient de me consulter pour M. le C. D. P. en Bretagne, qui attaqué d'une difficulté de respirer au coucher du soleil, & qui augmentoit considerablement sur le minuit, après trois saignées consecutives, est reconnu hydropique de poitrine, avec une si grande oppression que les crachats sont souvent

teints; ce que j'ay toûjours observé dans les hydropisies de poitrine accompagnées de grandes difficultez de respirer, singulierement à un Officier de M. le Grand à Paris & à un habitant de Royaumont; M. le Mar. de Tourvile, & M. le Comte de Beuvron eurent les mêmes accidens.

Je remarquay un œdeme dans la partie posterieure & laterale droite de la poitrine, comme on me le dépeint dans le malade pour qui je viens d'écrire. M. son Medecin qui a trouvé ce Gentilhomme saigné trois fois me demande, si on fera l'opération; j'ay répondu que s'il trouvoit de la force dans le sujet, il suivroit le conseil d'Hippocrate qui prononce d'ouvrir promtement ἀνίοχα ἰᾶσθαι. M. Gras Medecin de M. de Turene fit faire cette opération à un Cartier de Lyon avec succès. M. Delorme la fit faire à un Parfumeur fort âgé, il en reçut neanmoins un soulagement considerable, & survêcut sans oppression plus de six mois. Je la fis faire à

Lyon à M. Barancy Secretaire de M. Dugué Intendant, qui revint en parfaite ſanté. Lorſque mon pere fut voir Madame de Cantecroix de Lorraine, il fit faire cette opération avec ſuccès à un Officier de ſa maiſon. Monſieur Lambert Chirurgien ordinaire du Roy, attaché depuis long-temps à Monſeigneur le Maréchal de Villeroy, fit l'année derniere cette opération à la femme d'un Tourneur ſi oppreſſée qu'elle demandoit qu'on lui ouvrît le côté, ce que M. Lambert fit à droit, & quelques jours enſuite du côté gauche; elle fut ſi ſoulagée que ſes parens qui la voyoient depuis long-temps mourante à tous momens, furent ſurpris de la réſiſtance qu'elle fit plus de ſix ſemaines malgré la fiévre & la ſuſpenſion des urines, dont on ne pût rétablir le cours.

Comme les Medecins ne conviennent gueres de l'hydropiſie de poitrine, que lorſque le malade eſt preſque noyé, cette incertitude eſt un grand obſtacle à l'opération, qui dans cette conjoncture eſt preſque

l'unique remede, qui seroit par fois souverain, s'il étoit pratiqué dans le commencement.

Je ne repete point ce que j'ay dit de l'asthme convulsif dans le Traité des Vapeurs; on doit le regarder en bonne pathologie, comme la dépendance de la cause de l'asthme, qui interessant le genre nerveux, ne doit pas faire prendre le change à un bon Medecin qui dirige avec raison ses vûës contre l'agent principal, & ne pas suivre la secte des Methodiques, que Cardan appelle avec raison, Medecins symptomatiques.

Quoique je me défende toûjours d'une therapeutique en forme, je suis obligé de rapporter les remedes singuliers que j'ay promis pour le soulagement des asthmatiques par la coagulation du sang, & par l'embarras des bronches & vesicules du poumon.

Comme j'ay parlé cy-dessus des effets merveilleux de la saignée lorsque l'oppression est causée par la quantité ou qualité d'un sang rare-

fié ou fermenté. Il s'agit maintenant de proposer des secours convenables pour délayer le sang & lui donner la fluxibilité necessaire, non-seulement pour continuer son cours, mais necessaire pour la séparaiton des parties heterogenes qui s'y trouvent & y arrivent continuellement.

Sans parler de la nourriture qui doit toûjours répondre à la premiere intention, ny des exercices & de tout ce qui regarde le regime de vivre, je me retranche sur le choix de l'air pur & temperé, ayant vû très-souvent des asthmatiques sans oppression en de certains lieux, & fort incommodez, lorsqu'ils respirent un air différent.

On doit choisir avec le même soin l'eau la plus legere & la plus pure, on la fera plus que tiedir pour y jetter le soir de la scolopende, qui infusera hors du feu pendant la nuit. Le malade en boira le lendemain à l'ordinaire avec un vin leger exemt de toute acidité : le vin de Champagne meur est préferable à celui de Bourgogne.

J'ay vû donner à M. l'Abbé de Luxembourg de l'infusion de la racine de Contrayerva dans le vin d'Okom avec beaucoup de succès.

Le bouillon d'écrevisses sans viande, avec la racine de persil, & les feuilles de cerfeuil, après avoir bien fait écumer les pattes, cous, cuisses & queües pilées ensuite avec la coque.

Ce bouillon est un très-bon délayant & fort opposé au principe de la coagulation.

Celui des viperes dans la suite dégrumele le sang très-efficacement. On en donne peu à la fois.

Je fais donner auparavant trois ou quatre culierées de la teinture suivante.

Sur deux pintes d'eau on jette deux onces de racine d'enula campana, une once d'hermodactes concassez, une bonne poignée de marrube blanc ratissé, concassé, lavé avec l'eau de vie, deux onces de la racine d'Iris nostras lavée de même, sel armoniac dépuré quatre scrupules, le tout cuira à petit feu, pour

être reduit à près de trois chopines, on passera le tout & on y jettera dans un vaisseau de terre deux gros d'hyssope, & un gros de rue, une once de figues de Carême, deux gros de bayes de genièvre, une pincée de feuilles de menthe, un gros & demi de sel de tartre, le tout demeure à la cave 24. heures, puis on y jette une livre de miel blanc, un gros de canelle, pour faire bouillir ensuite à petit feu jusques à la reduction de près d'une pinte, à laquelle passée, on ajoûtera une bonne culierée d'esprit de vin tartarisé.

Cette teinture se donne avant le bouillon du matin, le soir avant le peu de nourriture qu'on doit donner, & même dans le temps de l'oppression.

J'ay vû donner ce remede chez Monsr. le Marquis du Passage à un Gentilhomme suffoqué depuis longtemps par une suppression des haimorroïdes. Les bouillons, de legers purgatifs & la teinture le délivrerent d'un asthme terrible en rap-

pellant les haimorroïdes. Le dépôt fut même si précipité qu'il se fit un abscès dans l'intestin.

Comme le malade disputa quelque temps sur l'ouverture, la matiere par son sejour penetra & traversa l'intestin, ce que nous reconnûmes avec le Chirurgien qui proposa l'opération. Un Opérateur du Dauphiné promit la guérison avec le regime suivant & deux injections que je décriray dans la suite. M. le Marquis dit qu'il falloit tenter ce remede avant l'opération.

Le regime consistoit à boire ordinairement d'une décoction faite avec la sarse pareille en poudre, la racine de frêne & le vin blanc.

Le malade ne prenoit aucun bouillon ny potage. On lui donnoit à dîner un poulet rôti & le lendemain un pigeon sur le gril, le soir un ou deux œufs.

L'Opérateur se servoit de deux injections, dont il ne me fit plus de mystere dans la suite.

La premiere étoit composée avec la racine d'aristoloche, de thlaspi,

les feuilles de ranoncule, de tithymale & pervanche, le vin blanc & une pincée de cendres clavelées.

Après s'être servi de ce déterſif, eſpece de catheretique pendant huit ou dix jours, il employoit l'injection faite avec les feuilles de joubarbe, ortie, grieche, millefeuille, & millepertuis, la terebenthine, l'alun & le gros vin.

L'Apothicaire me dit qu'il avoit vû une fiſtule guérie dans ſon voiſinage par cette conduite. Je luy dis que la fiſtule étoit borgne, qu'elle ne penetroit pas; il me dit que M. Chapat Medecin de Grenoble le croyoit comme moy.

Il fallut enfin venir à l'operation après une tentative de trois mois.

Il y a cent perſonnes à Paris qui ont des remedes infaillibles pour guérir les fiſtules de l'anus borgnes, parfaites, imparfaites & de toutes les eſpeces; je conviens neanmoins que j'en connois un, qui a de ſinguliers remedes pour guérir des fiſtules, de l'eſpece que je viens de déſigner dans le Gentilhomme de

Saint George. S. A. R. de Lorraine s'en eſt même bien trouvée & ſoulagée pendant quelque temps ; mais l'inteſtin étant percé de part en part, & depuis long-temps, il a fallu avoir recours à M. de la Peironie, dont la capacité & dexterité détermina il y a trois ans un des premiere Princes de ſa maiſon, auſſi ſage que grand Capitaine, à prendre une confiance entiere à ſon merite, on n'a rien eu à deſirer pour le ſuccès à Luneville ny à Paris.

Cette digreſſion ne ſera pas inutile dans l'examen des fiſtules & des différentes cauſes de l'aſthme, que le retour des haimorroides a parfaitement terminé en délivrant le Gentilhomme de la difficulté de reſpirer preſque continuelle, de la palpitation de cœur & de l'intermiſſion du pouls, par les remedes que j'ay rapportez.

Les ſuivans conviennent mieux à l'embarras des bronches & des veſicules du poumon.

On tire du tabac & du ſouphre les plus puiſſans ſecours pour faci-

liter l'expectoration des sucs poissez, & pour en combattre la cause antecedente.

Le syrop de tabac se fait avec le meum, le fenouil & les raisins ojubis, les pepins ôtez, on en prend deux culierées, & par dessus six culierées de l'hydromet scillitique avec l'helenium.

Avant ce remede & les suivans, c'est au Medecin d'éxaminer l'état de l'estomach & des premieres voyes.

La teinture suivante rend l'effet des bechiques plus favorable; je fais faire une infusion de gratiola avec l'hyssope, & la mane, sur 2. à 3. onces de coulure, je mêle 2. ou 3. grains de Kermes mineral, selon que le besoin l'exige. L'estomach & les premieres voyes dégagées, les remedes pectoraux s'insinuent avec plus de liberté.

L'opiate suivante est un des remedes le plus recommendables. On prend le souphre lavé 18. fois, la terebenthine, la teinture de saffran dans l'eau de vie brûlée avec le sucre, on incorpore le tout avec

le syrop de tussilage.

On prend de ce mêlange matin & soir.

Je connois des asthmatiques qui se loüent fort de la fumée du meum, du tussilage, comme M. de Niert; la fumée du tabac a beaucoup de partisans; mais la différence des sujets & de la cause de l'asthme doit faire décider du choix.

L'experience nous fait convenir de la superiorité du tabac mâché sur tous les autres remedes. Monsr. l'Abbé Dormand, Monsr. de Langlée, sont des témoins de l'effet merveilleux de ce remede, Monseigneur le Duc de Boüillon lui doit 12. ou 15. de ses dernieres années.

Dans les grands accès d'asthme, nous nous servons utilement de la gomme ammoniac dissoute & mêlée avec l'eau d'hyssope, le syrop d'éryssimum & quelques goutes d'esprit volatil de sel armoniac. Ce syrop qu'on appelle de Velar en Flandre, ou plutôt le syrop du chantre y est d'un grand usage. C'est Lobel qui étoit d'Anvers, fameux Botaniste

qui lui a donné le nom de syrop du chantre.

J'ay vû de vieux chasseurs à la venerie de Turin qui vantoient fort la poudre de poumons de Renard sechez & détrempez dans le vin blanc que l'on souphroit ; j'en ay ordonné à Neuville, à Evreux & à Villeroy & n'en ay rien ouy dire de singulier ; l'opiate, le tabac & le masticatoire emportent le prix.

DE LA PESTE.

Ne dira-t'on pas que je reſſemble au ſoldat qui arrive à l'armée lorſque la bataille eſt donnée ; mais l'ennemi que l'on vient de combattre n'a point deſarmé, il ne fait jamais de paix ; s'il donne quelque tréve, c'eſt pour faire de nouvelles invaſions avec plus de ſurpriſe. Puis qu'on eſt encore ſur ſes gardes dans les lieux de la deſolation, un Medecin doit ſon contingent pour ſoutenir la guerre contre l'ennemi du genre humain. Je dis même plus ; je ne pouvois pas écrire ſur les fiévres malignes de 1713. ny ſur les petites veroles ſuivantes, qu'on pourroit nommer peſtilentielles, puis qu'elles emportoient le plus grand nombre des malades, ſans parler de la peſte, d'autant plus que mes remarques ſont fondées ſur les obſervations des peſtes d'Allemagne, de Lyonois, de

Suisse, de Languedoc, qui m'ont été communiquées par le fameux M. de Lorme, M. Legras Medecin de merite, qui a passé sa vie auprès de M. le Prince de Turene, par M. de Beleval, qui m'a presidé à Montpelier, & par mon pere Commissaire de santé, premier Echevin de la ville de Lyon, qui n'a pas peu contribué à établir les reglemens & le bon ordre du Consulat, pour garantir la Ville, la Province & ses voisines du plus terrible des fleaux.

Thucydide, Apian Alexandrin, Denis d'Halicarnasse, qui ont écrit des pestes d'Athenes, d'Ethiopie, d'Egypte & de Carthage, tous mes auteurs, conviennent que la peur & la desertion causent les plus grands desordres, & font perir beaucoup plus de personnes que la peste même. Cette derniere de Provence nous a confirmez dans ce sentiment. Dans l'abandon où on fut d'abord on a vû mourir dix mille personnes faute de nourriture & de remedes; & souvent manque d'un verre d'eau.

Ceux qui ne croyent pas plus à la contagion qu'aux Sorciers, trouvent dans ces hiſtoires de grandes autoritez.

Un Medecin du premier ordre & d'un merite diſtingué ſe fortifie tous les jours dans ce ſentiment, qui luy ſert de recreation avec ſes amis; avec d'autres, il en fait un problême qui embarraſſe beaucoup ceux qui ne ſe ſervent pas avec dexterité des deux anſes d'Anacharſis. Si Monſ. le premier Medecin n'avoit mis en évidence toutes les raiſons qui inſinuent la communication de la peſte dans les Memoires qu'il a envoyez à Marſeille, je ne croirois pas donner atteinte à la conſideration qui eſt dûë à Monſ. C. ſi je n'étois pas de ſon ſentiment :

Diverſum ſentire duos de rebus iiſdem,
Incolumi licuit ſemper amicitia,

je tâcherois de faire ceder la peur & les plus grandes frayeurs au contact immediat & aux particules empeſtées qui s'échapent continuellement par la tranſpiration & par l'expiration, qui ſont autant d'étincel-

les qui allument le feu de la Peſte dans les corps qui en ſont ſuſceptibles. Le ſçavant Traité d'un Academicien de Languedoc fait voir que le dard inviſible eſt le plus actif de tous les levains, qui pouvant avoir ſon ſupôt dans des particules empoiſonnées, pouvoit avoir emporté les trente mille hommes qui perirent de la peſte en trois jours dans l'armée de David. La peſte du grand Caire, qui tuoit vingt mille hommes par jour, reconnoiſſoit ſans doute une cauſe de cette activité, auſſi-bien que cette peſte generale de 1343. qui en cinq ans ne laiſſa preſque pas la moitié des habitans de l'Europe.

On pourroit bien dire qu'une cauſe auſſi generale n'avoit pas beſoin de ſujets ſuſceptibles pour ſe multiplier : mais comme il eſt de notorieté publique que de proche en proche par la communication on voyoit des lieux deſolez, pendant que des voiſins retranchez échapoient au peril, qui dans la ſuite devenoit commun par la communication ; ce

qui nous a paru dans la Provence, dans le Comtat & dans le Languedoc ; on ne peut disconvenir que le commerce des pestiferez ne soit tres-dangereux pour ceux même qui avec beaucoup de courage sont incapables d'avoir peur. Le quartier de S. Just, qui se trouva muni de provisions, se garantit dans la grande peste de Lyon par la même précaution. Le quartier de Bourneuf à Lion, comme celuy de S. Marcel à Paris, a été moins exposé à cause des Taneries, qui élevant des particules capables d'émousser & d'embarrasser les atomes empoisonnez & du ciel & de la terre, servoient de sauvegardes aux peuples de ces cantons.

Ceux qui exceptent la peste des maladies contagieuses, rendent facilement raison, par la cause generale, de la perte des 20000. hommes du Grand Caire en un jour. Il en mourroit cent mille qu'ils n'en seroient point étonnez, & qu'ils ne croiroient pas que la contagion en pût augmenter le nombre. Ils trou-

vent autant de force dans l'activité de la cauſe generale, qu'on en trouve dans le bras de l'Ange Exterminateur de 72000. perſonnes.

Si on ne peut connoître le bois dont l'Ange ſe ſervit pour faire les fléches, un Aſtrologue prévenu vous dira qu'il faut examiner la malignité des aſpects que l'on obſerva dans les grandes & horribles peſtes qui deſolerent le Royaume ſur la fin du regne de Philippe de Valois en 1345. & qui ſe rallumerent trois années enſuite. L'Italie fut deſolée en 1373. par une peſte auſſi cruelle ſous le Pontificat de Gregoire XI. & dix ans enſuite, ne ſouffrit pas moins ſous Clement VII. Sylvius & Dalechamp, tous deux Medecins de Lion, rapportent que la plus grande peſte fut precedée du concours de Saturne, Mars & Jupiter au dix-neuviéme degré du Verſeau. Le contemplatif continuëra de vous dire que ſur de pareilles & approchantes poſitions, dont ils font mention, on peut prendre de grandes précautions, qui regardent le changement

d'air, la distance des lieux, le regime de vivre, les exercices, les soins redoublez de la voirie, la propreté des lieux, la separation des malades, mais plutôt la sortie promte de ceux qui seront dans les lieux où les maladies se declarent. Je n'approuve pas qu'on transporte les malades; c'est infecter l'air par lequel on les fait passer. Mais, dira-t'on, ce sont des domestiques; les maîtres n'ayant rien de plus precieux que leur santé, doivent aller ailleurs, & laisser leur maison bien fermée, avec tous les secours necessaires. Avec cette attention un Prince, un Seigneur, un ami sera étudié par son Medecin sur l'espece des remedes pratiquables à la veille de l'orage, dans lequel nous nous retranchons sur l'examen du sujet attaqué de la peste, qui selon les differentes dispositions du malade exige une differente conduite; mais quelque incertitude qu'il puisse rester du problême de la contagion, le Medecin doit toujours être attentif à empêcher la communication du sain avec le malade, avec la mê-

me severité qu'on preserve une partie saine de celle qui est corrompuë, & menacée de la gangrene.

Cette maladie doit être traitée, comme toutes les autres, où l'indication la plus forte, & les égards à la cause compliquée doivent determiner le Medecin, qui doit être singulierement occupé de rassurer son malade, puisque la peur est une des plus puissantes causes de la peste; réellement par la concentration des esprits que la peur cause, & par la suspension du mouvement, les dehors étant abandonnez, les miasmes des particules empoisonnées s'introduisent avec beaucoup plus de facilité.

La raison & l'experience nous convainquent que les particules offensives qui s'élevent continuellement des substances animées & inanimées, causent une infinité de maux proportionnez à leur activité. Lorsque les miasmes attaquent des parties semblables à celles dont ils sont détachez, dans une proportion assez considerable, pour faire impression

ſur une ſubſtance diſpoſée, on voit éclôre une maladie contagieuſe.

J'ay vû M. le Marquis d'Urfé jeune & robuſte revenir de Flandre avec un Gentilhomme phtiſique, dans une chaiſe à deux places. Le froid étoit ſi rigoureux, qu'il fallut avoir les glaces toujours levées. Le Marquis perit du même mal, & avec tous les mêmes accidens, qui cauſerent un ulcere conſiderable dans le poumon malgré tous les ſecours que M. Dubeley & moy pûmes luy donner.

Madame la Marquiſe de Cagnol jeune & d'une bonne ſanté, eut le même ſort à Montmelian, où je fus envoyé par Madame Royale pour voir M. le Marquis de Pianeſſe malade.

Le Marquis de Cagnol avoit les mêmes accidens que le Marquis d'Urfé. J'avertis ſon épouſe du peril auquel elle s'expoſoit en couchant avec ſon mary, quoy qu'elle n'eût eu cette complaiſance que pendant quelques nuits. On ne put l'empêcher de mourir du même mal.

J'ay vû nombre de pareils exemples, mais ces deux me ſont toujours preſens.

Les ſeparations que mon pere fit faire autrefois dans la maiſon de la Charité de Lyon, pour empêcher le progrès du ſcorbut, ſont des témoins recolez & confrontez de la contagion. Il y en a des miliers de la petite verole, des fiévres malignes, de la rougeole, de la gale, du ſcorbut, de la ladrerie, de la toux, qui deſole les enfans, ſi vous ne les ſeparez pour les garantir de ce mal, que le peuple appelle coqueluche. Les maladies des yeux marquent ſouvent la force de ces miaſmes ſur les parties qui ſont en relation avec celles dont ils partent :

Dum ſpectant oculi læſos, læduntur & ipſi,
Multaque corporibus tranſitione nocent.

Si l'on trouve des miliers d'exemples de communicabilité de quelques levains aux corps qui en ſont ſuſceptibles, le monde entier nous

donne des milions d'exemples de la contagion qui a toujours rendu la peſte ſi redoutable.

La grande difficulté regarde les cauſes préciſes de la peſte. Comme il entre toujours plus d'amour propre dans de pareils examens, que de deſir de découvrir la verité, le Phyſicien eſt toujours plus occupé de ſoûtenir ſon ſyſtême, que d'approfondir les difficultez, & de reſoudre les objections qui luy ſont contraires; tant il eſt vray que la plûpart des Sçavans n'ont jamais plus d'eſprit que lors qu'ils défendent une mauvaiſe cauſe.

La corde du Sonneur de Milan & le balot de Marſeille ont ouvert un grand champ aux miaſmes & aux inſectes du Pere Kirker. L'érudition de mes deux confreres a mis ces deux problêmes dans un grand jour. Ceux qui regarderoient ces faits comme des procès verbaux contre les Sorciers, les mettroient bien-tôt hors de Cour; mais comme les particules offenſives, qui tranſpirent des corps, ſont demontrées, & qu'elles

participent du mouvement des substances animées, dont elles sont détachées, il s'agit de faire voir que les atomes qui s'échapent des corps inanimez, ont souvent plus d'activité que les miasmes qui partent des corps animez.

J'ay vû dans un laboratoire à Turin mourir un jeune homme dans un moment par la fumée du sublimé corrosif. Ce qui arriva à Ste Croix est connu de tout Paris. Les terres nouvellement remuées combien en tuënt-elles tous les jours ? Il y eut les années dernieres plusieurs personnes étoufées dans les fosses des Hales. Les vapeurs de la grote de saint Germain près de Pouzol, dans le royaume de Naples, étouffent-elles pas le chien qu'on y jette, qui resteroit mort si on ne le retiroit dans le moment ?

Les eaux corrompuës dans les constitutions de pluyes & de vents de Midy, dont parle Hippocrate dans ses Epidemies, sont tres-propres à remplir l'air de particules empoisonnées.

S'il y a des eaux naturelles qui interceptent non seulement le mouvement du liquide, mais qui endurcissent le solide, que ne peut-il arriver de surprenant dans le liquide ordinaire corrompu, pour être joint aux pestilentielles vapeurs des plantes empoisonnées, dont il peut s'élever des particules gorgoniques :

Flumen habent Cycones, quod potum saxea reddit
Viscera, mox cunctis inducit marmora rebus.

En un mot, toutes particules émanées de corps vivans ou inanimez communicables, qui interceptent le mouvement des esprits & du sang, de maniere que les separations ne se font plus, ou tres-difficilement, doivent être regardées comme causes efficientes de la peste.

Si le mouvement est entierement intercepté, le malade meurt sur le champ; s'il est interrompu ou traversé dans sa direction, on dispute sur le plus ou le moins d'obstacles. La dissolution, la coagulation du sang sont des dépendances de la puissance

de cette cauſe, qui arrêtant la grande rouë de la machine, cauſe la confuſion, dont parle Hippocrate, par le defaut de toutes les ſeparations, par les pores, par les glandes & par tous les vaiſſeaux excretoires. D'où il s'enſuit que cette union, qui fait le principe de la vie, n'y eſt plus, & que les parties integrantes ſe décompoſent, manque de directeur, d'où ſe forment les puſtules, les anthrax, les parotides, & tout ce que l'on voit ſur l'habitude du corps.

Par nos obſervations ſur les maladies contagieuſes, il n'eſt pas difficile de comprendre que les particules qui s'échappent des corps frappez de la peſte, peuvent produire de ſemblables effets ſur des corps ſuſceptibles, car cette condition ſera toûjours requiſe & concluante.

Tout ce qu'on dit des corbeaux & des femmes couchées avec leurs maris, ne fera jamais aucune impreſſion ſur des Medecins raiſonnables.

Les levains, les dragons volans trouveront toujours des exceptions,

lorſque la diſpoſition ſera contraire à leur activité ; mais on accuſe l'impuiſſance de ce levain, lors qu'il paſſe par le fluide de l'air. La coutume dans laquelle nous ſommes de meſurer la force des agents aux volumes des corps qui les enferment, nous met toujours en défiance contre l'énergie des molecules, comme s'il n'étoit pas conſtant qu'il y a une infinité d'êtres d'une fort petite maſſe & d'une tres-grande vertu, *mole minimum, virtute maximum.*

C'eſt par cette prévention que notre jugement porte ſouvent à faux. On ne veut pas comprendre que le levain agit par toute ſa ſubſtance, que ce qui reſte, quand il s'en ſepareroit quelques particules, eſt également poiſon. Que ſi le fluide de l'air diminuë de la maſſe, il ne diminuë rien de la force. Il eſt même vraiſemblable que ce levain trouvant dans l'air de ſemblables particules, groſſit & ſe raſſemble dans les lieux où la peſte eſt allumée, & où il meurt à toute heure une infinité de perſonnes.

Il eſt hors de doute que dans une atmoſphere infectée les levains font de continuelles recruës, plutôt qu'ils ne diminuënt de leur force, ny même de leur volume.

L'Academicien de Languedoc qui a remporté le prix ſur le ſujet des levains, nous apprend qu'une livre de levain fermenteroit le bled de l'Univers reduit en pâte, & que la flâme, eſpece de levain, embraſe tout, ſans preſque rien perdre de ſa ſubſtance.

Je vois bien qu'on m'attend à Milan, & à l'ouverture du balot de Marſeille. Je crois être bien fondé de dire que les particules empeſtées s'attachent à la mouſſeline, à la gaze & aux toiles de coton, comme le muſc, la civete, l'ambre & les mauvaiſes odeurs s'attachent & parfument les étoffes où elles ſont renfermées. Une peau de franchipane gardée vingt ans frappe vivement tous ceux qui ſe trouvent à l'ouverture du cabinet d'où on la tire.

Les particules en queſtion ne ſont pas auſſi ſenſibles aux procès mammillaires, c'eſt-à-dire à l'organe du ſens

ſens deſtiné pour l'odorat ; mais elles le ſont, je dis tres-ſenſibles aux eſprits, au ſang, & au cœur même, lorſque l'homme meurt dans un pareil dévelopement de marchandiſes.

Les levains marquez & empreints du caractere de poiſon, ſont un objet auſſi diſproportionné au principe de vie, que le muſc eſt proportionné à ceux qui aiment les odeurs. Si l'un agit ſenſiblement, & l'autre inviſiblement, ce dernier, bien loin d'agir moins efficacement, agit avec d'autant plus de force, qu'il attaque des ſujets, qui n'étant point en défiance, ſont penetrez avec plus de violence : c'eſt ſur ce principe qu'on a vû des perſonnes empoiſonnées à l'ouverture d'une lettre, d'autres en portant un bouquet au nez, comme on a vû mourir à Piſe deux perſonnes en cachetant des lettres.

La corde du Sonneur ne ſera pas plus difficile à expliquer, étant chargée de corpuſcules empeſtez émanez des corps, auſquels elle a ſervi pour leur ſepulture. Je ne détermine point la qualité de ces particu-

les, ny l'impreſſion qu'elles peuvent faire ſur le ſang ; je paſſe plus avant, & je dis que ces particules attaquent les eſprits, qu'elles en troublent la pureté, qu'elles en pervertiſſent la direction, & ſouvent interceptent leur mouvement.

L'effet de ces molecules empoiſonnées me perſuade qu'elles ſont gorgoniques, deleteres & mortiferes, que dans leur cours elles s'aſſocient aux particules analogues qu'elles rencontrent dans l'athmoſphere, que cette recruë ſert de pâture au feu de la peſte, qui fait plus ou moins de progrès ſelon les diſpoſitions des ſujets, & le ſervice qu'on rend aux malades. La peur *animam expectorans* a cauſé l'abandon, le manque d'alimens & de remedes, qui ont donné lieu à la derniere deſolation de Marſeille.

Je ne puis finir l'article du Sonneur de Milan ſans rapporter un exemple plus ſurprenant dans cette eſpece

J'ay lû dans un Auteur grave, qu'un enfant mourut enragé pour

s'être bleſſé avec un tronçon d'épée qui avoit ſervi quatorze ans auparavant à tuer un chat enragé. Cet enfant joüant avec ſes compagnons dans un grenier, fut bleſſé à la main par cette même épée. Sennert ou Skenkius, où je l'ay certainement lû, rapportent que ce pauvre enfant mourut enragé. Ce fait pourroit favoriſer l'opinion des agens animez pour tranſmettre la cauſe de la peſte ſi l'on pouvoit comparer une particule expirée d'un corps vivant, avec l'ombre d'un atome de ſang, d'un animal mort depuis quatorze ans. Mais eſt-il permis de parler ſi longtemps de levain ſans rechercher la cauſe de ce levain qui part des corps & qui rend les autres ſuſceptibles de ſon impreſſion? M. B. ſuivi & préferé à tous les Academiciens dans ſon Traité de la Fermentation, prouve que dans la diſpoſition de la deſunion des parties integrantes, l'ébranlement des parties inſenſibles, leur déplacement & leur ſeparation eſt l'unique cauſe materielle ou occaſionelle de la generation des fer-

mens & de leur multiplication. Il attribuë ce dérangement au rapide mouvement de la matiere subtile, qui se mouvant dix-sept fois plus vîte que le tourbillon dans lequel nous sommes renfermez, ébranle, dérange & separe les parties insensibles des mixtes. Cet Academicien prouve l'existence de la matiere subtile par la machine pneumatique, où la pâte s'aigrit plus tard que dans l'air. Le feu qui se communique à la poudre à canon enfermée dans la machine pneumatique, en est une preuve convainquante : c'est une grande satisfaction pour ceux qui font leur étude particuliere des principes d'Hippocrate, de voir qu'un des plus grands Physiciens de ce temps rapproche l'unité de notre Maître, de laquelle dépend la durée des mixtes, & au défaut de laquelle il impute avec raison la source des plus grandes maladies. M. l'Abbé Villenot raisonnant sur la matiere étherée, n'étoit pas de l'avis d'un Philosophe, qui par un changement imaginé dans notre tourbillon, don-

noit pour la cauſe des plus grandes peſtes ; l'acceleration du mouvement de la matiere ſubtile, qui précipitant la ſéparation des parties integrantes, & inſenſibles, n'alloit pas ſeulement à la décompoſition des corps, mais à la prompte deſtruction des ſujets ; ce ſçavant homme eſtimoit que la ſuſpenſion de la matiere ſubtile étoit plus aiſée à comprendre par la poſition & oppoſition de quelques corps, qui n'admettroit pas le paſſage de cette matiere dans la planete ſur laquelle nous ſommes ; cette cauſe negative luy paroiſſoit plus propre & plus puiſſante pour rendre raiſon des grands ravages de la peſte ; de ſemblables hypotheſes ſoûtenuës de quelque vraiſemblance reſoudroient bien des difficultez inſéparables des différens ſentimens ſur la cauſe de la peſte.

Monſ. G. a fait trop d'honneur à l'opinion du P. Kirker ſur les vers qu'il regarde comme la principale cauſe de la peſte, pour que je ne le prie pas de trouver bon que je

luy propose mes difficultez, après avoir établi, s'il me semble, assez vraisemblablement, que les parties offensives des vegetaux, des mineraux, des eaux & de la transpiration & expiration des corps vivans, sont plus que suffisantes pour causer les maladies contagieuses & la peste.

Je conviens que l'athmosphere est toûjours chargée d'une infinité d'insectes, mais nullement formez au hazard, ny dépendans de la corruption des animaux & des vegetaux, comme nous l'établirons dans la suite.

Cette generation fortuite pourroit être reçûë dans la Philosophie de Democrite & d'Epicure, la nôtre reconnoît un ordre constant dans la Nature, qui ne change point par le besoin des systêmes ; il y a une si grande quantité d'insectes créez, que ce seroit multiplier les êtres sans necessité, que d'imaginer qu'il s'en puisse produire de nouveaux ; il paroît même qu'il y a une espece d'ordre & d'arrangement dans cette

production naturelle d'insectes, puisqu'on en trouve de propres, ou, pour mieux dire, de destinez, pour chaque vegetant, & même différentes especes dans chaque genre d'insectes. Les infusions des plantes, des racines, des écorces, des bois & des fleurs, nous font appercevoir par les différens microscopes une infinité d'insectes, la teinture à froid du bois de chêne floté, nous découvre 15. ou 16. petits animaux qui représentent des poissons; l'infusion de l'anemone royale nous fait voir un masque de figure humaine, la teinture du seleri, du sené, de la rhubarbe, du vieil & nouveau foin fait nager un grand nombre de ces petits animaux. Il y a long-temps que nos Philosophes disent: *Omnia sunt animæ plena.*

Si Pic de la Mirande a crû que chaque Etoile faisoit croître une plante, je puis imaginer que chaque insecte y trouve sa subsistance, comme les mouches à miel y trouvent la leur dans la substance des fleurs qui leur est la plus convenable;

bien-loin de combattre les insectes je les reconnois par-tout, mais aussi anciens que tous les autres animaux. Leur moule est de tous les temps; s'il répugne à la Providence qui crée pour conserver, qu'il y ait une espece particuliere d'insecte pour dépeupler l'univers, il est presque impossible de comprendre que cette même Providence ait besoin d'une nouvelle generation d'insectes, pour châtier & punir les crimes des hommes; la toute-puissance du Seigneur paroîtroit bornée, s'il manquoit dans ce qui est créé de moyens pour executer les ordres de sa justice: elle s'est servie de mouches & de sauterelles, comme les plus vils de tous animaux, pour abbattre l'orgueil de Pharaon; les tremblemens de terre, les embrasemens, la foudre, les éclairs & le tonnerre, étoient trop éclatans, pour humilier une créature indigne de sa colere.

Les observations faites sur les insectes, prouvent que leur generation ne dépend pas de la corruption, qu'elle a sa source dans les œufs

aussi anciens, que la semence des animaux parfaits; ces mêmes observations apprennent, que les insectes ne s'introduisent que dans les parties corrompuës des animaux, mais qu'ils ne sont ny la cause ny l'effet de la corruption. Pour démontrer cette verité, on renferme des chairs dans un vaisseau de terre, ou de verre, on le couvre d'une toile fine & serrée; lorsque les chairs se corrompent, on remarque sur la toile ou le tamis beaucoup d'insectes par le moyen des microscopes. L'experience nous apprend, qu'ils ne s'y présentent qu'au temps de la corruption des chairs; de quelque loupe qu'on se serve, on ne trouve aucun insecte dans cette chair corrompuë couverte où ces animaux n'ont pû s'insinuer, ils imitent les oiseaux de proye qui suivent les corps qui sont à la voirie, & qu'on y jette.

Pour les vers dans les corps des pestiferez, on ne les a jamais regardez comme la cause de la peste, ny comme le produit; le bon Physicien convient que la chaleur na-

turelle étant fort affoiblie, les œufs de ces animaux avalez avec les alimens liquides ou solides, trouvent plus de facilité à éclôre, & qu'il faut une certaine disposition pour faciliter le développement dont Kirker paroît convenir en parlant de la production de ces insectes.

Toutes ces observations sont de grands préjugez contre les dragons volans, dont la premiere generation supposée, & la seconde qui implique, sont entierement contre l'ordre de la Nature. Ce que Monſ. de Lancisi premier Medecin du Pape deffunt, remarque sur les vers dans le tems des fiévres malignes & maladies contagieuses, s'explique fort aisément par nos observations tirées de celles de France & d'Angleterre, fondées sur l'ancienne existence de ces insectes.

Pourquoi armer de nouvelles legions d'ennemis invisibles, lorsque nous sommes investis de toute part par ce que nous respirons d'impur, par ce qui transpire des corps qui nous environnent, par les alimens que

nous sommes obligez de prendre, & par le combat continuel qui se fait en nous, entre les parties qui nous composent :

Nascentes morimur, finisque ab origine pendet.

Quæ ortus eadem est, interitus causa, quæ mille modis acceleratur. Pline s'en plaint en plusieurs endroits.

Sans prévention pour les particules offensives qui partent des animaux, des vegetaux & des mineraux, ny aucune préoccupation contre les insectes volans, on conviendra de bonne foy, que dans ce dernier sentiment il est beaucoup plus difficile de rendre raison de tous les phénomenes de la peste, qu'il ne l'est par les principes de communication, de contagion & des foyers, que j'ay clairement expliquez & desquels dépendent les maladies qu'on n'évite presque pas, ou fort difficilement, qu'en s'éloignant de ceux qui en sont infectez ; ces fiévres malignes que j'ay vûës en Provence, en Dauphiné, & à Lyon en 1692. & 93. ne different

que du plus ou du moins de ces dernieres de Provence. S'il n'y avoit pas eu plus d'ordre à Lyon qu'à Marseille, le progrès auroit été infiniment plus grand ; les enterremens de 8. & 10. corps qui passoient dans la même ruë tout à la fois, furent défendus ; cette précaution n'empêcha pas que beaucoup de citoyens ne sortissent de la Ville, en suivant l'éxemple de tous les étrangers. Je n'ay garde de soûtenir que dans la peste de Provence il n'y eût un degré de malignité fort superieure à celui qui causa les fiévres qui regnerent en 1692. & 93. Comme il est de notorieté publique, que le commerce des sains avec ceux qui étoient infectez, multiplioit les malades, on n'ira point chercher des êtres invisibles, lorsque des supôts aussi réels que des transfuges & leurs marchandises portées en différens lieux, comme le Comtat & le Gevaudan, y ont causé de maladies semblables à celles des lieux d'où ils s'étoient échappez : ces dragons volans n'auroient

pas ny le goût ny la discretion d'épargner Aramond, Nymes & Montpellier, & beaucoup d'autres lieux, où ces passagers n'ont fait de sejour ny étalé leurs marchandises, persuadé que ces transfuges n'étoient pas infectez dans le passage de ces lieux, & qu'il n'y avoit à craindre que du développement des marchandises, où le foyer de la peste pouvoit être retranché.

Le Commentateur de Thucydide rapporte qu'un homme pouvoit sans être incommodé de la peste, être d'un commerce aussi dangereux que s'il avoit la peste, en exceptant tous les foyers qu'il pourroit avoir sur ses habits, cela s'appelleroit avoir la puissance de la peste sans en avoir l'acte. Ce Medecin sur Thucydide compare cette puissance à celle que l'on donnoit à cette belle Indienne que l'on envoyoit à Alexandre; la vertu du poison ne devoit s'expliquer que dans le commerce que les Indiens ne doutoient pas qu'elle n'eût avec ce Prince.

Enfin les Kirkiriens ne pouvant

disconvenir qu'il y ait des maladies contagieuses, comme je l'ay prouvé par faits & articles, voyant bien qu'il y auroit de la mauvaise foy de disconvenir que la peste ne soit une maladie contagieuse, pour éviter la necessité où ils se trouvent d'admettre un levain contagieux plus actif, il prennent le parti de faire part au public d'une nouvelle découverte pour couper le nœud gordien, qu'il est impossible de dénoüer dans leurs hypotheses, qui admettroit la contagion du scorbut, de la ladrerie, de la petite & grosse verole, de la gale, des fiévres malignes, de la phtisie, de la coqueluche, & tireroit en même-temps la contagion de la peste, par le contact & les foyers qui communiquent les précedentes maladies. Ils se trouvent forcez de publier que toutes les maladies contagieuses dépendent des vers; mais cette nouvelle pathologie s'évanoüit par les observations de France & d'Angleterre, qui prouvent que les vers ne sont, ny l'effet, ny la cause de la pourriture,

mais que ces animaux y arrivent comme les oiseaux de proye aux carcasses pourries ; ce qui fait voir la force des corpuscules émanez de la pourriture de ces corps, puisque les faucons & les milans traversent une grande étenduë de campagnes pour venir à la curée de ce qui se trouve de corrompu dans nos plaines.

Ce que j'ay observé des fiévres malignes de Dauphiné & de Bourbonnois, où changeant d'air, je fus soulagé dans le moment, de ce que j'avois ressenti de douleur & de fiévre, nous convainc que l'air des lieux où ces fiévres malignes sont si dangereuses, est infecté ou en soy par l'appesantissement de l'athmosphere surchargée de particules nuisibles, ou par une sublimation continuelle de celles qui émanent des corps malades & mourans, ou par une exaltation de corpuscules veneneux qui partent des terres, des mineraux ou vegetaux, de ces lieux qui ont acquis un degré de malignité qui exige un certain inter-

valle de tems pour se développer.

Ces insectes qui ont des pieds, des serres & des aîles, dont la ponte, comme on dit, va quelquefois à des milliers d'œufs par jour, se contiendroient-ils dans un espace aussi déterminé? Non-seulement la peste feroit des progrès infinis, mais je ne vois pas comment elle pourroit finir, d'autant plus qu'il est constant par l'ordre de la Nature que chaque espece se perpetuë. Le Kirkirien ne peut donc pas dire, quand la peste finit, que ces insectes trouvent enfin leur tombeau dans ceux des personnes auxquelles ils ont donné la mort.

L'induction que les Kirkiriens prétendent tirer de la morsure & piqueure de différens animaux, bien-loin de détruire les corpuscules qui partent des animaux, de l'air, & du souterrain, est très-favorable aux miasmes & aux émanations.

Toutes les morsures & piqueures des animaux citez, ont des effets déterminez. Le chien enragé produit la fureur de la rage, non pas

après les 40. jours, mais quelquefois, comme je l'ay vû souvent, le 4. & 5. jour, la tarente cause une espece de mouvement convulsif qui vous excite à un tressaillement presque continuel; la morsure de la vipere est suivie d'une tension douloureuse dans la partie blessée qui gagne bien-tôt quelque partie du corps avec la fiévre & le pouls intermittent; le Scorpion vous cause un mal de gorge, imflammation des amigdales, outre la douleur de la partie où il à forcé son aiguillon; le serpent cause des engourdissemens & des envies de vomir; le dipsas, qui en est une espece, vous desole par une soif inextinguible; les cantharides causent une violente toux & une ardeur d'urine fort souvent accompagnée de la suppression; le frelon éleve la peau en une tumeur éresipelateuse avec une dureté considerable dans la circonference de la piqueure, qui fut suivie l'Eté passé d'un ulcere fort opiniâtre dans la jambe de Monsieur L. P.

Le catoblepas aveugle celuy qu'il bleſſe. Il faudroit copier Pline, Solin & preſque tous les Naturaliſtes, pour rapporter de ſemblables faits.

L'apium ſardonicum cauſe un ris convulſif qui eſt ſuivi d'une grande difficulté de reſpirer. Si on parcourt l'effet des plantes veneneuſes, on trouvera qu'elles agiſſent toutes par corroſion ou ſuſpenſion, fixation d'eſprits ou mortification.

Seroit-il poſſible que du vers qui tuë cent mille hommes, on ne vît aucun ſigne caracteriſque ? Je ne ſuis entré dans tout ce détail que pour faire voir que l'effet de tous les levains animez étant marqué & ſenſible, celuy de la peſte dans l'hypotheſe des vers dépendant d'une ſubſtance animée, n'étant reconnu par aucun ſigne diſtinct, il eſt bien à preſumer que cette nouvelle engeance eſt purement dans l'idée de Kirker, qui n'a pû comprendre que la contagion des fiévres malignes & des maladies de ce caractere, étoit une theorie certaine pour parvenir à la connoiſſance de la contagion inſe-

parable de la peſte.

Monſ. de Beleval & mon pere, qui avoient vû, l'année d'avant la peſte, des fiévres malignes comme celles de 1693. furent moins ſurpris qu'on ne le fut ailleurs, des maladies contagieuſes peſtilentielles, qui firent d'abord un grand ravage. L'épouvente redoubla par le mauvais ſuccès des remedes dont on ſe ſervoit. Un homme purgé mouroit. La ſaignée fut ſi décriée, que dans les plus grandes bleſſures de la tête, inflammations de gorge & maux de côté, le peuple ne vouloit pas être ſaigné.

Un Aumônier de Monſ. le Card. Alph. de Richelieu eut une pleureſie avec un charbon ſur l'épaule. Mon pere le fit ſaigner deux fois. On luy donna de la fleur de ſouphre avec l'huile d'amandes douces. Sa boiſſon étoit de l'infuſion de ſcabieuſe avec le miel blanc. On ſe ſervit du cataplame avec l'oignon rouge, la racine d'Arum-gladiolus, le vieil levain, la terebentine & l'huile. La tumeur fut ouverte le ſecond

jour ; elle suppura long-temps. M. l'Aumônier fut purgé plusieurs fois, & a vêcu fort long-temps depuis.

Cet exemple rassura un peu le public, & eut plus de confiance aux remedes & aux Medecins. Nos confreres faisoient avaler des cloportes écrasez dans le vin blanc, le tout délayé dans le suc de laserp. qu'on donnoit au malade.

On appliquoit communement sur les tumeurs le marc d'une forte decoction d'ortie griéche, de marrube blanc, de l'oignon rouge, de laser palustris appellée herbe de S. Roch. On faisoit la décoction dans le vin & l'huile. Ils appliquoient ensuite de la poix noire, du levain & de la terebentine battus avec l'huile & le suc d'oignon rouge. Le mal augmentant, & le Bourgeois desertant, mon pere pria Monsr. le Cardinal de paroître à la quarantaine. Il s'y porta avec autant de pieté que de courage. On jetta dans tous les lieux de son passage du parfum avec de la chaux vive ; on en fit porter des baquets dans les Sales où il entra.

Il ordonna du vin aux pauvres malades, il fit apporter des viperes du Dauphiné & du Pont-de-Cheri près de Lyon, où on en trouve beaucoup; on en mettoit dans les boüillons avec la racine de vincetoxicum & le perſil de Macedoine. L'Apothicaire de S. Em. faiſoit mettre les viperes ſur le gril, & les faiſoit manger aux malades, après en avoir mangé luy-même.

Il prenoit tous les matins de l'eau de chardon benit avec huit ou dix goutes d'eſprit volatil de ſel armoniac. Il ne mangeoit que le ſoir; ce que nous voyons pratiquer avec ſuccès par ceux qui ſont preſque toujours parmy les malades.

La confection hamech avec le ſel volatil de vipere eut plus de ſuccès que tous les autres purgatifs.

Monſ. de Beleval ſe ſervoit frequemment de l'infuſion de gratiola dans le vin muſcat. Il m'a dit que la racine d'Enula campana faiſoit preſque toutes les guériſons des peſtiferez. Il rempliſſoit des tonneaux de vin de cette racine. Comme je le

ſuivois à la Citadelle, où il y avoit beaucoup de fiévres malignes, il ne ſe laſſoit point de faire l'éloge de cette racine. J'eus l'honneur de le dire à Monſ. le premier Medecin lors qu'il nous fit aſſembler au commencement de la peſte de Marſeille. J'y propoſay auſſi ſon parfum de carton arroſé de vinaigre, dont il ſe ſervoit avec ſuccès.

Le parfum de Lyon, où entre la poudre à canon, eſt fort eſtimé.

Celuy de tabac eſt toujours utilement employé.

Monſ. de Lorme, qui ne craignoit point la peſte, m'a dit qu'il avoit vû dans le Wirtemberg beaucoup de peſtiferez, dont il ne perit pas un plus grand nombre qu'il en mourut dans le Bourbonnois, & ſingulierement à Moulins, en 1622. & 1623. des fiévres malignes qui y regnoient; qu'il avoit vû de tres-bons effets de ſon lait de perles, & que l'antimoine, qui ne fut rendu celebre qu'après la maladie du Roy de 1658. luy étoit déja d'un grand ſecours. Il ſe ſervoit du crocus ou en ſubſtan-

ce, ou infusé dans le vin, ou de l'eau de scabieuse, & de chelidoine. Il n'approuvoit point dans les grandes maladies le tartre émetique, persuadé qu'il faisoit souvent perdre les momens favorables au dégagement des malades pressez par la violence des accidens. Il est tres-vray que par son peu de succès dans les grands maux nous sommes souvent obligez d'avoir recours à l'algarot, au souphre doré, au diaceltatesse d'Helmontius, & souvent trop tard.

La fermeté dont il étoit auprès des malades, fut cause qu'on le pria d'aller dans le Palatinat, où il y avoit une grande consternation, quoique le nombre des malades n'y fût pas si considerable qu'on le disoit.

Les frissons presque continuels, ou les haimorragies étoient les accidens dominans. Il pourvoyoit aux premiers par son lait de perles. La qualité du pouls & la constitution le déterminoit à la saignée; pour le second accident son crocus faisoit des prodiges.

Il faisoit boire aux uns & aux au-

tres de la teinture de ſigillum Salomonis, avec un noüet d'antimoine concaſſé. Il donnoit du vin du Rhin aux enfans & aux vieillards. Il voyoit les malades avec une ſi grande confiance, qu'on ne croyoit pas avoir la peſte, lors qu'il ordonnoit quelque remede.

Monſ. Gras plus reſervé, qui ne s'expliquoit pas aiſément, ſoûrioit quand on parloit d'un Medecin de peſte. J'admire, diſoit-il, qu'on ait fait des départemens en Medecine pour les yeux, pour la peſte, pour les femmes groſſes, pour les enfans, pour les reumatiſmes, pour les femmes accouchées, comme s'il y avoit un party qui défendît aux Medecins la connoiſſance de certaines maladies. Il avoit méchante opinion d'un homme preſque ſans inſtruction, & ſouvent ſans principe, qui alloit dans les lieux peſtiferez pour y faire des experiences, & pour y faire valoir ſes obſervations à ſon retour, comme des maximes fort importantes pour la conduite des Medecins. Il regardoit tous les exemples, toutes

les singularitez de faits rapportées par des personnes intruses, pour ainsi dire, en Medecine, comme des inductions en erreur.

Il loüoit fort le zele des bons Medecins, qui voyent un homme frappé de la peste avec la même attention qu'ils verroient un malade attaqué de la fiévre tierce. Il étoit de l'avis de Severin, & pensoit comme ont pensé depuis Diemerbroek, Sidenan, Sylvius & tous les bons Praticiens attentifs au besoin le plus pressant, à la constitution, aux forces du malade, regardant la coagulation du sang, sa dissolution comme les effets de sa malignité.

Monf. Gras dit qu'à Oulmes les malades, quelque robustes qu'ils fussent, ne pouvoient soûtenir la saignée, qu'ils y succomboient presque tous, quelque pressante que fût l'indication de ce remede. Sur lequel évenement il me disoit, que la frayeur étoit si grande, qu'ils mouroient plutôt de peur que par la dissipation que pouvoit faire un remede, duquel il y avoit peu d'ap-

parence, que des corps pleins dûssent plutôt être soulagez, qu'épuisez.

Monsr. Gras fut obligé, & les autres Medecins, de changer de conduite. On appliquoit des cornets, des ventouses, des vesicatoires; on faisoit une boisson avec la carline, le vin du Rhin, & du jus de citron. Quand on eut rassuré les malades, on revint à la saignée dans les cas pressans qui l'exigeoient. Le succès en fut tres-different; plusieurs furent soulagez, & la consternation diminua.

Le bon Medecin est toujours determiné par la superiorité de l'indication. C'est un pilote au milieu de la tempête, qui ne perd pas de vûë la bousole. Si le Vaisseau est démâté, si les voiles sont brisées, son esprit n'est ny moins éclairé ny moins tranquile; le courage augmenté luy donne de nouvelles lumieres. C'est de ce courage dont on ne peut trop loüer Mrs les Medecins de Paris & de Montpelier.

Ces Messieurs attentifs à l'état où étoient leurs malades frappez de

peſte, m'ont confirmé dans le ſentiment où j'ay toujours été, que le grand peril dans cette maladie, comme dans les fiévres malignes, & la petite verole, dépend très-ſouvent de la cauſe compliquée, & de la bonne ou de la mauvaiſe conſtitution du malade, dans laquelle je comprens ſingulierement la liberté des pores.

Quoi qu'on ne puiſſe aſſigner préciſément la cauſe de la peſte dans les premieres voyes, ny dans les deux ſortes de plethore, on expoſe ſon malade à un nouveau danger, ſi l'on n'examine avec ſoin la ſituation de la premiere & de la ſeconpe region du corps.

Monſ. Goif a raiſon de dire qu'il eſt fort inutile de donner des methodes & des regles generales, des formules particulieres, des deſcriptions d'élixir & de nouvelles preparations.

Il faut que le Medecin preſent ſe faſſe un plan ſur le ſujet, le caractere du mal, les accidens, l'âge, la force & la foibleſſe de ſon malade.

Monſ. Gras, qui n'aimoit pas la multitude des remedes d'Allemagne, ny tout l'appareil des compoſitions de la pharmacie d'Ausbourg, approuvoit neanmoins qu'on fût muni d ſel volatil de viperes, de ſon eſſence, d'un élixir de Bâle, qui a beaucoup de rapport avec les goutes d'Angleterre, du lilium de Paracelſe & de ſon élixir, lorſque le mal preſſant ne vous donne pas le tems de preparer ny d'envoyer prendre le remede. Monſ. Gras ſe ſervoit avec grand ſuccès dans les extrêmes langueurs des remedes ſuivans;

Une partie de ſouphre lavé,
Trois parties de nitre purifié,
Deux parties de ſel de tartre.

Le tout étoit broyé long-temps dans un mortier. Il donnoit trente à quarante grains de ce mêlange incorporé dans le ſyrop d'œillets, donnant par-deſſus du vin de Tokai ou d'Eſpagne. Il diſoit qu'il ne falloit pas negliger le remede qui guerit le Prophete Ezechias de la peſte, par l'application d'un emplâtre fait avec les figues & appliqué

ſur le charbon peſtilentiel; j'aurois bien autant de confiance au beurre d'antimoine.

Nos Medecins de Lyon ſe ſervoient de l'or fulminant dans les dernieres peſtes. C'eſt un fort bon remede dans les fiévres malignes, où le pouls eſt petit, profond & fort inégal.

Les bouillons de viperes étoient fort propres pour combattre la coagulation du ſang & la cauſe. Monſ. Gras employoit en pareil cas le ſel de ſuie & la poudre de crapauts morts au ſoleil. Il donnoit du baume blanc largement.

Dans les grandes fontes du ſang on ſera toûjours bien fondé de ſe ſervir du bouillon d'écreviſſes, avec les lentilles, le ris, l'épeautre.

La tiſanne de racine de tormentille avec le ſantal blanc, l'écorce de bigarade, y éteignant les cailloux de riviere embraſez.

Le montl. de Suiſſe, les perles le bezoart occidental, la CC. préparée philoſophiquement, forment de bons électuaires, avec la conſerve de roſes.

Mon pere se servoit du camphre en bonnne dose, avec grande confiance pour en avoir vû des effets surprenans dans des haimorragies extrêmes.

J'eus recours à ce remede dans la grande maladie de Monſ. Prondre, où il parut que le sang, outre le mouvement dysenterique, s'échappoit par les urines, par la bouche, par le nez, & par toute l'habitude du corps couvert d'échymoses.

Je me servis de mon syrop d'hypecacuana préparé avec le tamarin, les feuilles de sanicle & l'écorce de citron, avec beaucoup de succès, contre l'esperance de tous ceux qui avoient vû le progrès de cette maladie, Monseigneur le Maréchal D. V. m'ayant même fait l'honneur de me dire avec bonté, si l'on approuveroit que dans une pareille extremité j'euſſe bien voulu ordonner quelque remede.

Comme il est difficile de parler de peste sans faire mention de la theriaque, il me souvient que Monſ. Gras parlant un jour de la theria-

que à Monſ. Sorbiere, Monſ. Patin l'interrompit, pour luy demander s'il pouvoit avoir quelque confiance à un chaos & un monſtre de remede, auquel on donnoit le nom de theriaque. Monſ. Gras luy dit qu'il avoit toûjours été prévenu contre une aſſemblage ſi oppoſé de toute ſorte de remedes, quoy qu'il eût vû un peſtiferé mourant revenir par une once de theriaque délayée dans du vin. Nous voyons dans les Relation des Iſles, qu'on en donne ſouvent une once dans de l'eau de vie à ceux qui ſont mordus des ſerpens. Monſ. Gras conclut neanmoins avec Monſ. Patin, qu'on pourroit faire une juſte compenſation de tout ce qu'il y a de propre dans ce mêlange, par un choix déterminé du remede qui conviendroit dans de pareilles circonſtances. Monſ. Gras cita Arnauld de Villeneuve qui accuſe de mauvaiſe foy ceux qui ſe ſervent des remedes compoſez, lorſqu'ils peuvent plus ſurement ſe ſervir des ſimples.

Monſ. Patin dit qu'il avoit écrit

une grande lettre à Diemerbroek contre la theriaque, qu'il n'étoit pas content de sa réponse. L'argument de la lettre de Monf. Patin étoit tiré de cette sentence : *Multitudo remediorum est filia ignorantiæ* ; la multiplicité des remedes est la fille de l'ignorance. La cause de la maladie bien entenduë indique un remede, & non pas un assemblage d'animaux de vegetaux & de mineraux. Mon pere fut un jour très-mécontant de demi gros de theriaque qu'il avoit ordonné à une Demoiselle dysenterique, qui fut deux jours letargique sans connoissance, quoy qu'on l'éveillât. Cet accident donna lieu à l'Apothicaire de donner à un domestique malade une moindre dose du même pot où il avoit pris la précedente. L'assoupissement fut presque aussi considerable. J'ay vû arriver en Avignon un pareil accident. Je crois que dans la dipensation de ce remede, où l'opium entre, la négligence de ceux qui sont employez par les maîtres, peut être l'occasion de l'assemblage dispro-
por-

portionné du nepenthes.

Quoique de pareils inconveniens ne puiſſent pas arriver dans les offices des bons maîtres, que nous connoiſſons, les Medecins doivent toûjours être corconſpects, quand ils ordonnent ailleurs les pilules de cynogloſſe, le theriaque, les goutes anodynes, le laudanum, le philoni. Rom. le ſyrop de karabé, & toutes les compoſitions où l'opium entre.

On ne peut pas finir ces reflexions ſur la peſte ſans parler des antivermineux, les vers fuſſent-ils le produit, ou le produiſant. Quoy que Monſ. Peſt, & Monſ. Goif, & l'intervenant puiſſent produire dans ce procès, je diray pour la proviſion contre les vers, qu'il y a de fort bons remedes dans le Traité de Monſ. And. qu'il les a propoſez pour le Roy avec l'agrément du Conſeil. Comme j'ay promis mon contingent, l'experience m'oblige de dire que l'uſage continuel, à jeun, de la bonne eau de fleurs d'orange eſt un des plus ſurs préſervatifs,

l'hypericum, feuilles, racine & semence est excellent, le clematitis, le chamedrys d'une efficacité singuliere, l'huile peut être appellée contrepoison des vers.

Tout ce qu'on tire du Mercure est superieur, le Mercure doux, l'athyops mineral dont on fait une opiate avec l'extrait de geniévre & des fleurs de genet. La tisanne de Mercure crud buë chaudement est un très-puissant antivermineux. Nous nous en servîmes fort utilement, lorsque nous vîmes, il y a cinq ans, un ver considerable dans les déjections du Roy. Je vis à Reims deux Demoiselles désolées d'une reproduction de vers opiniâtrrée depuis long-temps; l'une avoit été guérie par le Mercure doux & l'application au nombril du fiel de bœuf pilé avec l'écorce d'orange. La seconde ne reçut aucun soulagement de ces deux remedes; je lui fis boire chaudement de la tisanne de Mercure, très-souvent j'y fis ajoûter du vin d'absinthe à cause de l'extrême langueur où elle étoit,

elle rendit à la garderobe un vers court d'une groſſeur qui approchoit preſque d'un fuſeau. Le ſoir je luy fis prendre quatre onces d'huile d'olives.

Le jour ſuivant, elle en vomit trois mediocres, le 4. jour elle en rendit une infinité à la garderobe. Son viſage changea abſolument, l'appetit revint, & ne reſſentit aucun accident qui me pût faire douter qu'elle ne fût entierement guérie; elle fut purgée deux fois ſans aucune apparence de vers dans les déjections. Je l'ay laiſſée à l'uſage de l'eau de fleurs d'orange.

Le Mercure eſt ſi puiſſant de toutes manieres, qu'après en avoir donné pluſieurs fois ſans peril en ſubſtance dans les engagemens des inteſtins, je m'en ſuis ſervi toûjours avec ſuccès dans les violentes coliques que les vers ont accoûtumé d'exciter; je le donne avec deux cuilierées d'huile, & ay toûjours remarqué que ce remede dégageant les premieres voyes précipite des paquets de vers, & que réïteré, il fait

des guérisons plus promtement & plus surement que les autres remedes. Les onze onces que M. T. & moy donnâmes à une Princesse dans un engagement de dix jours, dont j'ay parlé, rassureront ceux qui pourront douter de la qualité & de la quantité, puisque la Princesse se porte fort bien.

DES CRISES,

Et des jours considerables dans le cours des fiévres continuës.

DES modernes & des anciens, Galien est celuy qui se soit donné le plus de mouvement pour rechercher la cause des crises, & de la diversité des jours où elles arrivent. Il est étonnant qu'un Medecin aussi versé dans la lecture d'Hypocrate, qu'il appelle toujours venerable vieillard, n'ait pas entrevû la route qu'Hippocrate tient pour rendre raison de tous les phenomenes des crises, & que par une espece de desespoir il ait abandonné le corps humain, pour remonter à la Lune, où il imagine deux mouvemens, auſquels il impute tous les changemens qui arrivent dans les maladies aiguës.

Monſ. Delorme Medecin fameux, logé dans la maiſon de mon pere à Lyon, à qui je rendois une lettre du Chancelier de Montpelier, eut la

bonté de m'interroger sur mes exercices, & sur les argumens de mes Theses. Je luy répondis que ma derniére étoit sur les Crises. Vous n'avez pas manqué, me dît-il, de faire valoir le nombre impair, & le tres-honoré septiéme depuis la creation du monde jusques au Deluge. J'avoüay que le septenaire avoit été en grande veneration dans tous les tems, que mon Professeur m'avoit fait lire les Semaines du Sienois en un gros volume in 4°, où les figures des Pythagoriciens ne se découvrent que par l'imparité de ce nombre, que les Platoniciens y rapportoient les effets les plus surprenans; que ce nombre n'étoit pas seulement respecté dans le paganisme, mais qu'on en disoit des merveilles dans l'ancienne & la nouvelle Loy. Vous n'oublierez pas, me dît M. Delorme, les sept colonnes du Temple de Salomon, les sept mâles dont il est fait mention dans Job, qui ont pû donner lieu à la vertu des septenaires mâles, & tant d'autres, sans compter tous les mysteres de la Ca-

bale, qui se renferment dans ce nombre.

Mais qui ne seroit surpris, me dit-il, que pour trouver des raisons de convenance & de proportion, on remuë plutôt le ciel & la terre, que de tourner les feüillets des livres d'Hippocrate, où l'on trouve des raisons plusque vraisemblables des changemens qui decident de la vie & de la mort dans les maladies aiguës.

Je conviens, continua-t-il, qu'Hippocrate a parlé tres-favorablement des septenaires sur la formation du fœtus, sur son mouvement & sur la naissance à sept mois; mais lisez le rapport des épidemies & des prorrhetiques à ses livres des maladies, vous comprendrez indépendemment de ce calcul les veritables raisons des crises, & des jours critiques.

Mon pere me mit au fait, en me faisant lire les livres *de Morbis* du même Auteur, où je trouvay plus de jour pour penetrer ce mystere, que dans aucun autre livre.

Hippocrate, qui raisonne tou-

jours conſequemment, n'entreprend pas d'expliquer les mouvemens critiques qui arrivent dans les maladies aiguës, qu'il n'ait fait voir auparavant de quelle maniere la fiévre s'allume; & pour vous en donner une idée claire & diſtincte, par une methode analytique, il remonte à l'état naturel, & fait voir que du plus grand, ou plus petit éloignement de cet état dépend le violent ou le ſupportable des maladies. Ce divin Maître fait conſiſter l'état naturel dans l'ordre depuis la digeſtion de l'aliment dans l'eſtomach, duquel il doit paſſer dans les veines, pour que le corps en joüiſſe; ce qui ne ſe peut faire que le jour ſuivant, afin que les pertes du ſolide, liquide, & même ſpiritueux, ſoient reparées: cette ſeconde journée eſt auſſi employée à la ſeparation de tout ce qui eſt étranger à ces trois ſubſtances; il remarque de plus que l'excretion de cet étranger ne procede que le troiſiéme jour; ce qu'il explique par ces deux mots, *admittit* & *dimittit*.

Si cela arrive plutôt dans l'état naturel, cela ne regarde que les excrémens les plus groſſiers; ce ſont ſes termes; le ſecond jour il s'en fait un détachement. *Secundâ die χωρίζ excernit.*

Mais pour les extretions de ce qui eſt étranger au liquide, comme la ſeparation ne ſe fait regulierement que le ſecond jour, le dégagement n'arrive que le lendemain.

La neceſſité de la ſeparation le ſecond jour eſt expliquée par Hippocrate par l'abord de la ſeconde nourriture le ſecond jour, cette nourriture trouvant une ſeparation commencée de la nourriture priſe le jour precedent, groſſiſſant l'ouvrage dans l'état le plus ſain, la Nature fait beaucoup de ſeparer le ſecond jour le plus onereux de la premiere & ſeconde nourriture, pour parvenir le lendemain à l'excretion de ce qui luy eſt le plus à charge.

C'eſt ce qui fait dire à Hippocrate, qu'il y a un aliment qui a deux jours, & un autre qui n'en a qu'un; d'où il s'enſuit que la Nature a tou-

jours à surmonter ce qui reste d'étranger de l'aliment du premier jour, & ce qui luy arrive de dissemblable du second jour. C'est par cette charge & surcharge qu'il rend raison de la fiévre, lors qu'un nouvel aliment augmente le poids & surpasse la force du dissolvant, & que l'heterogene des alimens precedens n'a été ny separé ny vuidé.

Si l'on dit qu'il y a beaucoup de personnes qui vont à la garderobe, même plus d'une fois, il explique cette déjection de gros excrémens le second jour, & même plutôt, selon la liberté des intestins, ou la surabondance des parties grossieres; Mais pour l'évacuation de l'heterogene liquide, il remarque qu'il ne se vuide que le troisiéme jour, par les vaisseaux excretoires, par les pores, par les urines, & même par une transpiration, qu'il appelle rarification interieure.

Comme il est raisonnable de croire que la maladie interromt cet ordre naturel, sur tout lorsque la constipation des pores, & l'impureté des

vaisseaux causent une confusion universelle, il ne faut pas s'étonner si dans les grandes & perilleuses maladies tout cet ordre est renversé, lequel se trouve soûtenu, lorsque la Nature superieure, ou aidée, rentre dans ses droits; ce qui fait que les mouvemens critiques arrivent dans les jours destinez pour les excrétions ou pour les separations, lorsque la Nature est pressée.

C'est dans cette œconomie naturelle qu'Hippocrate trouve les principes des jours critiques des contemplatifs indices ou significatifs.

Cette même œconomie nous apprend les raisons des rapports du quatriéme jour au septiéme, du huitiéme, qu'Hippocrate considere comme le commencement de la seconde semaine; il nous avertit des égards que nous devons avoir à l'onziéme jour, qui tient lieu du quatriéme de la seconde semaine; il nous fait remarquer le dix-septiéme jour, comme le quatriéme, depuis le quatorziéme & le septiéme jusqu'à l'onziéme.

Toutes ces différences sont fondées sur les changemens qui arrivent dans l'état de la santé, lorsque nous prenons de la nourriture. Cette mechanique roule sur trois termes. Le premier se compte de l'aliment pris & de la digestion qui s'en fait dans l'estomach. Le second est pris du changement du chyle en sang par l'amatose, & le troisiéme terme regarde l'omoiose qui est l'ouvrage de la transubstantiation, desquels changemens il resulte toûjours des parties heterogenes & étrangeres au liquide & au solide.

Aph. 24. Sect. 11. *Septimæ quartæ est index alterius hebdomadæ, octavæ principium est, considerandæ verò est undecima, hæc enim quartæ est secundæ hebdomadæ, considerandæ rursus decima septima, ipsa enim est quartæ quidem à decima quartæ, septimæ verò ab undecima.*

Tout ce que je viens d'observer est contenu dans l'aphorisme 24. de la 2. section. Les raisons qu'Hippocrate vient de nous donner de la fiévre sont de fortes inductions

pour expliquer ce qui arrive dans les jours indices & critiques.

Il nous a fait voir que la neceſſité de la ſéparation des parties heterogenes de l'aliment, par exemple, pris d'hier, dépend de l'abord de la nourriture priſe aujourd'huy, qu'il a fallu un pareil intervalle, pour que le corps joüiſſe de la nourriture, ſans lequel temps la reparation de toutes les ſubſtances qui compoſent le corps ne ſe pourroit faire. Hippocrate ajoûte même qu'il y a une reciprocation de mouvement entre le corps & l'eſtomach, que le corps après avoir joüi de la nourriture envoyée de l'eſtomach, renvoyoit ce même ſuc plus travaillé à l'eſtomach pour luy ſervir de levain pour cuire des alimens qui doivent être changez en ſang. *Succus alibilis pridiè ingeſtus ubi ad ventriculum pervenit, cibos in hoc loco coquit & de ſe ſanguinem in corpore facit.* Hipp. *de morbis.*

Cette mechanique fondamentale de notre ſubſiſtance s'accorde peu avec l'abſoluë trituration. Si Eraſi-

ſtrate avoit bien digeré le ſens de ce texte, il ſe ſeroit évité la peine de monter la machine de la trituration.

Hippocrate pourſuit cette juſte diſtribution de l'aliment qu'on peut dire abſolument neceſſaire, & nous fait voir qu'à meſure que les parties du corps ont joüi de l'aliment, (*Fruor* eſt ſon terme) ce qu'il y a d'heterogene dans cet aliment, ſe ſépare pour donner non-ſeulememt lieu à l'introduction du ſecond aliment, mais à la ſéparation de l'étranger & du diſſemblable qui l'accompagne toûjours; & ainſi ſucceſſivement que cette manœuvre ſe contiuë pour que le troiſiéme jour les parties heterogenes de l'aliment, qui ont été ſéparées le jour précedent, ſe vuident & ſoient chaſſées hors du corps par tous les canaux excretoires deſtinez pour conſerver l'union, dans le liquide de laquelle dépend la perfection de la ſanté; car il eſt très-vray de dire que le ſolide a ſa ſource de la nourriture, de ſa force & de ſon mouvement

dans le liquide bien disposé, puisque les esprits en sont continuellement extraits, & que la mechanique en dépend absolument: *Materia principium passionis, spiritus actionis.*

Ainsi dans le prétendu équilibre, le solide est toûjours en second, & ne peut être regardé que principe passif. La tumeur, la douleur, la pesanteur, la lassitude, la solution de continuité, les abscès, l'éresipele, maladies du solide, qui succedent au vice du liquide, en sont autant de preuves; mais la paralysie en est une démonstration qui faisoit dire à un Philosophe, que le solide sans le secours du liquide spiritualisé, ressembleroit à la tête que l'on fait voir à la foire.

Comme la liberté des fonctions du solide, quelque bien disposé & figuré qu'il soit, dépend de l'harmonie des parties dont le liquide est composé, Hippocrate ne rapporte pas seulement les maladies au manque de ce qui doit être séparé du liquide; mais il rapporte à l'ordre que la Nature a accoûtumé de garder dans cette séparation, tous

les mouvemens qui arrivent dans les maladies aiguës ; j'entends toûjours fiévres continuës, desquels mouvemens dépend le salut, ou la perte du malade dans les jours critiques.

Nous pouvons donc assurer que la doctrine des Crises est renfermée dans cet ordre d'introduction de la nourriture, séparation de cette même nourriture, & l'excretion du liquide heterogene qui a été séparé le second jour, toûjours proportionnément aux alimens du premier, second, & même jours suivans, ce qui arrive dans les grandes maladies qui suspendent les séparations & troublent l'œconomie naturelle.

Le tout est renfermé en deux mots : *Admittit* & *dimittit*. L'explication du premier terme est si claire par le même Hippocrate, qu'on ne peut douter de cette séparation le second jour, par la necessité où est le corps de reparer ce qu'il perd continuellement.

Le terme de *dimittit*, qui marque l'excretion le troisiéme jour, dans l'état

l'état naturel, donne une idée claire & distincte de la crise salutaire quand la nature rentre dans ses droits, ou de la funeste lorsqu'elle est surmontée par l'abondance ou la malignité de la cause de la maladie.

On peut donc conclure que la diversité de tous les évenemens critiques reconnoît précisément la plus aisée ou plus difficile separation du liquide, & l'excretion suspenduë ou commencée, parfaite ou imparfaite.

Cette doctrine a un fondement réel dans la digestion de l'aliment, sa distribution, sa séparation & l'excretion de ce qui a été séparé, & enfin dans la différence (qu'il faut bien entendre) du grossier excrément qui se vuide ou peut vuider le second jour, & du liquide séparé qui ne se vuide que le troisiéme jour. Par le liquide séparé, nous entendons non-seulement le phlegme, la serosité surabondante, mais les parties salines sulphurées dissoutes & en flueur (termes permis.)

Hippocrate démontre la necessité de tous ces mouvemens à laquelle

jusques à présent on n'a pas jugé à propos de faire attention pour rendre raison des jours critiques & de leurs indices : quelque Livre que j'aye lû sur ce sujet, je n'ay point vû rendre l'honneur qui est dû à Hippocrate, sur un principe qui rend raison de tous les phénomenes des jours critiques, non-seulement avec vraisemblance, mais avec une connoissance puisée dans le sein de la Nature. Monſ. Delorme & mon pere m'ont fait remarquer dans Hippocrate les premieres idées de cette doctrine, que l'experience nous confirme tous les jours.

C'est sur ce prince que nous allons expliquer le 24 aphor. cité cy-dessus, où est tout le mystique des Crises.

Quoyque le terme de Crise soit également pris en mauvaise, comme en bonne part, il paroît dans cette sentence qu'Hippocrate ait voulu désigner l'ouvrage de la nature superieure, d'autant plus que la ligne droite caractarise également l'oblique : *Rectum index sui & obliqui.*

Il eſt même décidé en bonne Medecine, que le terme de critique eſt toûjours oppoſé au ſymptomatique, ainſi la préſignification (on le peut dire) & l'indication de la criſe, étant un des ſignes eſſentiels de la criſe ſalutaire, Hippocrate inſiſte ſingulierement aux jours indices des criſes. Il commence par le quatriéme jour qu'il reconnoît indice du mouvement critique qu'il préſage le ſeptiéme jour.

Pour rendre raiſon de ce phénomene avec ordre, il faut répondre à deux queſtions. La premiere demande, pourquoy le quatriéme jour eſt indice du ſeptiéme.

La ſeconde veut ſçavoir par quel ſigne ce jour indice nous fait-il eſperer un mouvement critique le 7. jour.

Je réponds à la premiere queſtion toûjours par la doctrine d'Hippocrate, qui nous a fait reconnoître que la ſéparation de l'heterogene de l'aliment ſe fait le ſecond jour, que le quatriéme ſe faiſant une double ſeparation de l'heterogene, on doit

plutôt s'appercevoir du commencement de l'ouvrage de la Nature dans un jour où il a accoutumé de se faire un choix du bon & un rejet du mauvais.

J'ajoûte que la Nature combattant la cause d'une maladie aiguë declarée, & surchargée de la separation de l'heterogene ordinaire, qui resulte des alimens de deux jours, nous devons attendre le sixiéme jour, une filtration plus considerable dans les vaisseaux secretoires, laquelle nous promet par un plus grand dégagement une évacuation critique, sur tout si nous avons le quatriéme jour les signes suivans, par lesquels je réponds à sa seconde question, aprés avoir fait remarquer que la separation qui precede d'un jour l'excretion qui fait la crise, nous rend raison de l'aphorisme qui nous apprend que la nuit qui precede la crise, est toujours plus agitée & plus orageuse. *Nox crisim præcedens gravior.* Hipp.

Pour qu'on prenne quelque confiance au quatriéme jour, comme in-

dice du septiéme, il faut observer dans les urines des rudimens de coction; & dans les dejections, comme dans les crachats, la qualité du pouls, le caractere du visage & des yeux doivent y répondre. *Denfari verò oportet alvi egestionem, morbo ad indicationem tendente.* De Indicat. Hippoc.

Avant sortir du quatriéme, il faut convenir qu'il est quelquefois critique dans les maladies fort aiguës. C'est ce qui arrive lorsque la Nature violemment attaquée tente en vain le troisiéme jour l'excretion de la cause de la fiévre, dans l'ordre de l'expulsion de l'heterogene liquide. Comme Hippocrate nous a fait voir que l'ébranlement & l'impression de ce mouvement excité le troisiéme jour, continuant le quatriéme, détermine la Nature à faire un effort critique salutaire ou funeste : *quarta peracuti sæpè judicantur*; c'est dans ce même esprit qu'Hippocrate regarde le huitiéme, qu'il nomme le commencement de la seconde semaine, qui est, à son com-

pte, un quaternaire de ſecretion, qui par fois eſt ſuivi le lendemain neuviéme d'un mouvement critique; ce que nous avons obſervé dans les phlegmons éreſipelateux, dans la petite verole, & ſingulierement dans la pleureſie & inflammation de poumon.

Il eſt plus ordinaire de voir ce mouvement l'onziéme, le 14. le 17. Le vingtiéme demande de bons ſujets pour reſiſter auſſi long-tems, & une bonne conduite de la part du Medecin, pour maintenir & conſerver la Nature dans un degré de ſuperiorité.

De cet examen, il eſt aiſé de juger qu'Hippocrate eſt bien fondé de craindre les criſes ou mouvemens déciſifs du ſixiéme jour, & des jours pairs, parce que dans ces jours il a démontré qu'il ſe fait une transfuſion du ſuc nourriſſier dans le flot du ſang, & en même tems une ſecretion fondamentale.

La criſe emportant toujours une excretion, la Nature déja ſurchargée par la cauſe de la maladie, inſuffi-

ſante pour ſoûtenir ces deux mouvemens, y ſuccombe preſque toujours.

La fille de Telebule dans les épidemies mourut le ſixiéme jour de ſes couches.

Silene, Epaminondas, Philiſque eurent le même ſort.

L'hiſtoire d'Hippocrate dans ſes épidemies eſt remplie de ſemblables exemples, & de ceux qui ont ſouffert des rechutes, lorſque la fiévre les a quittez dans les jours pairs.

De cette Pathologie il reſulte que la cauſe des maladies, qui a accoutumé d'irriter la Nature, les jours deſtinez à la ſecretion, decide dans la ſuite, aux mêmes jours de la vie, ou de la mort du malade. *Quæ paribus moventur, paribus indicantur.*

Parce que la Nature irritée trouvant un grand obſtacle à la ſecretion, en trouve un plus conſiderable à l'excretion, n'étant pas ſon jour, & encore moins celuy de la criſe; ſi le malade échape à de pareils jours, on peut dire que par un effort de la Nature, le ſymptomatique devient

critique ; ce qui arriva à Laryſſæe dans les Epidemies.

Du nombre des Criſes.

Le terme de *Criſe* emportant celuy d'*Excretion*, il eſt tems de dire combien il y a de ſortes d'excretions, auſquelles on donne le nom de Criſe.

Nous en remarquons huit, la ſueur, l'haimorragie, les regles, l'ouverture des hemorroïdes, la perirhœe, le vomiſſement, la diarrée & la tumeur, ſous laquelle nous comprenons les depôts qui ſe font ſur l'habitude du corps, l'éreſipele, le phlegmon, le phygethlon, dont les parotides gorgées & ſuſceptibles d'inflammation, ſont une eſpece, les puſtules, papules, la petite verole même, qui eſt tres-ſouvent critique ; ce que j'ay fait voir dans l'hiſtoire d'une Demoiſelle reduite à l'extremité par une fiévre maligne qui la rendit muette dès le ſecond jour, à laquelle la petite verole rendit la voix le 17. & la délivra de la fiévre.

Les conditions d'une crise favorable éxigent qu'elle soit prédite, qu'elle arrive un jour critique, que le lieu par où se fait l'évacuation soit convenable & capable de recevoir proportionément la cause de la maladie, & que le malade supporte ce mouvement, non seulement avec liberté, mais avec soulagement.

Hyppocrate pour s'assurer du succès de la crise, fait remarquer trois choses importantes dans le mouvement critique.

Le lieu d'où part la matiere, qui est le sujet de la crise.

Secondement, le lieu par où se fait l'écoulement.

Troisiémement l'éxamen de la raison, ou plutôt de la cause déterminante l'évacuation, ce qu'il renferme en trois termes.

D'où, où, & pourquoy ὁθεν, ὁπι, διοτι VI. *Epid. Hipp.* Notre Maître insiste singulierement à nous faire comprendre le rapport qui doit être entre le lieu déterminé pour l'excretion, & celui où l'on reconnoît la prin-

cipale cauſe de la maladie.

Si elle eſt contenuë dans les grands vaiſſeaux, nous devons compter ſur l'haimorragie, l'ouverture des haimorroides, ou le ſecours des regles; ſi ce même ſang eſt trop élevé, ſubtiliſé, boüillonnant, peu propre pour continuer une route pour ſon écoulement, il excitera l'éreſipele, le phlegmon, des boutons, ou une ébullition de ſang dans la circonference.

S'il y a une ſuſpenſion de ſeroſitez, c'eſt ſur la perirhœ qu'il compte; ſi les premieres voyes ſont ſurchargées, c'eſt du vomiſſement ou de la diarrée qu'il attend le dégagement.

S'il y a abondance de ſucs cruds, lymphatiques, aigris qui ne puiſſent enfiler les vaiſſeaux ſecretoires, & encore moins les excretoires, on doit s'attendre aux dépôts qui ſont ſuivis de tumeurs & d'abcès.

Pour que le dépôt ſoit favorable au malade, il eſt important qu'il ſe faſſe ſur un lieu capable de recevoir une bonne partie de la cauſe de la maladie.

Locus capax materiæ morbificæ.

A cet égard Hyppocrate remarque l'abcès qui se fit au doigt de Temene attaquée d'une grande maladie, ne pouvant contenir que l'échantillon de l'humeur qui en étoit la cause, la niece de Temene mourut.

S'il y a des Medecins qui fassent peu de cas des Ephemerides d'Hyppocrate sur les crises, je vois néanmoins que les bons suivent fort son conseil dans les maladies aiguës : attentifs à distinguer le critique du symptomatique, ils aident le mouvement de la Nature qui tente le dégagement de ce qui lui est à charge par les voyes que nous avons marquées. Des differens tems où elle agit depuis la premiere digestion, ils prennent celui qui est le plus favorable pour la purgation. Si la Nature donne des signes de sa superiorité, ils ne feront rien qui puisse interrompre son ouvrage ; ils agissent sans perdre de tems dans leur commencement, & sont fort circonspects dans la vigueur du mal.

In principiis morborum agas, vigentibus quiescas.

Le Medecin raisonnable a pareillement un grand égard aux indications de l'orgasme qu'il remplit avec plus de diligence, que celles de la coction des humeurs, parce que le premier tems se perd dans le moment, & ne se retrouve plus.

Occasio præceps.

L'Aphorisme sur la purgation indiquée par l'orgasme, intereſſe trop l'explication que nous donnons sur les crises, & tout ce qu'il y a de plus important dans la pratique de la Medecine, pour qu'en faisant part aux jeunes Medecins de nos conjectures, nous ne rapportions les experiences qui ont une liaison avec le precepte d'Hyppocrate, qui sera toûjours néanmoins un sujet de controverse parmi les Medecins les plus estimez, qui ne doivent point être surpris de trouver une grande diversité de sentimens dans les personnes qui cherchent avec le même zele le veritable sens d'Hyppocrate sur l'orgasme.

M. Hecquet trés-distingué dans la Republique des Lettres, aussi celebre par sa vertu que par ses Ecrits, a grande raison de dire dans le sçavant Commentaire qu'il vient de nous donner sur les Aphorismes, Que l'Aphorisme de l'Orgasme qui paroissoit le plus favorable à la conservation des malades, & qui leur promettoit le plus de sureté pour recouvrer leur santé, étoit devenu par une siniſtre interpretation, l'auteur d'une infinité de maux, qu'il compare à la perte des hommes, que l'artillerie emporte, depuis l'invention de la poudre.

Le peu d'attention qu'on a fait à la force du raisonnement d'Hyppocrate, la crainte de passer ses ordres, a contenu long-tems les Medecins dans un grand respect pour la purgation dans les maladies aiguës; je puis même dire, & avec confiance, que ce respect, cette incertitude leur a fait perdre beaucoup d'occasions, qu'Hyppocrate leur conseilloit même de mettre à profit, par son avertissement de la pré-

cipitation avec laquelle cette rare occaſion ſe perd & s'évanouit : dans cet eſprit de circonſpection, à la verité louable, le douziéme jour des fiévres aiguës, étoit un des premiers termes choiſis & privilegiez pour purger un malade ; on attendoit plus ſouvent que le quatorziéme jour fût paſſé ; j'ay vû même & avec raiſon, diſputer dans les grands mouvemens juſqu'au vingt-deuxiéme. Hyppocrate vous invite à ces précautions dans ſon Aphoriſme XXIV. de la premiere ſection, par les termes d'une diligente circonſpection, lorſqu'il s'agit de purger dans les maladies aiguës : J'avouë qu'il faut de puiſſantes raiſons pour ſortir de ces limites ; mais je dis en même tems qu'il ne ſeroit pas prudent, ny de l'interêt de la verité de prendre pour juges ceux qui ſont prévenus pour la purgation, ny ceux qui y ſont naturellement oppoſez.

Dans de pareilles circonſtances, nous n'avons point de meilleur juge qu'Hyppocrate ; il faut interpreter

Hyppocrate par Hyppocrate, sans entrer dans le merite du fond; les termes de l'Aphorisme, ny implicitement ny explicitement, ne sont pas favorables à la coction, quelque prématurée qu'elle puisse estre, & si précoce qu'on la puisse desirer, puisqu'Hyppocrate dit en même tems & en même lieu, qu'il ne faut point purger les humeurs cruës, en exceptant leur orgasme, qui veut dire à la lettre logique, physique, pathologique, & therapeutique, hors que ces humeurs, ou si ce n'est que ces humeurs cruës ne soient dans l'orgasme : la difficulté tombe donc sur l'orgasme, & c'est bien assez pour avoir un procès qui durera aussi long tems qu'il y a que l'Aphorisme a été prononcé par Hyppocrate; en voicy la preuve, celui qui ne consentira point à la purgation prétendue indiquée par l'orgasme, ne conviendra jamais de l'orgasme. Il aura même l'avantage de dire que les signes de turgescence & soulevement des humeurs sont presque plus propres, vrais même patho-

gnomoniques, & plus caracterifiques de la phlogoſe & de l'inflammation, que de l'orgaſme, qu'ainſi dans cette incertitude de diſcernement, & dans une auſſi grande équivoque, il eſt bien plus prudent de differer en adouciſſant, en donnant de l'air par l'ouverture des vaiſſeaux pour diminuer le volume d'un ſang irrité, pour temperer ſon ardeur, pour détendre les fibres, & la roideur des membranes, qui s'oppoſent à la ſecretion & à l'excretion, & enfin d'apprivoiſer plutôt une humeur effarouchée, même par les calmants, que de la choquer, de l'affronter, pour ainſi dire, & l'inſulter par un purgatif; dans ce ſentiment, qui a beaucoup de vrayſemblance, l'orgaſme ſera regardé comme un phantôme, ou tout au plus comme ces éclairs de la nuit qu'on appelle des Ardents, qui ne paroiſſent que pour vous conduire au précipice.

Celui qui ſoutient l'orgaſme, quoiqu'il ait une forte partie à combattre, a l'avantage de n'avoir qu'à établir

établir sa qualité, puisque la Provision lui est adjugée par Hippocrate, & même par son concurrent, le Maître & le Disciple convenants que l'humeur qui est dans l'orgasme doit être purgée.

Il s'agit donc de former une idée juste qui caracterise l'orgasme. Pour établir cette qualité, qui puisse vous indiquer & vous déterminer à la purgation, on ne peut avoir cette connoissance que par Hippocrate, que nous avons pris & que nous devons prendre pour Juge. Pour y reussir, il faut remonter à son grand principe, qui consiste dans la necessité du mêlange & de la secretion, *miscenda, secernenda.* Il s'explique fort intelligiblement dans son livre *de vet. med.* où il repete souvent qu'il y a dans le corps de l'acerbe, du doux, de l'amer, de l'austere, de l'insipide, & six cens autres qui s'entendent par les combinaisons; tous ces differents sucs doivent estre mêlez, alterez & temperez pour parvenir à l'unité, *debent fieri unum.*

De cette verité dépend la bonne

conſtitution. Notre Maître continue de nous apprendre que ſi quelqu'un de ces ſucs ne ſubit le joug du mêlange, qu'il ſe ſepare, qu'il ſe ſouleve, qu'il ſe diſtingue, *conſpicuus fiat*, c'eſt ſon expreſſion, la conſtitution eſt alterée, la maladie ſe déclare; on ne peut pas douter que le principe de l'orgaſme de la turgeſcence, ne ſoit déſigné par cette doctrine, qui nous enſeigne que les parties ſeparées étrangeres au liquide & rejettées, dans la compoſition duquel liquide elles ne peuvent entrer, ſont continuellement pouſſées & renvoyées aux vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, dont l'embarras conſiderable & l'inadmiſſibilité, pour ainſi dire, doit eſtre regardée comme la cauſe efficiente de l'orgaſme; ces parties étrangeres impermixtibles réellement, rejettées de tous côtez ſe ſoulevent pour chercher une iſſue. *Rimam quam non inveniunt, quærentes*, dit Mani.

Le terme d'orgaſme dont s'eſt ſervi Hippocrate, déſigne l'effort que fait une matiere qui eſt dans

un grand mouvement, pour se faire passage; c'est dans cet état d'exaltation de sublimation qu'on peut appeller l'Apogée du mouvement, & du trouble qui surpasse les forces de la Nature, qu'Hyppocrate conseille la purgation. Hippocrate qui parle & agit toujours consequemment, rend raison de la necessité de la purgation dans cette situation, lorsqu'il nous fait entendre dans son L. *de L. in ho.* qu'un suc rejetté impermixtible qui tend au sincere, & qui ne peut estre admis par les vaisseaux secretoires ny excretoires, parce que dans cette agitation tumultueuse, il n'est ny commensuré, ny taillé, ny modulé, ny configuré, ny proportionné aux bouches des vaisseaux destinez pour la secretion qu'il ne peut enfiler; Hippocrate, dis-je, nous fait entendre que dans cette resistance de toute part, l'humeur qui est en orgasme, & qui ne trouve point de débouché, fait une irruption, ou dans quelque cavité, ou sur la substance du solide; ce qu'il explique par le terme *d'occu-*

per, dont j'ay rendu raiſon dans le Chapitre des Fiévres malignes ; c'eſt de ce dépôt malheureux que dépendent les affections cataphoriques, paraphoriques, & les tumeurs ſyſtrophiques, parce qu'à un engagement auſſi confirmé qu'eſt celui d'un fourvoyement de ſucs irritez & implacables, ſuccedent tous les autres, qu'un pareil engorgement cauſe au cours du ſang & de la lymphe.

Quoyqu'on ne puiſſe pas diſconvenir de la maniere dont l'orgaſme ſe forme, on diſputera toûjours & ſans fin ſur la qualité de l'orgaſme ; on ne manquera pas de dire que nous prenons le change à tous momens, que nous donnons le nom d'orgaſme à une plethore outrée, à un boüillonnement du ſang exceſſif, à une fermentation vive, à la phlogoſe, & à la diſpoſition non-ſeulement inflammatoire, mais éreſipelateuſe. Je continuë de prendre Hippocrate pour Juge, qui nous ordonne dans un pareil doute, d'éxaminer les mouvemens de la Nature, & ſon penchant, qui nous mar-

que dans la nauſée la route que nous devons tenir ; cet aphoriſme & celui de l'amertume de la bouche & du vertige, nous ſert de guide auſſi-bien que l'éretiſme de l'humeur qui eſt dans l'orgaſme qu'il rappelle ſi ſouvent ; il nous invite dans ces Livres de la Diete, dans les maladies aiguës à prendre de ſemblables meſures, lorſque l'eſtomach eſt indiſpoſé, & oppoſé à ce qu'on luy préſente, περὶ τὰς προσφορὰς, L'indication priſe de ce qui ſoulage & de ce qui bleſſe eſt dans ſon jour, dans les Livres de *Internis affectionibus* ; mais toutes ces raiſons ne font aucune impreſſion ſur un ſçavant, non-ſeulement prévenu d'averſion, mais d'horreur pour le nom de purgatif ; il entend le retour d'Hippocrate pour éclaircir cette difficulté, juſques là ſon aphoriſme ſera pour luy comminatoire, mais jamais executoire.

Comme il n'eſt point en Medecine un plus grand champ de diſpute, il faut imiter les ſages Magiſtrats, qui preſſez par une infinité

d'écritures & de productions des parties opposées, se déterminnent par les préjugez. Je puis dire que mon pere est un des premiers qui ait rompu la glace de l'opiniâtreté à reconnoître l'orgasme: il le désigna dans la maladie du Lieutenant Civil de Lyon, qu'il purgea le 6. jour: quoique le malade fût guéri, on prit pour juge Monsr. Patin, qui dit, qu'il importoit peu que la Nature, ou le Medecin jugeât, pourvû que le malade gagnât son procès, que ce coup étoit neanmoins un coup de Maître, qui étoit reservé aux Medecins experimentez. Il y a une réponse à mon pere dans le second Tome des Lettres de Monsr. Patin. Mon pere purgea dans les mêmes circonstances Madame la Comtesse de Verdun, tante de Monsr. le Maréchal de Talard.

L'éxemple de la fiévre maligne de Monsr. Bertin, commis de Monsr. de Louvois est trop important pour l'oublier; il vomissoit, & pissoit du sang, avec un grand embarras dans la tête, Messieurs Manjot & Monginot

furent d'avis de le faire vomir, il vomit deux pintes de bile verte couleur de vitriol ; les accidens cesserent.

Sur les préjugez pour le diagnostique de l'orgasme & sur la necessité de la purgation dans ce mouvement, peut-on rien ajoûter aux exemples que j'ay rapportez dans mon Traité de la Rougeole, & de la petite Verole ? ils sont connus de la Cour & de la Ville : Je n'en repete aucun, des fiévres malignes.

L'observation sur la maladie du Roy est un exemple memorable qui tiendra toûjours la balance contre tout le problematique de la purgation dans de pareilles circonstances ; Messieurs les premiers Medecins du Roy & de la Reine, proposerent les premiers la saignée du pied pour passer à la purgation, Monseigneur le Maréchal de Villeroy m'ordonna d'en rendre compte à S. A. R. à qui j'eus l'honneur de dire que si la saignée du bras ne dégageoit pas la tête du Roy, nous serions obligez de faire saigner du pied S. M.

le ſuccès de ces deux remedes faits avec connoiſſance de cauſe, ſera toûjours une leçon très-inſtructive pour les Medecins de bonne foy.

Si les ſiniſtres interpretations ſur l'orgaſme, ont fait perdre au public beaucoup de combats, la victoire que le ſens veritable reconnu, fit remporter dans la grande maladie de Louis XIV. de triomphante memoire, nous a bien dédommagez de tant de pertes. Monſeigneur le Maréchal de Villeroy pere de Monſeigneur le Mar. de Villeroy m'a fait l'honneur de me dire, qu'après la derniere ſaignée, le Roy ſe trouva fort mal, le redoublement fut plus grand, l'eſtomach étoit ſoulevé toutes les fois qu'on luy préſentoit du bouillon ou de la tiſane. Monſ. Eſprit & Monſ. Seguin propoſerent de ſaigner le Roy, Monſ. Guenaut & le Med. d'Abb. jugerent avec Monſ. Valot, qu'il falloit ſuivre le mouvement de la Nature, qui par les nauſées, les invitoit au vomiſſement. Monſ. Seguin & Monſ. Eſprit Medecins de merite, répréſen-

terent qu'il y avoit trop de ſang dans les veines d'un jeune Prince, pour eſperer du ſoulagement d'un purgatif, qui l'agiteroit encore davantage; que ſi le volume du ſang étoit diminué, les parties qui luy ſont étrangeres, ſe détermineroient plus aiſément aux voyes deſtinées pour les recevoir. Monſ. Guenaut leur remontra que moins il y auroit de ſang, plus ces parties rejettées, qui ne peuvent ſubir le mêlange, & qui lui ſont irreconciliables, ſe ſouleveroient avec plus de violence, & qu'étant par leur orgaſme oppoſées à la détermination neceſſaire pour être précipitées, feroient dans peu un dépôt ſur le cerveau qui étoit déja menacé, ou ſur la poitre : j'ay encore la Lettre de Monſ. Gueneau à mon pere; il luy marque que les ſignes anamniſtiques ſont d'une grande conſideration dans de pareilles conjonctures; il les tiroit du dégoût du Roy, de la neutralité de ſon état & du regime de vivre dans lequel il avoit été avant que la fiévre ſe déclarât; ajoûtant le ſuccès des déjections.

gneur le Maréchal de Villeroy & Monſ. le Cardinal Mazarin firent ſi bien valoir toutes ces raiſons à Monſ. Eſprit, qu'il s'y rendit & fut touché de l'eſpoir de partager la gloire du rétabliſſement de la ſanté du Roy avec ces Meſſieurs.

Je ne ſuis pas aſſez préſomptueux pour m'imaginer que le procès de l'orgaſme ſoit fini ; mais je peus me flatter de m'être ſervi des moyens les plus plauſibles, pour penetrer dans le veritable ſens d'Hippocrate ; les faits & les exemples auront toûjours l'avantage ſur les raiſonnemens, dont les jeunes Medecins feront aiſément une très-grande différence.

Longum iter per præcepta, breve & efficax per exempla.

Le temps de la purgation indiquée par la coction eſt beaucoup plus facile à prendre, quoyqu'on ſe repente fort ſouvent d'avoir manqué de délivrer la Nature d'une partie du poids dont elle eſt ſurchargée (c'eſt ce que Galien a dit de mieux à cet égard) n'étant que trop vray

que cette portion disposée à être retranchée, se souleve dans le flot du sang, ou infecte les bons alimens, que vous confondez avec ces mauvais sucs.

Si cette maxime est très-importante dans le progrès des maladies aiguës, elle n'est pas d'une moindre consequence dans l'état sain, qu'on peut appeller neutre; lorsqu'on soupçonne quelque mauvais levain dans les premieres voyes, puisque c'est une constante verité en Medecine, que l'aliment le plus loüable participera bien-tôt de la qualité du suc étranger, qu'il rencontrera dans sa distribution.

Vas nisi sit sincerum, quidquid infundis acescit.

Comme je n'ay point entrepris de donner une therapeutique, je ne dissuaderay personne d'aller si rapidement au Kinkina, dont je parleray neanmoins dans cet ouvrage, je me contente d'avoir renouvellé le systême d'Hippocrate le plus probable sur les fiévres, de faire valoir les raisons qu'il donne des Cri-

ſes, & d'être entré dans un détail qui a été fort négligé juſques à préſent. J'ay fait mes efforts pour mettre dans ſon jour ſon œconomie naturelle, où les Medecins de bonne foy trouvent les raiſons des mouvemens critiques, & pourront tirer de grands avantages de la notion ſinguliere qu'il nous donne de la digeſtion, de la diſtribution de l'aliment, de la ſéparation de ſes parties heterogenes, & de leur excretion, en nous indiquant les différens temps où le tout s'éxecute.

DES FE'BRIFUGES.

SI je n'avois dans ma Préface rendu le témoignage que je dois aux avantages que le Chevalier Talbot a procuré aux malades & aux Medecins, on pourroit me soupçonner de reprendre l'Instance de Chiflet & de Plempius contre le Kinkina, parce qu'au seul nom de fiévre, je ne donne pas mon consentement à son usage, & que je me plains souvent de ce qu'on excepte de la méthode & de la regle des indications un remede qui y devroit être plus assujeti qu'aucun autre. On consulte tout un jour pour une saignée qui devroit quelquefois être faite dans le moment; on délibere bien plus pour une purgation dont l'occasion ne se perd que trop souvent.

Les aperitifs, les émetiques, les sudorifiques ne se décident pas aisément.

Pour le Kinkina, le parti est bien-

tôt pris ; que dis-je ? on ne délibere plus, on ne consulte pas même le Medecin, la fiévre n'est plus de son inspection ; à peine a-t'on prononcé le nom de frisson, qu'on vous donne du Kinkina.

Si la fiévre continuë passe le terme des Ephemeres, les heures du Kinkina sont aussi reglées que celles de la nourriture. Ce prélude n'attaque point le merite, ny l'honneur qui est dû au Kinkina, qui a fait des cures surprenantes ; la guérison de la Reine d'Espagne, le retour de l'agonie de M. de Beuvron seront de perpetuels témoins de la vertu & de la puissance de ce fébrifuge ; j'y joins un effet aussi rare dans l'extremité où j'ay vû Mademoiselle de Bagnol, aujourd'huy Madame la Marquise de Tiliere : on feroit un gros volume de pareilles histoires ; mais si l'occasion est l'ame de tous les succès, pourquoy ne veut-on pas la prendre pour faire réussir un bon remede que l'on deshonore lorsqu'il est donné à contre-tems ?

Ευκαιρια *Anima curationis.*

Premierement, il faut convenir qu'il eſt des fiévres (ce que j'ay fait voir) qui n'éxigent aucun remede, & bien moins le Kinkina qu'aucun autre : ces fiévres printanieres, dont j'ay parlé dans la prélude des fiévres, que j'ay nommées *febres medicas*, ne demandent que le regime de vivre, & l'attention d'un bon Medecin.

Les Ephemeres, de plus d'un jour même, excitées par un exercice violent, par une nourriture plus abondante, par un peu plus de vin, ou de liqueur, demandent la même circonſpection; c'eſt à dire ſi la fiévre eſt accompagnée de quelque accident conſiderable, ſi la conſtitution eſt bonne, ſi le malade eſt jeune, jouiſſant d'une ſanté bien établie, & qu'on ne puiſſe imputer qu'au dernier déreglement un, deux, ou trois mouvements de fiévre; & même que la fiévre continue ſe ſoit déclarée ſans douleur de tête, avec liberté du ventre, & peu de changement dans le ſommeil.

On pourroit conclure que cette augmentation de nourriture ou de mouvement par un plus grand exercice, auroit suspendu & allumé des parties heterogenes, qui seront plus facilement consumées, que si le feu avoit commencé dans le centre.

Un bon Inspecteur éxaminera toutes ces circonstances, & jugera facilement s'il doit aider ou laisser agir la Nature.

Pour moy, je suis persuadé que les siévres de ce caractere sont peu soumises à la jurisdiction du Kinkina, supposant que les parties heterogenes introduites & mises en mouvement par les causes externes remarquées, peuvent être consumées par la Nature, ou retranchées par son ministre; & qu'il n'est pas indifferent de se servir de prime-abord d'un remede qui peut les engager dans le centre des vaisseaux secretoires.

Il y a une espece de siévre quotidienne, où je ne fais pas difficulté d'emploier le Kinkina, lorsqu'elle se déclare, & que j'ay lieu de croire que

que l'eſtomac empâté d'un ſuc glaireux, qui s'aigrit, en eſt la cauſe, & precipite une partie de l'aliment mal digeré; ce qui paroît par un accompagnement de diarrée.

Le Medecin jugera de la neceſſité de la purgation avant ou après le Kinkina, que j'ay donné ſans difficulté dès les premiers jours, perſuadé qu'un acide fixe, niché dans les glandes de l'eſtomach eſt la cauſe antecedente de cette fiévre.

C'eſt dans de pareilles indiſpoſitions d'eſtomach, ſans fiévre, que nous nous ſervons utilement du Kinkina, comme d'un bon ſtomachique.

Avant que j'entre dans le détail des exemts & non exemts de la juriſdiction du Kink. il faut répondre à la grande objection qui attaque les meſures & les précautions que nous voulons prendre pour nous ſervir du Kinkina.

Voicy l'argument.

Le Chev. Talbot donnoit ſon remede au moment qu'il étoit appellé. Vous convenez qu'il a fait de

merveilleuſes cures. Donc vous devez ſuivre ſa methode.

La premiere partie de cet argument eſt inconteſtable. Le Cheval. Talbot donnoit d'abord ſon remede.

La ſeconde partie de l'argument.

Vous convenez qu'il a fait des cures merveilleuſes. Oüy, nous en convenons, mais relativement, & non abſolument.

Je m'explique. Il eſt vray, & on ne peut pas douter que la Reine d'Eſpagne, Monſ. de Beuvron, Mad. de Tiliere, & mille autres, n'ayent été gueris par le Kinkina; mais il n'eſt pas vray de dire que tous ceux à qui le Chev. Talbot a donné du Kk. ayent été gueris. La preuve eſt aux procès que le Chev. Talbot a eus ſur le mauvais ſuccès de ſon remede.

Comme les Medecins ſont toujours regardez comme parties dans une pareille diſcuſſion, tout ce que nous dirions contre le ſuccès de ce remede donné en tout tems, ſans meſure & ſans conſideration, luy ſeroit plutôt favorable que deſavantageux.

Mais les Medecins de bonne foy conviennent que le Chev. Talbot a gueri dans les commencemens beaucoup de malades qu'il a trouvez saignez tres-souvent, & quelquefois surpurgez ; que son remede, qui avoit trouvé les premieres & secondes voyes tres-accessibles, les avoit aisément penetrées pour attaquer le levain de la fiévre.

On peut dire que les dehors étant gagnez, il entroit aisément dans la place.

Cette vûë est tres-utile, & presque l'unique qui puisse rendre raison de la longueur & de l'opiniâtreté des maladies. Elle nous fait comprendre qu'afin que le remede attaque la cause du mal, il faut qu'il y arrive ; tant il est vray que l'operation du remede est precisement son extension sensible, ou insensible à la cause du mal. Par cet examen on rend raison du promt ou difficile effet du Kink. & même de son inexecution. On le peut dire.

Ce que je viens de remarquer regarde la seconde partie du grand

argument pour le Kinkina.

Cette partie comprend les guérisons surprenantes du Chev. dont nous sommes convenus. Mais nous venons de faire voir qu'on ne peut en convenir que relativement & conditionellement, & que les guérisons alleguées & consenties ont dépendu de la favorable disposition où étoient les malades.

Je dis même que ces guérisons ne dépendent point du hazard, ny de l'excellence du remede que relativement à la disposition où se sont trouvez les malades citez.

Hippocrate dit avec fondement, sur de pareilles guérisons, qu'elles ne sont point arrivées par hazard, mais qu'elles sont dûës à la favorable disposition où se sont trouvez les malades, que cet état exigeoit un semblable remede, & que les malades ne sont point gueris par hazard, mais par la juste application du remede. C'est ainsi que notre Maître s'explique :

Arte, non fortunâ curati sunt.

Par toutes ces distinctions, nulle-

ment discours de l'Ecole, mais fondées sur la realité des faits, il est aisé de répondre à la troisiéme partie de l'argument : Donc vous devez suivre la methode du Chev. Talbot, & donner du Kinkina en tout tems.

On répond aisément à cette consequence en distinguant, comme je viens de faire, ceux qui sont disposez, ou non, à l'usage du Kinkina.

Pour mettre cette distinction dans tout son jour, nous allons rapporter les conditions qui excluent la pratique du Kinkina, & celles qui rendent son usage suspect.

Conditions pour & contre l'usage du Kinkina.

LES personnes qui joüissent d'une bonne santé, qui font un exercice moderé, qui ont de l'appetit, & mangent avec mesure, qui ont peu d'emponpoint, ne sont pas obligez à de grandes précautions pour user du Kinkina.

Les enfans & les vieillards sont plutôt soulagez par ce remede que ceux des autres âges. On observera,

toujours qu'il n'y ait point de tenſion marquée dans les premieres voyes, point de reſiſtance dans la rate, ny de dureté dans le petit ou dans le grand lobe du foye, nulle apparence de jauniſſe. Les ſignes d'obſtruction conſiderable doivent toujours contre-indiquer ce febrifuge.

Les ſuivantes contre-indications ſont bien plus preſſantes, ſçavoir les maladies de poitrine, toux, crachement de ſang, ſuppreſſion des regles ou des hemorroïdes, ſoupçon d'ulcere dans les poumons, dans la matrice & dans les reins, mouvement de goute ſuſpendu, fiévre qui ſuccede à une attaque d'apoplexie, tumeurs & abſcès.

Je ne doute pas qu'on ne diſe que Madame dans une ſuppreſſion, Monſieur crachant du ſang, ont été gueris par l'uſage du Kinkina. Ne m'oppoſera-t-on pas l'ombre du ſoulagement qu'eut Madame de Barwick lorſque j'avois l'honneur de la voir à Colombe? elle étoit dans le premier degré d'une fiévre

lente, causée par l'alteration du poumon; le Roy d'Angleterre, prévenu pour le Kinkina, malgré mes tres-humbles remontrances, voulut qu'on en donnât à Madame. Le frisson du soir diminua veritablement; mais la toux & la fiévre augmenterent si considerablement, qu'on fut obligé de quitter le remede, duquel M. Ovaler esperoit beaucoup.

J'eus à combattre à Paris le même remede proposé par un Medecin étranger à Madame la Ducheſſe de Choiseul dans un commencement de phtisie. Il assuroit qu'avec son opiate faite avec le syrop de coquelico, ou le baume de souphre & le Kinkina, il guérissoit les ulceres des poumons. Le troisiéme jour la fiévre & l'ardeur redoublerent au point que Madame ne pouvoit souffrir ses couvertures, ny qu'on fermât ses rideaux. Monsr. l'Abbé Guiton proposa des sudorifiques à une Dame qui étoit dans de continuelles sueurs, par une veritable consomption. On citeroit cent & cent exemples de l'usage du Kinkina dans ces sortes de

maladies, & toujours avec succès.

Mais comme on ne peut jamais conclure du singulier, & que pour faire une juste exception, il faut sçavoir la regle generale, on ne peut qu'approuver les précautions que je prends pour, & contre l'usage du Kinkina.

Je peux donc assurer que dans les fiévres lentes, qui dépendent de la fechereſſe, ou du vice du poumon, on augmente le mal par ce febrifuge. Tous les temperamens de bechiques, de coquelico, & autres, ne vous dédommagent point de l'impreſſion que fait l'écorce dans de pareilles circonſtances ſur le liquide & ſur le ſolide.

Comme le friſſon eſt l'accident qui détermine le plus au febrifuge, & qu'il eſt regardé comme le ſignal du Kinkina, il eſt de la derniere importance de diſtinguer le friſſon excité par le levain de la fiévre, ou celuy qui dépend du pus fait ou commençant. Ce dernier ne ſera point équivoque, puis qu'il eſt toujours précedé de quelque maladie, ou

d'accidens qui dépendent de quelque partie ſolide intereſſée, ou du ſang extravaſé.

Les tenſions, les battemens, la fiévre même ſont les précurſeurs de la ſuppuration.

Les friſſons, froids, horreurs, refroidiſſemens, qui précedent les accès de la quotidienne, tierce, double-tierce, & quarte, ne feront pas prendre le change à un Medecin experimenté; la conſtitution du malade, ce qui précede la maladie donne une inſtruction qui ôte toute l'équivoque.

Je diſputay long-temps avec M. le Comte de Gramont qui vouloit faire prende du KK. à un Anglois qui avoit de fréquens friſſons, que je ſoupçonnois avec raiſon dépendre d'une tumeur profonde qu'il avoit dans la partie interne de la cuiſſe près des grands vaiſſeaux; j'y menay Meſſieurs Tribolo & Beſſiere, qui furent dans la même défiance où j'étois; nous ne pûmes empêcher l'uſage du KK. le 3. jour la fiévre double-tierce preſque intermitten-

te devint continuë ; la tête s'embaraſſa ; on quitta le febrifuge ; le malade fut ſaigné du pied, purgé deux fois, je fis appliquer des veſicatoires aux jambes, l'onziéme jour la tumeur s'expliqua au point que le 14. M. Beſſiere l'ouvrit, la ſuppuration fut ſi grande, que le *Faſcia lata* en fut preſque conſumé, le malade ſe ſauva le quarantiéme.

M. le Marquis de la Popliniere ne fut pas ſi heureux, car l'abſcès qui s'étoit formé ſur l'épine du dos, par le retour de la matiere d'un ulcere qu'une chute avoit cauſé entre les côtes, l'abſcès dont je m'étois expliqué à Madame Colbert, détermina ſes parens à l'envoyer à Orleans où M. l'Abbé Gendron étoit fort eſtimé ; mais l'abſcès ayant pénetré dans la poitrine, le Marquis mourut en arrivant.

Il eſt également dangereux d'être déterminé à donner du KK. par les friſſons qui précedent les éreſipeles, ou annoncent la goute.

Je ne ſuis pas moins ſurpris quand je vois donner du KK. pour guérir

la fiévre qui succede aux amputations d'un bras, d'une jambe, & que le frisson précurseur de la suppuration y détermine le directeur, comme j'ay vû quelquefois, & toûjours avec le peril du malade.

Mais rien ne m'effraye tant que de voir donner du KK. sur la fin d'une attaque d'apoplexie pour guérir le malade de la fiévre qu'Hippocrate souhaite, & qui rassûre les bons praticiens.

Pour rendre raison des bons & mauvais effets du KK. il faut expliquer de quelle maniere il agit. Je crois avec raison, qu'il n'y a que cette discussion qui puisse convaincre les incredules & prévenus de l'inutilité des précautions pour donner le KK. & du péril auquel on expose les malades, en leur donnant ce remede en tout tems, sans exception.

Examen de l'action du Kinkina guérissant la fiévre & du même Kinkina qui augmente la fiévre & cause quelquefois une nouvelle maladie.

Comme il faut toûjours exami-

ner l'état sain pour comprendre ce qui se passe dans l'état opposé. j'ay fait voir dans les principes d'Hippocrate, que je suis toûjours, que la santé consistoit dans l'union des principes insensibles, & que la Nature appellée *mêlange* par Empedocle, tendoit dans toutes ses fonctions à conserver cette union. Ce sont les termes de notre maître qu'on ne sçauroit trop repeter:

Ut omnia fiant unum.

Pour appliquer ce principe à notre éxamen, qu'arrive-t-il dans la fiévre? les parties insensibles & les integrantes du sang s'écartent, sont moins unies, & même elles n'y sont plus dans la même proportion, les plus vives brisent leurs liens & s'associent aux analogues heterogenes, que la nourriture fournit continuellement; l'acide qu'Hippocrate reconnoît pour la cause la plus efficace des maladies, s'éxalte, toute cette désunion excite un combat intestin, toûjours accompagné d'un mouvement fort irregulier, que l'on appelle fiévre, distingué par les acci-

dens que j'ay expliquez en leur lieu.

L'experience nous apprenant que ce qu'on tire du Kinkina n'agit pas si efficacement que le corps même du KK. il reste pour constant que ce remede agit par toute sa substance, par l'acerbe, l'amer & l'austere unis qui dominent. L'analyse du KK. ne nous fournit par son huile, par son esprit, & son sel aucun secours si puissant que la teinture de tout le KK. dans le vin, ou toute son écorce mise en poudre : la teinture que vous tirez par l'eau de vie est moins febrifuge ; on en avoit fait un grand secret à feu Monseigneur le Prince de Conti ; la Cour fut prévenuë en sa faveur pour quelques jours. Monf. le Duc de Boüillon crut être plus promptement guéri de sa fiévre par cette teinture, que par celle qui se fait dans le vin ; l'expérience l'obligea, & tous ceux qui avoient besoin de ce remede, à revenir à la teinture faite dans le bon vin, lequel ouvrant la partie resineuse du KK. & la partie saline qui augmente sa vertu, parce-

qu'elle ſert de vehicule à ce remède qui produit plus ſûrement & plus promptement l'effet qu'on en attend: étant de toute neceſſité pour la guériſon que le remede ſe diſtribuë dans les lieux où reſide la cauſe du mal, on ne ſçauroit trop répéter que l'opération du remede eſt ſon extenſion & ſa diſtribution au centre de la cauſe du mal.

C'eſt par cette raiſon que la teinture du KK. dans l'eau de vie, l'extrait & le roſſolis qu'on donne aux enfans, ne ſont point ſi puiſſans que les dragées faites avec tout le corps du KK. choiſi, reduit en poudre ſubtile, avec quelques grains de ſel de centaurée.

Il eſt facile de comprendre que du compoſé d'auſtere, d'amer & d'acerbe, il reſulte un remede qui a la vertu de rapprocher des parties qui prennent l'eſſort pour s'être éloignées les unes des autres, pour s'entre-choquer, que l'acerbe & l'auſtere les contraignant, le combat eſt moins grand dans un moindre intervale, & que la partie reſineuſe avec

laquelle ces ſubſtances ſont unies, eſt très-propre pour émouſſer les pointes d'un acide fixe qui cauſe ordinairement les grands dégoûts.

C'eſt par cette raiſon que le Kinkina donne de l'appetit en combattant l'acide fixe qui intercepte l'abord du ſuc & des eſprits diſſolvans.

C'eſt ſur cet avantage, celuy de l'appetit & de la liberté du ventre qu'on peut continuer l'uſage du Kinkina.

Ainſi ce remede rapprochant les parties inſenſibles qui ſe déſuniſſoient, l'eſpace qu'elles avoient pour lors enſemble, diminue par ſon uſage, d'autant plus que par cette approximation, leur reſſort s'affoiblit, & le mouvement irregulier eſt enfin ſoumis au naturel.

Nous remarquons auſſi que la ſubſtance acerbe & auſtere eſt très propre pour déſarmer les gladiateurs de B. V.

Non bene junctarum diſcordia ſemina rerum.
Frigida pugnabant calidis, humentia ſiccis,

Mollia cum duris, sine pondere habentia pondus.

Nous avons remarqué que la vertu & l'operation du remede consiste dans son extension jusqu'à la cause de la maladie.

Le Kinkina vous délivre de la fiévre lorsqu'il peut se distribuer & arriver à la cause de la maladie, proportionnément à la désunion des principes qui excitent la fiévre.

Comme tout remede agit selon la disposition de celui qui le reçoit, il faut convenir qu'il y a des sujets favorablement disposez pour faire réussir le Kinkina. Je fais consister cette favorable disposition dans la fluxibilité du liquide, & la permeabilité des canaux par où il se distribuë. C'est à ces heureuses constitutions que le Kinkina doit singulierement sa reputation.

Cette reputation souffre de grandes atteintes, lorsque la consistance du liquide est plus épaisse, & que les canaux où elle se distribuë n'ont pas une pleine liberté.

J'ajoute que les filtres destinez pour

pour les ſeparations, & les canaux excretoires ſoient chargez de particules heterogenes.

Dans cet état, qui n'eſt que trop ordinaire dans les maladies qui ont des cauſes opiniâtres, il n'eſt pas ſurprenant que le Kinkina, bien loing de guerir, augmente la fiévre: je dis même qu'il y a des conſtitutions anthipatiques au Kinkina, indépendemment des précautions qu'il faut prendre, & qu'il y a des perſonnes préparées & non préparées qui en ſont toujours incommodées; j'en ſuis convaincu par pluſieurs experiences. Chiflet cite l'Archiduc. Qui eſt le Medecin, qui n'en donneroit pas des exemples?

Dans cet état de diſproportion du remede au temperament du malade, & de mauvaiſe diſpoſition dans la conſiſtance du liquide, & d'engagement prochain ou formel dans les vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, le Kinkina, bien loing d'être remede, devient ſouvent la cauſe d'une nouvelle maladie, parce que retenant & interceptant ce qui doit être

séparé & chassé dans des voyes embarrassées, tout demeure & se confond.

Hippocrate l'explique clairement par le manque de separation qui doit se faire dans la premiere region du corps; de cette suspension à laquelle il donne le nom de paresse, dépend l'impureté des vaisseaux & la confusion de tout le liquide.

C'est dans cette situation que les parties séparées ne trouvant pas l'issuë ordinaire, se fourvoient sur sur quelque viscere, & s'engagent souvent, ou dans la substance du poûmon, ou dans les vaisseaux sécretoires du foye, & causent des jauniſſes très dangereuses; ce que nous vîmes à Madame la Marquise de Polignac, qui mourut de la jauniſſe après un usage opiniâtré du Kinkina.

Cette difficulté de *transit*, oblige avec beaucoup de raison la plus-part des Medecins à rendre le Kinkina purgatif.

Pendant que j'étois à Montpelier, dans le dernier voyage que j'y fis

avec Monſeigneur le Grand, un homme de Bordeaux propoſa à M. Barbeyrac un fébrifuge infaillible; la protection que Monſeigneur promit à celui qui vantoit ſon fébrifuge, l'engagea à me donner la ſuivante preparation. Elle ſe faiſoit avec la teinture de Ricinus indicus, la gomme gutte, le granum cnidium, qui eſt le fruit de Thymelée, le ſuc de fumeterre, le ſel Armoniac, le beaume de copau, & l'eſſence de geroſle dans l'eſprit de vin : après une longue digeſtion, le tout étoit après l'évaporation au B. M. incorporé avec le Kinkina paſſé par le tamis.

La fiévre qui prit Monſeigneur à Carcaſſone, nous obligea à un ſéjour qui me donna lieu de faire prendre à un homme fort robuſte de cette préparation, pour le guerir d'une fiévre quarte fort opiniâtre ; ce remede le fit beaucoup ſuer dans le milieu de l'accès, le lendemain le ventre s'ouvrit conſiderablement : les deux jours libres, on lui donna des lavements, & des

boüillons avec les feuilles de fumeterre.

Le jour de l'accès, nous lui donnâmes, lorsque la chaleur de l'accès se déclara, la même dose du remede, il eut de si grandes envies de vomir, que je fus obligé de l'aider, il réjetta une grande quantité de bile brune qui diminua beaucoup l'accès suivant, dans lequel il n'eut presque pas de froid.

Je priai le malade de m'écrire à Caumont, où je trouvai en revenant de Bareges une lettre à mon retour qui m'apprenoit sa guérison. Je ne donne ce remede qu'à des personnes jeunes & robustes.

Quoyqu'il y entre peu de ricinus corrigé, ce remede doit rendre très circonspect celui qui le donne.

Je traitai S. A. d'une fiévre double tierce qui avoit commencé à Montpelier, avec la teinture de centaurée, clematitis, la rubarbe, le sel de tartre & le Kinkina.

Je fis ouvrir la veine, observant de faire boire à S. A. quatre à cinq onces d'infusion de petite Centau-

rée, un moment avant l'ouverture de la veine. La veine étant fermée, je fis prendre une pareille doſe de la même teinture.

J'ay vû à Dijon pratiquer ce remede avec ſuccès, & m'en ſuis ſervi quelquefois ſi heureuſement, que la fiévre ne revenoit plus.

Monſeigneur fut le dixiéme en état de partir pour Barege, où Monſeigneur bût & ſe baigna avec tout le ſoulagement que nous attendions.

De toutes ces faces de maux & de remedes, on peut conclure fort raiſonnablement, que lorſqu'on ne trouve pas des diſpoſitions favorables pour l'uſage du Kinkina, le parti des amers paſſant avec une legere adſtriction, eſt préferable à celui du Kinkina.

Hippocrate & Galien, perſuadez que le manque de ſéparation eſt la cauſe antecedente des fiévres, propoſent le ſilphium lazer, l'ail, le perſil de Macedoine, la cuſcute, le fiel de terre, le poivre, la gentiane, le vin, l'hypericum.

Des amers paſſants, nous préferons la petite centaurée, le clematitis, la gentiane, l'hypericum, le chamedris, l'enula campana, la fumeterre, l'écorce de bigarade; à ces alterants on joint des purgatifs: autrefois avant l'uſage du Kinkina, on en faiſoit des tiſanes; cette matiere medicale fourniſſoit des boiſſons dans les accès, c'étoit le meilleur moyen pour les terminer. Il faut convenir que les fiévres étoient plus opiniâtres, mais les rechûtes étoient bien moins frequentes; l'experience nous a appris qu'après la ſaignée ceux qui vomiſſoient à l'entrée de l'accès, & qui uſoient des teintures d'amers paſſants, étoient plus ſûrement guéris, que ceux qui commençoient par le Kinkina.

Nous avoüons de bonne foy que ce remede eſt d'un grand ſecours en medecine, lorſqu'il eſt donné avec connoiſſance de la cauſe de la maladie, & un ſerieux éxamen de la conſtitution du malade, & de l'état où il étoit avant que la fiévre ſe déclarât.

De plus habiles gens que ces Meſſieurs, propoſent tous les jours des remedes infaillibles. J'en trouvai dernierement un chez M. Bontems le fils, qui lui promettoit de le guérir au peril de ſa vie, je le loüai de ſa bonne foy, car il ne fit aucun myſtere de ſon remede compoſé avec un oignon & du Thé pour deux tâſſes; je conſentis volontiers à cette experience. La fiévre quarte a obligé M. Bontems de venir à l'opiate de Kinkina avec le ſel Armoniac & le Mars. Je lui aurois donné le Kalomel de R. ou la préparation de Carc. très mitigée, ſi je n'euſſe pas été obligé de partir pour Verſailles.

Je ne puis finir ce traité, ſans parler des Epicarpes & des Epidactyles, qui produiſent quelquefois des effets ſinguliers.

J'en ay vû compoſer d'épipaſtiques, d'interceptifs, & de fermentans.

De la premiere ſorte, on en compoſe avec la farine de ſeigle batuë avec le ſuc d'oignon rouge, y ajoû-

tant quelques grains d'euphorbe.

Les racines de ranoncule, d'iris noſtras, ou de thytimale, font le même effet.

Quelques-uns préferent le lait de la feuille de figuier avec la poudre de piperitis.

D'autres font un cataplaſme avec la paſſepierre, & le levain bouilli dans le vin blanc.

Ces topiques évoquent quelquefois une partie du levain qui peut être ſuivie d'une plus conſiderable, ce qu'on a remarqué dans de certaines occaſions, par la diminution, ou le changement du jour de l'accès.

Quoyque les interceptifs ſoient peu uſitez, j'en ay pourtant vû préparer avec le ſumach, la noix de gale & le vinaigre, d'autrefois avec le ſuc de fedum majus & le maſtich.

L'interception de ce qui tranſpire par l'artere du carpe, peut exciter par antiperiſtaſe un mouvement irregulier qui pourroit être ſuivi de quelque détermination des particules

de la fiévre à l'habitude du corps, & en ce cas, cauſer quelque éreſipele.

Nous croirons difficilement cette tranſpoſition dans nos principes.

La troiſiéme eſpece d'épicarpes, compoſez d'alkalis capables de penetrer par les pores, & de s'accrocher avec les particules les plus vives de la tranſpiration, produit quelquefois des changemens favorables dans les fiévres.

La ſuie de cheminée, le ſel gemme, la ſalive avec le miel ſont mis à cet uſage.

Je veux pourtant rapporter l'hiſtoire d'une femme d'Evreux, ſur le petit doigt de laquelle on appliqua l'envelope interieure de la coque d'œuf avec la ſalive; deux heures enſuite elle ſouffrit une ſi vive douleur dans le doigt & dans la main, que je fus obligé de la faire ſaigner au milieu de l'accès de la tierce, qui ne revint plus.

Je donnai dans le même tems à trois perſonnes de l'Hôtel de Bouillon les germes d'oeufs, pour ſou-

lager des pleuretiques saignez deux fois ; deux furent beaucoup, le troisiéme qui n'urinoit presque pas, rendit beaucoup d'urine ; les trois guérirent.

Il est aisé de comprendre que le tranchant & l'épine des sels qui désole la pleure, est émoussé & engainé par le velouté du germe de l'œuf.

Entre tous les amuletes, je n'ay jamais vû aucun effet de celui des métaux tant vanté : le camphre pendu au col a beaucoup d'approbateurs.

Les pilules faites avec la conf. ham. & le camphre sont fort estimées, prenant par dessus de l'eau de scorsonere kal. de son sel.

Pour les pierres factices de terres, mineraux & métaux, je les mets avec les Talismans. J'aurois plus de foi aux paroles dont j'ay parlé dans ma Préface.

Puisque la colere a guéri la fiévre quarte, il se pourroit bien faire que l'agrément & la douceur de la voix d'une belle personne attan-

duë & désirée depis long tems, pût produire un effet aussi considerable sur un malade à qui l'absence & l'éloignement sont devenus insupportables.

C'est dans une pareille circonstance que l'on peut dire : *Sunt verba & voces quibus hunc lenire dolorem Possis, sic magnam morbi deponere partem.*

Si la douceur de la voix peut etre fébrifuge, que ne peut-on pas esperer des charmes de la musique ? je finis par la puissance de celle d'Orphée :

Ut cecini, noſtræque anguſtum egreſſa per antrum
Dulciſonæ mellita lyræ, vox percutit auras :
Umbroſi colles & ſumma cacumina Pelei
Deſcendere, ſonus ſimul atque auditus ab altis
Quercibus, adveniunt ipſa radice ſequente,
Saxa voluta ſonant ; chordas quot-quotque loquaces

Audivêre feræ, ſtetêre in limina ſaxi,
Tectaque Centauri volucrum eſt amplexa corona
Feſſa alis pendens, oblita reviſere nidos.

DES VAPEURS.

CEux qui en ſont incommodez croyent que c'eſt une nouvelle maladie reſervée pour leur faire ſouffrir des accidens que perſonne n'en a encore reſſentis.

Quelque peinture qu'on faſſe, de peſanteur, de tournement de tête, de ſenſibilité dans la racine des cheveux, de bluetes, d'étincelles devant les yeux, d'un trouble interieur, de neceſſité de s'appuyer ſur tout ce qu'on rencontre de-peur de tomber de défaillance, d'un ſentiment d'oppreſſion, il y a toûjours quelque ſingularité qui caracteriſe la vapeur, & cauſe à ceux qu'elle attaque une continuelle défiance de leur état, qui leur fait dire, qu'il n'eſt pas en leur pouvoir d'expliquer ce qu'ils ſouffrent.

Ce mal eſt ſi opiniâtre qu'il élude non-ſeulement la force des remedes, mais qu'il en eſt fort ſouvent irrité.

Après tant de mauvais succès de la purgation, de la saignée, des aperitifs, des cephaliques prétendus, des vomitifs, des bains, du lait & des eaux minerales.

Il passe presque pour constant dans cette infirmerie, qu'il est très-dangereux de combatre les vapeurs par des remedes.

Nous allons rechercher la cause de l'opiniâtreté de cette maladie, & les raisons du peu de succés des secours dont on se sert.

Comme nous ferons voir, que les vapeurs ont des causes differentes, on ne se doit pas étonner, si les remedes qui seroient propres pour guérir une espece de vapeurs, redoublent la cause de celles qui ont un différent principe.

Pour parvenir à cet éclairciſſement, je reconnois quatre causes de vapeurs.

La premiere, dans la denſité & preſſement des futures du crane, qui ſont quelquefois ſi rapprochées & unies, qu'on a de la peine à diſtinguer la trace de la future.

La seconde cause dépend d'une difficulté de transpiration, par le retrecissement des pores, presque toûjours accompagné d'engagement dans les vaisseaux qui se terminent aux glandes de la peau.

La troisiéme, & la plus ordinaire, reside dans les canaux secretoires & excretoires des glandes des premieres voyes, où j'ay souvent observé chez la plûpart des plaignants, des bruits & soulevements dans les hypocondres & dans le bas ventre, dans le tems des plus grandes vapeurs.

La quatriéme dépend de la quantité, ou de la qualité du sang.

Ce que nous venons de dire du même remede convenable à la guérison d'une espece de vapeurs, & très-contraire à la guérison d'une autre espece, s'applique parfaitement à la saignée, qui délivre souvent ceux qui souffrent des vapeurs par l'abondance & le mouvement d'un sang impetueux qui se porte à la tête avec tant de violence, que son retour en est d'autant plus difficile.

Il ne ſera pas difficile de faire voir que la mauvaiſe qualité du ſang étant préciſément la cauſe de quelques vapeurs, la ſaignée redouble les plaintes de ceux qui en ſont incommodez, lorſque la vapeur n'eſt pas cauſée par l'abondance du ſang, mais par une alteration particuliere.

On eſt convaincu de la neceſſité de la ſaignée dans la premiere eſpece de vapeurs que l'abondance du ſang cauſe, par le ſoulagement qu'on reçoit des haimorragies, des regles, des haimorroides, des varices même que nous avons vû guérir d'opiniâtres vapeurs.

On ne peut douter de la neceſſité & de l'utilité de la ſaignée, lorſque le volume du ſang ſurpaſſe la force de ce qui le dirige.

Nous ajoûterons même qu'outre que la ſaignée délivre le corps d'un poids inſupportable, elle aide la premiere digeſtion, & facilite les ſéparations continuelles de la ſeconde coction, & procure par-là le dégagement des parties ſéparées par les vaiſſeaux ſécretoires & excretoires,

res, de laquelle liberté dépend non seulement l'immunité des vapeurs, mais l'état le plus parfait de la santé.

Tout le contraire arrive dans la saignée qui se fait pour corriger la mauvaise qualité du sang, lorsquil ne peche pas en quantité absoluë, ou proportionnée, dont il est aisé de s'assurer par la qualité du pouls, par le regime de vivre, par les éxercices, par ce qui a précedé, & par tous les accompagnemens qui répondent de la force, ou de la foiblesse du temperament.

Avant que j'entre dans le détail des raisons du mauvais succès de la saignée, lorsqu'il y a une mauvaise qualité dans le sang, il faut répondre à ceux qui me demanderont, d'où vient que cette alteration, cette mauvaise qualité de sang ne cause pas quelque espece de fiévre, que j'ay rapportée à un vice dans la masse des liqueurs.

Je ne change point d'idée, je reconnois toûjours mon principe, non seulement cause des fiévres, mais des autres maladies, selon le

dégré du dominant superieur désigné par Hippocrate, sous le nom de sincere.

Je réponds donc à l'objection que l'on me fait, d'où vient que cette mauvaise qualité du sang que j'accuse de la vapeur, n'excite pas la fievre.

Je dis dans le principe que j'ay établi, que l'heterogeneité de la liqueur nécessaire dans une certaine proportion, pour causer la fiévre continue ou intermittente, ne se trouvant pas dans l'alteration du sang, qui cause les vapeurs, suffisante pour allumer le sang; on ne peut rien conclure contre mon principe qui éxige toûjours un suc étranger dominant, capable de soûlever, irriter, & changer le mouvement du sang, ce que Wilis appelle bouillonnement extraordinaire different de la conflagration naturelle.

J'ajoûte à ces reflexions, que si dans cet état de vapeurs causées par l'alteration du sang, les particules heterogenes se multiplioient à un certain point d'augmentation oppo-

ſée au mouvement naturel, la fiévre s'allumeroit très-certainement; je conviens néanmoins qu'on s'en plaint rarement, & que cette mauvaiſe diſpoſition du ſang dépend plûtôt d'un acide dominant qui par le manque de determination dans les vaiſſeaux ſécretoires moins libres, ſe ſublime au cerveau par les carotides & les arteres vertebrales, duquel ſang les eſprits animaux étant diſtilez, ils conſervent un principe d'héterogeneité, qui trouble leur mouvement, & pervertit ſouvent leur direction; ce qui cauſe les frayeurs, les tremblemens, & tous les accidents dont les vaporeux, (avec licence) font un détail beaucoup plus éxact, que les Auteurs qui font l'hiſtoire de cette maladie.

Si la ſaignée eſt très-utile pour combattre les vapeurs qui dépendent des deux plethores, elle eſt plus que ſuſpecte dans l'état de ceux qui ſont tourmentez de vapeurs par une acidité dominante dans la maſſe du ſang.

Il eſt hors de doute, que plus

vous diminuez le liquide, où il y a un sel dissout & dominant, plus vous élevez la force du sel, qui étant plus pesant, ne se vuide pas en proportion avec le liquide qui coule & s'échape toûjours plus aisément. Ainsi de huit onces de liquide que les experiences font voir dans chaque livre de sang, si vous en tirez demie livre, vous ne tirerez point la quantité proportionnée du sel dominant héterogene, toûjours déterminé au fond de la liqueur; la preuve est évidente dans les liqueurs où on dissout un sel particulier; elle est encore plus sensible dans le vin disposé à aigrir; plus vous en tirez, plus il devient aigre.

Les frequentes saignées faites aux vaporeux du second ordre, augmentent la mauvaise disposition du sang, d'autant plus que les parties douces & balzamiques de la liqueur, n'étant pas déja en proportion avec le tartre, les serositez & les vents dont ces malades se plaignent, deviennent, si on s'opiniâtre à la saignée, le prélude de l'hydropisie.

Si dans cet état un Medecin eſt fort louable d'être circonſpect dans l'uſage de la ſaignée des bras & des pieds, il ne doit pas néanmoins negliger l'ouverture des vaiſſeaux haimorroidaux, ſur tout s'il y eſt invité par l'élevation & tenſion de ces parties; c'eſt poutquoy il s'informera avec attention de celuy qui ſe plaint de vapeurs, s'il a été ſujet aux dépôts ſur les vaiſſeaux haimorroidaux; il les éxaminera même, & la qualité des urines; il ſçaura de ſon malade, s'il a quelque ardeur en les rendant, s'il ſe plaint d'un poids dans le perinée, ou dans les parties voiſines du ſphincter de la veſſie; on n'oubliera rien de tout ce qui peut faciliter le dégagement de ces vaiſſeaux gorgez d'une lie délaiſſée, qui ne peut plus être élevée par le cours du ſang.

En pareil cas, nous nous ſervons de la décoction de marrube blanc, avec les racines de ſcrophulaire, d'aſphodele, des oignons blancs dans le vin blanc & le miel.

Le bain réïteré détermine souvent l'ouverture de ces vaisseaux, ou vous met en état d'y appliquer utilement des sang-suës.

Par ces mêmes raisons, nous faisons ouvrir dans les jambes & dans les cuisses des vaisseaux variqueux avec le soulagement d'une personne qui se plaint des vapeurs. Je fais une grande difference de ces saignées particulieres, de la generale, puisque cette particuliere emporte souvent la cause conjointe, & diminue fort l'antecedente, lorsque la saignée generale multiplie cette premiere cause, comme nous l'avons démontré par l'éxaltation de l'acide qui est, pour ainsi dire, en flueur dans le sang.

A cet éxamen de vapeurs & de vaisseaux variqueux, appartient la tumeur de Monſ. le Marq. de Th. Elle fut précedée d'une dilatation variqueuse dans la partie externe de l'avant-bras, elle étoit accompagnée d'une tension considerable, & d'une douleur vive; je fis saigner M. le Marq. de l'autre bras, on pro-

posa l'ouverture du vaisseau dilaté, Messieurs Tribolo, Avrillon & Beissier hésiterent avec raison, nous nous servîmes du cataplame anodin & des adoucissants les plus convenables; la tension diminua insensiblement, mais il s'éleva peu à peu une tumeur près de l'olecrane, qui dans douze jours approcha la grosseur d'une amande verte; quelque topique qu'on pût employet, cette tumeur devint insupportable; de tems en tems il s'y faisoit une fermentation si vive, qu'elle causoit des vapeurs jusqu'à la défaillance, & des tressaillemens convulsifs; la tumeur étoit d'un méchant caractere, dure, livide, inégale; on proposa l'operation, Messieurs Tribolo, Beissier, Avrillon & moy convenions que la tumeur étoit carcinomateuse; j'en parlai à Monsr. Marechal qui étoit malade; un mal aussi considerable éxigeoit le secours d'un Maître aussi intelligent, & aussi habile, que le Public avoit déja reconnu pour le premier Chirurgien, avant que le Roy perfuadé de

ſon merite, par ſa propre experience, lui donnât la place que M. Felix avoit dignement occupée.

Le mal de Monſ. le Marq. augmentant, & celui de M. Marechal l'empêchant de l'éxaminer, je pris le parti, avec le conſeil de Meſſieurs les Chirurgiens, de faire emporter la tumeur; ce que M. Tribolo éxecuta fort habilement. M. de Th. Gouverneur de Belle-Iſle, fut délivré de ſes vapeurs, & jouit encore aujourd'huy d'une aſſez bonne ſanté.

Je fus déterminé à cette operation par deux exemples fort ſemblables; une Dame de la maiſon de Tonnerre vint à Lion avec une pareille tumeur, ſituée ſur la malleole interne du pied gauche, preſque au paſſage de la ſaphene : avant & après les regles, Madame ſouffroit des vapeurs ſuivies par fois de mouvemens qui lui faiſoient preſque perdre la connoiſſance. Mon pere fit emporter la tumeur par M. Bimet, grand Chirurgien, qui paſſa, après l'operation, un bouton de

feu dans toute la circonference de la tumeur ; l'operation & les remedes qui la précederent, rendirent une parfaite ſanté à Madame de Muſi, qui fut délivrée de ſes vapeurs.

Le ſecond éxemple m'a été donné dans le Château de Montmeillan, ſur le poignet d'un Aide-Major, qui après une fiévre quarte fort opiniâtre, ſe plaignit d'une douleur dans la partie interne du carpe du bras gauche : peu-à-peu il s'éleva ſur le battement de l'artere une tumeur qui acquit la groſſeur d'une noiſette, elle étoit dure, très-ſenſible & enfoncée en trois ou quatre endroits, elle s'étendoit par un cordon de la longeur de deux travers de doigt, & formoit dans ſon extremité une autre tumeur pendante, preſque auſſi groſſe & d'une ſemblable figure, avec la même ſenſibilité ; le caractere étoit auſſi ſuſpect que celui de la tumeur de M. le Mar. Gouverneur de Belle-Iſle. L'Aide-Major ſouffroit des vapeurs qui lui faiſoient dire, qu'il avoit la

tête pleine d'ancre, dans les vents de Midi, il ressentoit dans le bras malade, & sur-tout dans le pouce, des tiraillemens si douloureux, qu'il souhaitoit qu'on lui coupât le bras. M. Desgranges Medecin experimenté résidant au Château, fit venir de Chamberi le meilleur Chirurgien, qui appella cette tumeur un acrochordon carcinomateux; la violence de ces accidens nous détermina à l'amputation, avec tout l'appareil necessaire au cas que l'artere fournît du sang dans cette opération; car on observoit dans le temps des plus vives douleurs, un battement profond dans la seconde tumeur pendante: le Chirurgien dit qu'il apporteroit le petit & le grand torniquet; avant l'opération il mit une bande de cuir fort souple qui se terminoit par des œillets & des crans sur l'avant bras, au-dessous du ply; il emporta la tumeur, comme M. Bimet avoit fait, il se servit du bouton de feu; nous n'eûmes point d'haimorragie, on n'eut besoin après l'opération que d'une bonne conduite;

M. Desgranges lui fit user pendant tout le traitement des bouillons de viperes ; le malade fut purgé plusieurs fois avec la conf. ha. & le mer. d.

L'Aide Major qui avant la fiévre quarte avoit des vapeurs insupportables, en fut parfaitement guéri, & de tous les accidens qui nous obligerent de venir à l'amputation.

De pareilles observations sont fort instructives, dans le Chapitre des Vapeurs.

Les dévoyemens quelquefois dysenteriques, qui arrivent assez souvent dans cette maladie, demandent une grande attention. Le Medecin methodique occupé du symptome, rend un mauvais office à son malade, lorsqu'il commence par les remedes qui peuvent arrêter le cours d'une humeur qui a souvent beaucoup de part à la cause des vapeurs ; le dévoyement même dysenterique est quelquefois critique dans de pareilles circonstances, il faut adoucir l'humeur, & tenir toûjours les voyes libres : l'hypecacuana qui a un

merite particulier dans le progrès de ces maladies, ne se donne pas sûrement dans leur commencement, lorsqu'il y a une cause antecedente dominante dans le flot des liqueurs, & une autre nichée depuis long-temps dans les différens reduits des glandes.

Si cette pathologie n'est bien entenduë, vous ne faites pas seulement un grand tort à celui qui naturellement devroit attendre un soulagement considerable d'un pareil secours; mais il arrive souvent que suspendant l'écoulement de l'heterogene que la Nature avoit déterminé sur ces parties, vous excitez un nouveau dévoyement par la communication du mauvais levain au suc nourrissier: c'est ce que j'ai observé dans un Seigneur de la Cour qui pour avoir usé précipitamment du bedegugullio, de la theriaque, du Kinkina, & du laudanum, souffrit très long-temps un dévoyement qui par fois devenoit dysenterique; j'observai une tension considerable dans les hypocondres, & dans tout

l'abdomen ; après l'usage de quelques remedes desopilans, il me fut aisé de remarquer plusieurs petites tumeurs séparées, que je ne peux mieux comparer qu'à une chaîne d'oignons : ce Seigneur alloit trente & quarante fois dans la nuit à la garderobe, les déjections étoient glaireuses, noirâtres, & souvent teintes de sang, nous avions une fiévre symptomatique fort opiniâtre, le pouls étoit souvent inégal, & l'extenuation nous allarmoit beaucoup. La préparation de Mars de Wed. les bouillons au B. M. avec le chamæd. le sig. sal. l'hyper. & la fum. l'extrait d'oubelon avec la rhubarbe & le bez. jov. nous mirent en état de me servir de ma teinture d'ypecac. dont Monseigneur se trouva si bien qu'il me fit l'honneur de m'envoyer un courrier pour l'aller voir en Allemagne, sur un accident qui le surprit à l'armée, où la fiévre d'ouble-tierce m'empêcha de me rendre ; dès que je fus un peu mieux, j'allai joindre M. le Duc à Claye.

Je parleray dans la ſuite des vapeurs excitées par le preſſement ou manque de ſutures, comme nous voyons quelquefois, & de celles que la denſité de la peau, & le defaut de tranſpiration, cauſe auſſi évidemment qu'un lieu plein de fumée, qui n'a point d'ouverture devient inſupportable.

Mais la plus fréquente & la plus puiſſante cauſe des vapeurs ſe trouve dans les reſervoirs des vaiſſeaux ſecretoires qui n'ont pas un libre debouché par les canaux excretoires, d'où il arrive que les parties heterogenes qui ſe ſéparent continuellement du flot du ſang, dans la ſeconde digeſtion, trouvant inſenſiblement moins de place dans les lieux deſtinez pour les recevoir, il y reſte toûjours des particules d'autant plus capables de ſe ſoulever, que celles qui arrivent ſans ceſſe, font un effort pour ſe faire paſſage dans les vaiſſeaux excretoires.

Il faut auſſi convenir que l'amas qui ſe fait peu-à-peu dans les glandes, contenant des matieres plus ou

moins oppoſées, & par-là ſuſceptibles de différens degrez de fermentation, on peut raiſonnablement préſumer, qu'il reſulte de ces différens mêlanges, ou un ſecret bouillonnement qui excite de petits cercles qu'on appelle boules ou bulles, ou une élevation de la matiere qui renferme ces combattans, ou un petillement qui repréſente le mouvement d'un ſel decrepité, ou une véritable efferveſcence, ou le mouvement étant augmenté par l'action des particules oppoſées, une forte exalaiſon.

Si on remarque tous ces effets à vûë, dans le mêlange des parties heterogenes, que n'arrive-t-il pas dans un lieu renfermé, où les parties oppoſées étant plus preſſées, & leur ſéparation renduë plus difficile par l'engagement des lieux deſtinez pour la ſecretion, leur mouvement de ſublimation ſe communique avec d'autant plus de force aux parties qui cedent, qu'il a trouvé d'obſtacles dans celles qui reſiſtent?

Comme j'ay répondu sur la fiévre, il m'est aisé de répondre à ceux qui prétendront que dans tous les engagemens des glandes, on devroit se plaindre des vapeurs. Je réponds, qu'étant necessaire qu'il y ait une certaine quantité de parties heterogenes pour allumer la fiévre, il faut de même une certaine proportion de particules empriſonnées dans les vaisseaux secretoires pour exciter les vapeurs ; bien entendu même que les particules séparées & renfermées dans ces reservoirs contiennent des substances fermentiscibles, car si elles en étoient dépouillées, comme ces matieres qu'on appelle dans nos laboratoires, terre damnée ou tête morte, on n'en doit presque pas attendre un sujet de vapeurs, outre que le contact pressé de ces parties opposées est un obstacle à leur détachement, developpement, & par cet engagement, au mouvement de sublimation, desquels dépend la vapeur.

Entre toutes les causes de suspension, de séparation des parties étrangeres

geres au ſang, la plus dangereuſe eſt celle qui intereſſe le genre nerveux, ce qui arrive ſouvent dans les engagemens des glandes du meſentere, du pancreas, de la matrice, des ouaires, & des parties même deſtinées pour la conſervation de l'eſpece; lorſque les nerfs qui ſont étroitement liez avec ces différentes glandes, ſont irritez par ces ſucs heterogenes dégénérez & alterez à un certain point; leurs ſecouſſes, leurs contractions donnent lieu aux plus étranges & aux plus bizarres de tous les accidens.

On trouve dans ces détroits la ſource des maladies de Marthe Broſſier, de celles dont parlent les Medecins Portugais, & des faits extraordinaires que nous liſons dans quelques Relations des Indes, & ſans aller ſi loin, dans les journaux de Loudun.

Pour oppoſer des remedes aux différentes cauſes des vapeurs que j'ay reconnus, je dis que pour combattre la premiere & ſeconde cauſe obſervées dans les futures & dans

les pores de l'habitude du corps, l'éxercice, les frictions pourvoyent fort bien à ce dernier inconvenient.

Pour le premier, qui dépend de la denſité, & preſſement des ſutures, ce qui ſe diſtingue par une peſanteur de tête preſque inſeparable des vapeurs, nous conſeillons aux malades, dans ces circonſtances, de ſe faire raſer ſouvent la tête, de la faire frotter avec deux tiers d'eſprit de vin tartariſé, & un tiers d'eau de lavande alkaliſée de ſon ſel, le tout chauffé au B. M.

Nous avons vû un grand Prince délivré des vapeurs, par cet uſage continuel.

L'application des cornets & des épipaſt a ſon mérite. Le tabac mâché dérive, en rappellant des ſucs glaireux, & détermine quelquefois les parties de ſuie mêlées avec quelque ſeroſité, qui ne trouve point d'iſſue.

Les cauſtiques appliquez à la nuque, ont ſouvent délivré les malades d'anciennes vapeurs.

Mon pere a quelquefois fait appliquer un setum à feu ouvert, à des personnes qui ne vouloient pas entendre parler des cauteres ; cette operation a toûjours produit de bons effets, je l'ai experimenté avec le même succès.

L'aigreur du sang que la saignée augmente, étant une des plus communes causes des vapeurs, nous ne pouvons nous dispenser de proposer des remedes qui ont soûlagé nos malades dans une pareille situation.

Le boüillon d'écrevisses, l'écaille d'huitre macerée en plusieurs eaux chaudes, après avoir été mise en poudre, le bezoart oriental qui subit bouillonement, crépitation & une grande exhalaison, quand on le mêle avec l'esprit de nitre, nous convaint de sa vertu contre les acides. M. le Duc de Bouillon en recevoit toûjours du soulagement, lorsque l'oppression nous obligeoit de faire ouvrir toutes les fenestres, ce qui nous faisoit juger que l'acide éxalté resserroit les vesicules du poûmon qui ne pouvoient plus être

dilatées que par un nouvel air qui eût plus de ressort; nous nous servions aussi de la farine de saigle détrempée dans un verre d'eau avec celle de fleurs d'orange.

L'extrait d'ambre noir, avec les fleurs de sel armoniac chalybées, & le baume blanc nous fourniſſoit de quoy faire d'excellentes pilules.

Si la saignée, dans cet état d'indiſpoſition, reconnu dans le sang, augmente plûtôt qu'elle ne diminue le mal, il arrive ſouvent que la purgation produit le même effet en remuant un foyer qui échape très-ſouvent au purgatif. qui par fois le ſoûleve avec plus de violence.

La maxime la plus ſûre, lorſqu'on eſt convaincu du beſoin du purgatif, eſt de le donner immediatement avant manger; l'aliment familiariſé avec le ſang, introduit cet étranger avec plus de facilité & de douceur.

Le pilules propoſées, où l'on fait entrer du glyciriſe, de l'aloë proportionément au beſoin qu'on en a, conviennent parfaitement.

L'extrait de bryoine, de mechacan, avec l'æthiops mineral a une grande reputation.

Nous donnons auſſi de l'élixir de proprieté avant le potage, ou quelquefois le matin, avant l'eau de meliſe faite à vûë.

La boiſſon ordinaire avec la limaille de vieux fer, & la ſcolopendre eſt très-utile ſi on la continue.

L'uſage du chamedrys que nous conſeillons aux gouteux, a ſes partiſans.

Mais de ces remedes, il faut dire ce qu'Avicenne remarque dans les maladies difficiles & rebelles, il ne faut attendre de ſuccès, que d'un uſage ſuivi & continué.

Aſſiduatio curationis, facit ſummam curationis.

Quoyque j'aye reconnu une principale cauſe des vapeurs dans les glandes embaraſſées, je comprens bien que la maſſe du ſang, dans un pareil engagement, ne peut pas être éxemte de toutes les parties étrangeres au liquide, qui étant re-

jettées continuellement, trouvent toûjours quelque resistance dans leur passage aux vaisseaux sécretoires.

Mais comme ces particules sont en quelque maniere surmontées ou envelopées dans le flot du sang, ce qui s'en exhale n'étant pas capable de produire les grands accidens, c'est dans l'obstruction des glandes qu'il faut chercher la cause des vapeurs, & singulierement dans celles qui ont le plus de liaison avec les nerfs, comme dans les glandes de l'estomach, du pancreas, celles des reins, la grande du mesentere, dans celles de la matrice, par lesquelles la nature renouvelle ses mouvemens pour diminuer la plethore; lorsque les nerfs qui embrassent & penetrent ces glandes sont irritez par des sucs fermentez & dégenerez, les secousses sont quelquefois si violentes, que tout le genre nerveux en souffre des contractions en differens endroits.

Si les branches qui se distribuent aux poûmons, sont interessées, le

malade ſouffre plus ou moins de difficulté de reſpirer : dans une pareille conjoncture, l'Apothicaire d'une Communauté Religieuſe me dit en ſecret, Le mal eſt fort changé, nous avons à faire à un aſthme convulſif; je luy dis, Vous croyez donc, ma ſœur, que nous avons une nouvelle cauſe à combattre, & qu'on doive un remede à l'accident, qui ne ſoit eſſentiellement relatif à ce qui l'a excité; vous avez toûjours la même cauſe à combattre, celle qui cauſe les vapeurs, le trouble de l'eſprit, la défaillance, l'oppreſſion, & enfin cette grande difficulté de reſpirer qui vous oblige d'ouvrir toutes les feneſtres, pour introduire un air qui ait plus de reſſort pour étendre les veſicules du poûmon, dont la dépreſſion puiſſe fouler le ſang & le faire circuler; c'eſt toûjours cette même cauſe exaltée qui produit de plus conſiderables accidens; il ne faut point qu'un bon Medecin prenne le change, & abandonne la cauſe originele, pour combattre un accident qui ne peut être

surmonté qu'en attaquant son principe.

Comme tous ces accidens étoient causez par la suspension des regles dans un Carême, qui avoit rempli les premieres voyes de fort méchants alimens, la malade ayant été saignée du pied la nuit précedente, pressée par la nausée, nous lui donnâmes un vomitif qui la dégagea, & termina l'asthme convulsif.

Je rapporte cette observation pour détromper ceux, qui sur le nom d'asthme convulsif, ont accoutumé d'ordonner des choses spiritueuses, goutes d'Angleterre, élixir, sel volatil que la sœur avoit mis en usage, qui au lieu de rétablir le regime animal, pervertissoient la continuité, l'ordre & la direction des esprits.

Comme la malade dont je viens de parler étoit sujette à de cruelles vapeurs avant ce dernier accident, & qu'elle en fût fort soulagée dans la suite; j'ay cru que cet exemple ne seroit point infructueux dans l'éxamen que nous allons faire de

l'engagement des premieres voyes.

Si nous avons remarqué que dans les vapeurs qui dépendent singulierement d'une acidité voltigeante & éxaltée dans le sang, on ne purge guere impunément; il faut aussi convenir que dans les anciennes obstructions des glandes qui donnent lieu aux vapeurs, on ne peut se dispenser de l'usage des remedes faits pour rendre la liberté aux parties organiques; de laquelle dépend le succès des aperitifs des dissolvans & délayans, plûtôt que fondans, & des purgatifs convenables.

Les avantages de la saignée du pied ont été traitez si clairement, qu'on ne doit pas balancer à satisfaire cette indication, lorsqu'on voudra s'assurer de l'effet des purgatifs, auxquels on mêle utilement le castor, la teinture de jais, le camphre, les pilules fœtides de la grande description, & même lorsque le purgatif cause de grands ébranlements, avec le diascordium que les meilleurs praticiens ont toûjours mis en usage, ou l'équiva-

lant, lorſqu'on y eſt déterminé par une grande irritation.

Comme nous entendons par le diaſcordium, quelques particules d'opium, il eſt bon de faire remarquer que ce remede donné ſeul doit être toûjours ſuſpect, lorſqu'on ne peut diſconvenir que la cauſe de la vapeur dépend de l'obſtruction des canaux ſecretoires ou excretoires, ou même du manque de ſéparation de ce qu'il y a d'étranger dans le flot du ſang.

Mais tous ces remedes échoüent, lorſque des ſucs prolifiques dégenerez, il s'éleve une vapeur qui attaque le genre nerveux, & qui infecte bien-tôt leur principe.

La membrane de l'œuf, encore mieux la coque avec le blanc de baleine, fournit un bon remede. J'ay vû à Turin dans la Venerie, ſe ſervir avec grand ſuccès des dintiers & des luites détrempez dans le boüillon de grenouilles; ces remedes ſe donnent dans le bain aprés qu'on a pourvu aux engagemens des premiere & ſeconde voyes.

L'eau de ſperniola camphrée eſt très-propre pour reprimer la vapeur; on applique les vantouſes ſeches ſur les cuiſſes : on ſe ſert en Italie du muſc incorporé dans la poix noire pour appliquer à la plante des pieds.

Quoyque je n'aye pas compris dans les cauſes des vapeurs, les vers & les germes dont ils éclôſent, on ne peut ignorer que le mouvement de cette matiere, ou le pincement de ces inſectes, ne ſoit très-ſouvent une des principales cauſes des vapeurs : nous en voyons tous les jours des preuves certaines; ce que j'ay dit ſur les remedes des vers à la fin de mon traité de la Peſte, eſt plus que ſuffiſant pour ſe garantir de cette cauſe qui attaque non ſeulement les enfans, mais des perſonnes avancées en âge.

La biſarerie de tous les accidens de vapeurs m'engage à rapporter tout ce qui m'a paru de plus efficace pour combattre les vapeurs de toutes les eſpeces.

Parmy les remedes oppoſez à l'a-

cidité que nous avons reconnuë dans le flot du ſang, nous ne pouvons pas négliger les olives qui ont fait deux grandes cures de vapeurs les plus opiniâtres. Mon pere fut prié d'aller à Grenoble pour voir Madame la Comteſſe de Virvile, déſolée des vapeurs; M. le Duc de l'Ediguiere lui fit même l'honneur de lui envoyer ſa litiere, la goute l'empêchant d'y aller, Madame de Virvile vint à Lion; le bain dans lequel elle prenoit de l'extrait de valeriene avec le camphre, les lavements avec l'eau de mille-fleurs la ſoulagerent conſiderablement, mais l'uſage continué des olives agit plus efficacement. Madame Chori perſecutée de vapeurs, qui s'étoit bien trouvée des olives, y détermina Madame la Comteſſe au point qu'elle en mangeoit jour & nuit; on ne pouvoit la purger qu'avec l'huile & la mane diſſoute dans la teinture de meliſe.

DE LA CIRCULATION DU SANG.

Extraite de plusieurs Livres d'Hippocrate & de sa doctrine.

Nullum, mea quidem opinione, corporis est principium, sed omnes partes ex æquo, & principium & finis esse videntur, descripto namque circulo, principium non invenitur, eademque ratio est membrorum in toto corpore. De locis in homine.

QUoique j'aye promis d'extraire de la doctrine d'Hippocrate ce qui peut nous faire croire qu'il a compris le formel, & l'essentiel de la circulation du sang, je n'imiteray pas la plûpart des disciples des grands Maîtres, qui s'engagent à faire voir que leur Auteur a tout vû, tout sçû, & tout entendu; on ne me verra point dans de pareilles extremitez, j'éviteray les défauts de Flamel, de Taken, de Raimond

& des plus fameux Alchymiſtes, qui d'un texte d'Hippocrate, qui eſt formellement contre le grand œuvre, en prétendent autoriſer la poſſibilité de la pierre philoſophale.

Si je ſoûtiens, par la connoiſſance que ce grand homme avoit de la Nature & de ſon principal ouvrage, qu'il ait été perſuadé de la neceſſité & de l'utilité de la circulation du ſang; je conviens auſſi qu'il n'a pas eu une juſte idée du materiel, j'entends des moyens & des voyes que le ſang parcourt préciſément pour aller du centre à la circonférence, d'être porté aux extremitez, & revenir d'elles à ſa ſource; mais je concluray toûjours que ſi nôtre Maître n'a pas découvert les veritables routes que le ſang tient pour retourner des extremitez au centre, il n'a pas douté de ſa circulation.

Hippocrate s'eſt recrié formellement dans ſon Livre de la Nourriture, que toutes les parties communiquoient enſemble, qu'il y avoit un concours, une conſpiration, & une

correſpondance continuelle entre elles. *Conſpiratio una, confluxus unus, conſentientia omnia.*

Il fait voir dans ce Livre, que le principe & la fin par laquelle il entend le lieu où il influë, & où il ſe termine, ſont la même choſe. *Principium autem omnium unum eſt, & finis omnium unus, & idem finis eſt atque principium.*

Que l'aliment ſe diſtribuë aux extremitez & à l'habitude du corps duquel il revient au centre. *Forinſecus alimentum ab extrema ſuperficie ad intima pervenit.*

Pour ne point laiſſer de doute ſur ce concours & communication perpetuelle entre toutes les parties, & y établir une reciprocation de mouvement, il poſe pour fondement de ce circuit, qu'il reconnoît neceſſaire à la vie, que le grand principe parvient à la partie la plus éloignée du centre, & que ce même principe revient de cette partie extrême au centre duquel il eſt communiqué. *Principium magnum ad extremam partem pervenit, & ex extrema parte*

ad magnum principium pervenit.

Comme le grand principe ne parcourt cette étenduë, & n'arrive au point opposé au centre que par le fluide, & qu'Hippocrate marque préciſément le retour de ce fluide à ſa ſource, on ne peut pas établir plus évidemment la circulation du fluide, qui par le ſang & les eſprits repréſente le grand principe.

Lorſque Galien commente ce texte du grand principe, il remarque fort attentivement que le ſuppôt de la chaleur naturelle ſe communique à tous momens aux parties les plus éloignées du centre, & qu'il y revient ſans interruption. Les termes de *derechef* & de *retourner*, ſont formels, auſquels il ajoûte une viciſſitude que nous exprimons par reciprocation de mouvement.

Les trois termes dont il ſe ſert l'auroient dû déterminer à entrer dans le ſentiment d'Hippocrate ſur la circulation du fluide, πάλιν πάλιν δρομεῖ ἀμοιβήν.

Il y a dans ce même Livre d'Hippocrate un texte ſingulier.

Route

Route du haut en bas, & du bas en haut, ce que Galien explique par la comparaiſon d'une échelle qui ſert à monter & à deſcendre. ὁδὸς ἄνω κάτω, ἀνάβασις καὶ κάθοδος.

On ſera toûjours ſurpris qu'un ſçavant Anatomiſte, qui ſe ſert de ce Livre d'Hippocrate, de la Nourriture, contre ſa circulation, ſur un texte qui reconnoît le foye, comme la racine des veines, n'ait pas voulu faire attention à ce qu'il dit dans ce Livre même, ſur la reciprocation du mouvement, ſur le conſentement univerſel, & ſur le circuit formel du grand principe dans toute ſon évidence.

Ce Livre d'Hippocrate ne contient que deux pages, l'illuſtre.... y choiſit un texte qui ſe peut concilier avec la circulation, & ferme les yeux ſur l'autentique du circuit du fluide.

Si cet excellent naturaliſte n'a pas préciſément marqué la voye de la communication du ſang, allant du cœur aux extremitez, & ſon re-

tour au cœur même ; peut-on inférer qu'il n'a pas connu ce fait sur lequel il s'explique ouvertement, parcequ'il n'a pas bien entendu la maniere dont ce fait s'éxecute ?

C'eſt confondre le fait & la maniere de l'éxecution du fait.

Si les modes, qui ſont des proprietez des choſes, en ont toûjours été diſtinguez, les modes des faits ne meritent pas moins une réelle diſtinction, puiſque le fait comme tel, eſt indépendant du mode, qui ne ſera qu'une image dans la perſonne qui raiſonne, ou peut raiſonner ſur le fait.

De cet examen il reſulte que pour l'éclairciſſement de la difficulté preſente on peut ainſi raiſonner.

Ou une perſonne nie la circulation du ſang, parce qu'il ne peut comprendre la maniere dont elle ſe fait ; état où l'on s'eſt trouvé fort long-temps ; ou une autre perſonne croit la circulation du ſang, quoiqu'il ne ſoit pas bien ſur des voyes de la circulation du ſang.

Personne ne doute sur la premiere proposition, que celuy qui nie la circulation du sang parcequ'il ne peut comprendre la maniere dont elle se fait, n'empêche pas que la circulation du sang ne soit réelle & constante : sur ce même principe on peut dire avec raison que celuy qui déclare par sa doctrine & par plusieurs textes qu'il croit la circulation du sang, seroit accusé fort injustement d'ignorer la circulation, parcequ'il ne s'est pas expliqué clairement sur la maniere dont elle procede. On peut dire à cet égard que la justesse du sens est préferable à celle des paroles. En toute sorte de profession, la loy ne consiste pas dans le détail & la superficie des paroles, mais dans le sens ; ce n'est pas le nombre des paroles éxaminées séparément, mais le poids des termes mis & bien entendus qui doit décider. *Non in foliis verborum, sed in sensu consistit lex : nec in pondere verborum singulatim acceptorum ; sed in pondere collectorum sensus invenitur.*

inutile est scire totam legem, sed sufficit scire in ea aliqua particula proposita judicare et respondere Lib 24 ff de Legibus

On n'écouteroit pas un opiniâtre qui soutiendroit qu'un tel courrier n'a pas été à Rome, parce que celuy qui l'y a envoyé, & ceux qui en reçoivent des nouvelles, ne s'expliquent pas précisément sur la route que le courrier a tenuë.

On ne répondroit pas à un Philosophe qui disputeroit sur le retour des eaux des fontaines & des fleuves à la mer, comme à leur source, parce qu'il ignoreroit les voyes par lesquelles les eaux s'y rendent.

C'est précisément l'exemple dont Hippocrate se sert pour marquer la reciprocation du mouvement du centre à la circonference, & de la circonference au centre; c'est, dit Hippocrate, selon le privilege & le pouvoir de la mer, qui donne à tous, & reçoit de tous: *Juxta maris facultatem, quod dat omnibus, & ab omnibus recipit.*

Le sçavant M. ne pourroit plus dire qu'Hippocrate a regardé le cours du sang comme celuy des eaux de l'Euripe, puis qu'il s'explique si clairement dans le livre de

la Nourriture, sur le retour du fluide depositaire de la chaleur, & des esprits, au principe dont il est émané.

Hippocrate ne se contente pas de dire que l'homme est un cercle où tout circule continuellement; il confirme ce mouvement, *in orbem*, dans ses livres de la Diete, par l'exemple de ceux qui plient du fil sur un peloton. Il dit que ces ouvriers plient le fil en rond, *in orbem*; c'est son terme, & qu'ils finissent par où ils ont commencé: *Ducentes in orbem fila plicant, à principio in principium desinunt.*

Notre Maître dit tout de suite sans interruption aucune, qu'il y a un même circuit dans notre corps, il finit par où il a commencé. Une preuve aussi évidente seroit reçûë en Geometrie: *Idem circuitus in corpore est, unde incipit, in hoc desinit.*

Que diront les disciples de Servet, d'Harvée & de Pecquet aux trois circuits de chaleur, dont Hippocrate parle dans ce même Livre, du centre à la circonference, & des cavitez

& des parenchymes, attribuant ces deux derniers aux mouvemens circulaires des Aſtres.

Il faut quitter l'Euripe & venir ſur les bords de la mer, pour voir rentrer tout le fluide du grand monde dans ſon centre.

La comparaiſon d'Hippocrate paroît juſte, puis qu'elle s'exprime par un rapport du grand au petit monde.

Ce n'eſt point par prévention, ny par autorité, que nous ſommes perſuadez que la circulation du ſang a été connuë & entendue d'Hippocrate; ſa doctrine la confirme par tout, ſes expreſſions ſont formelles, comme nous l'avons fait voir, & les termes dont il s'eſt ſervi ſont convenans.

Quoique le retour du ſang ſoit inconteſtablement établi par toutes les preuves de circulation que j'ay données, je veux neanmoins donner de nouveaux témoignages ſur le retour du ſang à ſa ſource. Le livre d'Hippocrate ſur les maladies des vierges leve tous les ſcrupules ſur la ciculation du ſang & ſon retour au

cœur. La necessité de la circulation du sang y est établie dans le sublime.

Le livre commence par vous faire voir la Nature dans l'indivisibilité. Par son indivisibilité elle est presente par tout; sa presence exige un supôt; ce supôt ne peut être qu'un fluide, qui transmettant le mouvement & la nourriture, est le milieu d'une communication continuelle du grand principe avec les extremitez, & de son retour à luy-même, pour conserver l'unité & l'indivisibilité; ce qu'Hippocrate nous démontre dans le Livre que j'ay cité.

Hippocrate admet un circuit continuel, pour que le sang des extremitez, par un continuel retour à son principe, y soit naturalisé, & conserve le même caractere de vie qui est à sa source. C'est la doctrine de ce grand Maître, qui soutient que la plus grande partie ne contient ny conserve rien qui ne soit dans la plus petite: *Minima corporis pars habet & quæ maxima*, qui joüit du privilege du tout auquel elle est intimement

unie par la communication qui eſt entre elle & toutes les autres parties du corps : *Pars corpus toti cohærens, communique vita conjunctum.*

Le principe d'Hippocrate, établi ſur le mêlange & la ſeparation continuelle, qui éclairera toujours la phyſiologie & la pathologie, *miſcenda, ſecernenda*, emporte neceſſairement & abſolument un circuit perpetuel de tout le liquide, pour que toutes les parties differentes exprimées dans Hippocrate par ſix cent dont le liquide eſt compoſé, ſoient mêlées, alterées, foulées & remêlées, afin que le tout devienne un : *Omnia fiant unum* ; ſi le ſang pouſſé aux extremitez, toujours plus chargé d'heterogeneitez, ne revenoit pas dans le centre, ſe ſubtiliſer & ſe ranimer, pour enfiler plus aiſément les vaiſſeaux ſecretoires & excretoires, cette unité ſi abſolument neceſſaire dans le ſentiment des Medecins raiſonnables deviendroit impoſſible.

Hippocrate penetré de cette verité peut-il avoir ignoré que le ſang

revient continuellement au cœur pour continuer l'alliance de vie avec tout le corps ?

Nous ſommes contraints de dire que ſur le moindre doute de ſa part, on luy feroit penſer que le ſang ſubiroit des alterations differentes dans tous les differens lieux qu'il parcourt ; & que l'unité, *ſon principe*, reſulteroit de pluſieurs modes d'alterations differentes excitées dans les vaiſſeaux des extremitez de ceux du meſentere, de la porte des jugulaires & des ſinus.

Quoiqu'il ſoit vray de dire que le ſang dans ſon cours ſe depure par des glandes dans ſes differens paſſages, il eſt encore plus vray de ſoûtenir que cette même liqueur, qui s'eſt appauvrie dans ſon cours d'eſprits & par la communication du ſuc nourriſſier, ou par luy-même, ou par la lymphe, a beſoin non ſeulement d'être reparé, mais, pour ainſi dire, d'être revivifié dans le centre.

Mais comme l'eſprit des Anciens n'a aucun droit ſur l'eſprit des Modernes, & que le litteral decide &

porte le flambeau dans la presente controverse; après avoir fait voir quel est l'esprit d'Hippocrate sur la circulation du sang, il faut examiner le litteral d'Hippocrate sur lequel nos adversaires se retranchent.

Pour ne point éviter les difficultez, je veux bien distinguer le litteral, sur lequel le party contraire se fonde, en litteral simple & litteral composé.

Par le litteral simple nous n'entendons précisement que les termes dont Hippocrate s'est servi pour prouver la circulation.

Tous ces termes sont autant de témoins irreprochables de la circulation, periode, retour, retourner, *rursus*, πάλιν, παλιῤῥόη, κύκλῳ, *circumire*, διέξοδος, *ire & redire*, *definere unde incipit*, *dare*, *accipere*, *juxta maris facultatem*.

Quoyque je sois convenu qu'Hippocrate n'ait pas eû une juste idée du materiel de la circulation, ny des veritables routes que le sang tient pour revenir des extremitez au principe duquel il est parti; ce

que nous avons fait voir dans ſon livre de la nourriture; je m'en vais néanmoins faire voir clairement que le litteral compoſé qui regarde le ſens & les expreſſions figurées d'Hippocrate, ne ſont pas ſi contraires à la circulation, que ſe l'imaginent nos adverſaires. Je dis même plus, qu'ils en ont rapporté qu'ils ſe croyent favorables, leſquelles ſont ſans prévention une nouvelle autorité pour la circulation.

Comme je n'ai point entrepris une diſſertation anatomique, je me reduis aux mêmes textes dont ces Meſſieurs ſe ſont ſervis contre la circulation d'Hippocrate.

L'illuſtre M..... s'étonne que la découverte des valvules du cœur dans Hippocrate, bien loin de lui avoir ſervi pour établir la circulation du ſang, lui ait fait dire dans ce même livre du cœur, des choſes contraires à la circulation du ſang.

M..... fait dire à notre Maître que l'artere du ventricule droit

du cœur ne porte du ſang au poûmon que pour ſa nourriture, parce qu'il y a dans le texte, que ce vaiſſeau s'ouvre dans les vaiſſeaux du poûmon pour fournir du ſang à leur nourriture.

Sur quoy il eſt important d'obſerver qu'Hippocrate vient de dire dans le même livre, que le cœur eſt la ſource du ſang qui arroſe continuellement tout le corps, & qui à ſon tour en retire du corps, *vice verſa trahit*, ce ſont ſes termes : ce texte ne permet pas d'inferer, comme fait ce ſçavant Anatomiſte, que le cœur ne fournit de ſang au poûmon, qu'autant qu'il en a beſoin pour ſa nourriture ; il faut que ces Meſſieurs ſoient bien preſſez, pour arrêter le mouvement du cœur, & ne lui faire donner du ſang que pour la nourriture du poûmon ? Qui ne croiroit que le cœur ne ſoit plus qu'un muſcle pour ſervir au mouvement arbitraire ? On ſe perſuadera plus aiſément que le cœur s'arrête plutôt pour le beſoin de nos adverſaires, que pour reprendre de

nouvelles forces, pour contribuer à la nourriture du poûmon; Mais ces Meſſieurs arrêtent le ſoleil du petit monde, comme Joſué arrêta celui du grand monde.

Ces Meſſieurs conviennent de la connoiſſance qu'Hippocrate avoit de l'uſage des valvules; ils s'étonnent même qu'elle n'ait pas été ſon guide, pour mettre la circulation du ſang dans ſon grand & ſon plein jour; mais le crepuſcule & le premier jour de l'anatomie ne doit-il pas être diſtingué de ſon midy? peut-on éxiger dans la naiſſance de la Medecine, depuis plus de deux mille ans, la même exactitude que dans Harvée, qui doit peut-être ſa découverte à l'étude de la circulation dans Hippocrate?

Je ſçai bien qu'un ſçavant Medecin d'Aix me l'y a démontré en revenant de Montpelier; & que dans le cabinet de M. de Peyreſc à Aix, il l'avoit fortement ſoutenuë contre un neveu de Bartolin, comme j'ay fait il y a long-temps à Turin contre un Medecin de Padouë.

Avant quitter le traité du cœur d'Hippocrate, je supplie nos adversaires de trouver bon que j'aye l'honneur de leur faire remarquer qu'Hippocrate, après s'être récrié sur le merveilleux ouvrage du cœur, jugeoit que la substance du cœur devoit être très-solide, pour soûtenir l'amas continuel du sang qui s'y répandoit des veines, d'autant plus que tout le cœur l'attiroit continuellement. *Et sane mihi videtur boni ac præstantis artificis opificium; cum enim considerasset figuram solidam ipsius visceris, propter sanguinis ex venis effusi collectionem & concretionem, deinde attractorium ipsum esse totum vidisset. Hipp. de corde.*

Je veux bien croire qu'Hippocrate n'a pas été sur les voyes des carotides & des vertebrales pour le passage dans les veines; mais par tout ce qu'il dit de l'état du malade, il juge sûrement que ce qu'il a souffert, dépend de la suspension & interception du sang, qu'il nomme par tout ἀπόληψιν.

Dans tous les autres textes de

la nourriture & de la disposition des parties du corps humain, où il s'agit du battement des arteres, nos adversaires disent qu'on ne peut resumer de tout ce qu'Hippocrate dit sur le pouls, si ce n'est que le sang revient par les mêmes vaisseaux qui sont partis de la source ; duquel éclaircissement nous ne sçaurions nous plaindre, puisque nos antagonistes sont obligez d'avoüer, dans le sentiment d'Hippocrate, que le sang revient plûtôt par les mêmes canaux, que de conclure contre Hippocrate, qu'il n'ait pas entendu le retour & la circulation du sang.

Ces Messieurs n'ont pas pris garde que le texte qu'ils rapportent *de Inf.* d'Hippocrate, est entierement contre eux, quoyqu'ils y ayent changé le terme de circuit avec celui de periode.

Voicy les termes d'Hippocrate: Si un malade songe de voir une riviere dont le cours soit agité, traversé, ou interrompu, le circuit du sang est dénoté par cette image.

Ces Meſſieurs mettent periode au lieu de circuit ; mais il n'y a rien à gagner dans ce changement. Circuit, periode, circulation, ſont ſynonymes. La periode eſt un mouvement en rond.

Par la periode, nous entendons la durée de la courſe d'un aſtre qui revient au même point du ciel.

La periode du ſoleil eſt le retour du tropique à celui dont il eſt parti. Celui de la terre, de la lune, & des autres planetes, décrit toûjours un cercle.

En Medecine, periode exprime un certain eſpace de tems, aprés lequel une maladie qui vous eſt ordinaire, a coûtume de revenir, comme la migraine, l'aſthme, la goute, l'éreſipele, les haimorroides ; ce qui fait dire à nos Medecins que la cauſe du mal qui ſe collige dans un certain tems, éclate auſſi proportionnément, *quæ periodicè colliguntur, periodicè moventur*, ainſi le terme de periode marque toûjours un retour ou circuit.

En

En Chronologie, periode eſt un mouvement circulaire, ou un retour du mouvement imprimé par le centre à ſon principe.

Il eſt inutile de dire que la periode Juliene eſt compoſée de la multiplication des trois cycles.

Nous ne ſommes entrez dans ce détail, que pour faire voir que le terme de periode nous eſt auſſi favorable que celui de circuit, & qu'il n'y a dans Hippocrate aucun texte qui exprime mieux la circulation du ſang.

La comparaiſon ſuivante que nos adverſaires font de nos vaiſſeaux, avec ceux de cuivre tirée d'Hippocrate, n'eſt en aucune maniere contre ſon idée ſur la circulation du ſang. Je dis plus, elle la confirme: en voicy la preuve.

Hippocrate après avoir repeté qu'il y a quatre ſources, de ſang, de pituite, d'eau, & de bile: il fait voir qu'à meſure que ces ſources s'épuiſent par les beſoins du corps, qu'à leur tour, elles tirent du corps pour pouvoir fournir &

entretenir le commerce avec le corps, dont l'interruption causeroit la mort, dit-il au bas de la page.

Pour donner une idée de cette communication de liquide, & reciprocation de mouvement, Hippocrate dispose trois ou quatre vaisseaux de cuivre dans un plan horizontal, avec des tuyaux ou robinets à l'embouchure de ces vaisseaux. Après avoir rempli tous ces vaisseaux, il en fait écouler l'eau, remarquant que ce qui en reste, se reduit toûjours en arriere pour raprocher la source de la communication.

Les termes de recevoir, ou plûtôt soûtirer, sont expressifs du mouvement de circulation. *Suscipiunt & dimittunt*, c'est lelangage d'Hippocrate.

On ne peut point former de controverse sur cette comparaison, puisqu'Hippocrate dit immediatement auparavant: *Au reste, ces quatre fontaines que j'ay nommées, distribuent toujours au corps tant qu'elles sont pleines; & lors qu'elles se vuident,*

elles tirent du corps à leur tour.

Nos adverſaires ont bien ſenti cette difficulté, lorſqu'ils ont changé le terme de vuide, *cæterum fontes hi quos quatuor nominavi, quum pleni fuerint, ſemper corpori diſtribuunt, quum vero vacui, vice verſa trahunt ab ipſo. Uſſ. de morbis*, avec celui d'aſſieger.

Le premier emporte la neceſſité abſolue de la circulation. Le ſecond terme *aſſieger* ſubſtitué, maſque & déguiſe la circulation, quoiqu'on ne puiſſe pas en douter, puiſque le terme d'aſſieger emporte le retour au cœur de l'humeur dont il eſt épuiſé; c'eſt ce qui fait dire aux plus fideles interpretes d'Hippocrate, *fontes recenſiti ubi vacui à corpore hauriunt* ἀπὸ τῦ σώματος ἐπαυρίσκονται. Hippocrate a répeté trois fois dans ce livre que le cœur attire à ſon tour. *Vice verſa trahit.*

Comme le livre d'Hippocrate ſur les maladies des Vierges, m'a donné lieu de faire toutes ces remarques, je ne le finirai pas ſans rappor-

ter ce qu'il dit de ſingulier pour autoriſer le retour du ſang des veines à la poitrine.

Hippocrate dans ce lieu compare le ſang lent & épais, qui retourne difficilement au cœur, avec le ſang qui a acquis ce deffaut par l'engourdiſſement que les jambes & cuiſſes croiſées excitent tous les jours en pareil cas ; il conſeille la lotion avec l'eau froide, pour que le ſang des jambes remonte plus promptement.

Hippocrate obſerve dans ce même endroit, que le ſang des jambes remonte plus aiſément que celui des vaiſſeaux qui ſont dans la poitrine.

Dans les premiers vaiſſeaux des jambes, leur rectitude facilite le mouvement ; dans les ſeconds vaiſſeaux de la poitrine, il dit que leur obliquité & tortuoſité eſt cauſe du délai du retour du ſang.

Nos adverſaires ne peuvent plus dire qu'Hippocrate n'entend que le cours progreſſif du ſang, & non pas

le circulaire ; ny que ce mouvement du sang represente celui des eaux de l'Euripe, qui ne remonte point à sa source.

Le terme dont Hippocrate se sert pour marquer le retour du sang à son principe, détruit entierement les prétentions de ceux qui ne reconnoissent que le mouvement progressif.

Ce terme est Grec παλιῤῥοὴ, & il ne laisse aucune équivoque, puisqu'il exprime sans aucune ambiguité & par la lettre & par le sens qui en est inséparable, retour, recoulement, refluement, termes qu'on peut fabriquer, puisqu'il ny en a aucun de plus expressif, ny de plus significatif que παλιῤῥοη.

On peut dire de la force de ces termes que le signe & la chose sont les mêmes.

Ces termes paroîtront si forts à ceux qui ne seront pas prévenus, qu'ils pourront passer pour un Arrêt contradictoire contre les disciples de Servet & d'Harvée.

Si le terme de παλιῤῥοὴ retour, re-

flus à sa source avoit besoin de quelque confirmation, Hippocrate en a employé un équivalent, lorsqu'il remarque que le sang refroidi retourne à sa source avec beaucoup de peine, il se sert du terme διεξοδος qui veut dire aller & revenir. ψυχθεντοι δ' τῶ αἵματος νοθρώτεραι αἱ διεξοδοι. *Refrigerati enim sanguinis languidiores sunt reditus.*

Il est singulier que les expressions dont Hippocrate s'est servi pour prouver la circulation du sang soient aussi énergiques que ses raisons.

Tous les textes ambigus & équivoques sur le materiel & les modes de la circulation du sang, ne peuvent point balancer une doctrine uniforme constante, dans la connoissance qu'il nous donne de la cause des maladies & de la methode pour les combattre.

Le sentiment d'Hippocrate sur l'origine des veines, l'ambigu sur les valvules du cœur comme les autres textes n'impliquent point à la circulation du sang. Ils en attaquent seulement le mode, ce que j'ay expli-

qué en différens endroits.

C'eſt un ſujet continuel d'admiration pour la poſterité qu'Hippocrate ſans le fil de l'anatomie correcte, ait penetré dans tous les labyrinthes du corps humain, & qu'avec les yeux de l'eſprit & la ſupériorité de ſon genie, il ait découvert ce que les yeux du corps ont été plus de deux mille ans à appercevoir.

On aura de la peine à croire que des Medecins illuſtres ayent moins fait de cas d'Hippocrate que des Barbiers qui ſont convaincus, diſent-ils, de la circulation du ſang, lorſqu'ils mettent la ligature pour ouvrir la veine.

Ces Meſſieurs doivent être fort ſurpris,& même honteux, de n'avoir pas pris garde à cette même preuve dans Hippocrate; ouy la preuve dans la même eſpece, puiſque le preſſement des jambes & cuiſſes croiſées dont Hippocrate parle, fait le même effet que la ligature que le Chirurgien met pour ouvrir la veine. Hippocrate dit, que l'engour-

diſſement qui ſuccede à la compreſſion des cuiſſes & des jambes croiſées les unes ſur les autres, empêche le retour du ſang, c'eſt une preuve dont je me ſuis ſervi.

Il y a en verité beaucoup d'ingratitude, de traiter auſſi indignement l'homme du monde le plus reſpectable dans la republique des Lettres, à qui la Medecine doit le plus; ouy, c'eſt une lumiere qui eſt ſur ſon horiſon depuis plus de vingt-deux ſiécles; on peut dire que ſes maximes & ſon prognoſtique éclaireront tous les ſiécles ſuivans. Ses obſervations ſont ſi étenduës & ſi multipliées qu'il eſt difficile de voir de nouveaux faits, qui n'y ayent quelque rapport & dont on ne puiſſe tirer de nouveaux avantages.

Ce n'eſt point un paradoxe de ſoûtenir que ce grand Maître eſt un Ancien qui dit toûjours quelque choſe de nouveau aux modernes les plus curieux, puiſque les Medecins les plus experimentez conviennent en différentes occaſions, qu'ils ne trouvent guerres dans leur exerci-

ce de faits ſinguliers qui ne ſoient retracez dans ſes ouvrages.

Eſt quodam prodire tenus, ſi non datur ultrà.

ERRATA.

MOn voyage de Reims, la mauvaise santé de celuy qui voulut bien se charger de corriger les épreuves, la maladie de Monsieur Coutelier, sont des raisons plus que suffisantes pour qu'on nous pardonne la grande quantité de fautes qui sont survenues dans l'Impression; je voudrois avoir d'aussi bonnes raisons à donner pour qu'on me pardonnât celles qui ne peuvent être imputées à l'Imprimeur, ny au Correcteur; mais dès ma Préface, je suis soumis à la censure, persuadé que celuy qui donne un Ouvrage au Public, ne doit point être surpris s'il devient tributaire de la republique des Lettres; je me flatte que l'utilité des jeûnes Medecins qui a été mon principal point de vûe & mes longs services rendront ma taxe susceptible de quelque moderation.

P. 47. ligne 11. après premier mobile, *ajoûtez*, sont les principales, puis suivez comme il est, cet appareil, &c. A la fin de la même page, il y a un alinea qui ne doit point y être. Le mot qui le précede est *digestion*; après lequel mot il faut lire tout de suite, il est de toute necessité, &c.

P. 51. ligne 2. inænite, *lisez* inanitæ.

P. 65. ligne 7. anatarque, *lisez* anasarque, même ligne, sueurs, *lisez* succès.

P. 66. ligne 11. époche, *lisez* époque.

P. 67. ligne 12. toutes les suites, *lisez* tout le succès.

P. 67. ligne 14. digestions, *lisez* digressions.

P. 68. ligne derniere, feu, *lisez* Peu, même ligne de Trades, *lisez* de Frades.

P. 86. ligne 21. interieurement, *lisez* exterieurement.

P. 115. ligne 22. excigé, *lisez* exigé.

P. 119. ligne derniere détermine, *lisez* détermineroit.

P. 120. Après assoupissement ne mettez qu'une virgule.

P. 120. ligne 25. on *lisez* ou.

P. 121. ligne 7. des, *lisez* les.

P. 129. 1. ligne ces, *lisez* cet.

P. 130. ligne 25. sa, *lisez* la.

P. 144. ligne 20. agendæ, *lisez* agenda.

P. 145. ligne 4. fixez, *lisez* fixes.

P. 147. ligne 26. pour qu'elle, *lisez* pour qu'il se.

P. 160. ligne 28. helcotropium, *lisez* heliotropium.

P. 181. ligne 6. favorium, *lisez* favorum.

P. 291. ligne 4. devenus, *lisez* devenues.

P. 204. ligne 2. œdemateux, *lisez* œdemateuses.

P. 214. ligne 25. engrainées, *lisez* engainées.

P. 225 ligne 11. santorius, *lisez* sanctorius.

P. 233. ligne 13. dolore, *lisez* labore.

P. 241. ligne 11. *ôtez* la virgule, ainsi qu'à la ligne.

P. 244. ligne 16. *effacez* de. *Ibid.* ligne 21. après temps *ôtez* la virgule.

P. 246. ligne 24. ptyllium, *lisez* psillum.

P. 250. ligne 24. emptyseme, *lisez* emphyseme.

P. 270 ligne 23. pevoine, *lisez* pœoine.

P. 273. ligne 20. ortopnoe, *lisez* orthopnée.

P. 184. ligne 8. ortie, grieche, *ôtez* la virgule.

P. 285. ligne 9. premiere, *lisez* premiers.

P. 294. ligne 7. les, *lisez* ſes.

P. 316. ligne 26. de, *lisez* des.

P. 322. ligne 4. pharmacie, *lisez* pharmacopée.

P. 329. ligne derniere peu, *lisez* plus.

P. 333. ligne 20. épeautre, *iſez* épeaute.

P. 348. ligne 10. amatoſe, *lisez* haimatoſe.

P. 357. ligne 2. *indicationem*, liſez *judicationem*, & tout de ſuite, *judicat* pour *indicat.*

P. 368. ligne 1. caracterifiques, liſez caracteriſtiques.

Page 392. lig. 1. avant ſuccès *ajoutez* le même.

Pag. 221. lig. 3. tarente. *lisez* tarentule.

P. 373. ligne 21. entend, *lisez* attend.

P. 399. ligne 16. pour lors enſemble, *ôtez* ces trois mots, & *lisez* auparavant.

APPROBATION du Censeur Royal.

J'ay lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, qui a pour titre, *Le Systême des Fiévres continuës, malines & intermittentes, &c. par Noël Falconet*, &c. J'ay crû que cet ouvrage mis au jour, seroit d'autant plus utile au public, que par les reflexions & les observations singulieres dont il est rempli, on connoîtra clairement quel fruit l'Auteur a sçû recuëillir de la lecture d'Hippocrate & d'une longue experience dans l'art de guerir. Fait à Paris ce 2. Janvier 1724.

BURETTE.

PERMISSION.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE ; A nos amez & feaux Conſeillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de nôtre Hôtel, grand Conſeil, Prevôt de Paris, Baillifs, Senechaux, leurs Lieutenans Civils & autres nos Juſticiers qu'il appartiendra, ſalut ; nôtre bien-amé ANTOINE-URBAIN COUSTELIER, Libraire à Paris, Nous ayant fait ſupplier de lui accorder nos Lettres de permiſſion pour l'Impreſſion d'un *Syſtême des Fiévres*, par M. FALCONET le pere, Nous avons permis & permettons par ces Préſentes audit COUSTELIER, d'imprimer ou faire imprimer ledit Syſtême, en telle forme, marge, caractere, conjointement, ou ſéparément & autant de fois que bon lui ſemblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout nôtre Royaume

pendant le temps de trois années consecutives, à compter du jour de la datte desdites Présentes. Faisons défense à tous Imprimeurs-Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'Impression étrangere dans aucun lieu de Notre obéïssance. A la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, & ce dans trois mois de la datte d'icelles, que l'impression de ce Livre sera faite dans nôtre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Imprimé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux exem-

plaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier, Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles Lettres vous mandons & enjoignons de faire jouïr l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoutée comme à l'Original ; Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'éxecution d'icelles tous actes requis & necessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le 23. jour du mois de Décembre, l'an de grace 1723. & de notre regne le 9. Par le Roy en son Conseil,

CARPOT.

APPROBATION du Censeur Royal.

J'AY lû, par ordre de Monseigneur le Garde des Sceaux, un Manuscrit, qui a pour titre, *Le Systême des Fiévres continuës, malines & intermittentes, &c. par* NOEL FALCONET, &c. J'ay crû que cet Ouvrage mis au jour, seroit d'autant plus utile au Public, que par les reflexions & les observations singulieres dont il est rempli, on connoîtra clairement quel fruit l'Auteur a sçû recuëillir de la lecture d'Hippocrate & d'une longue experience dans l'Art de guerir. Fait à Paris ce 2. Janvier 1724.

BURETTE.

PERMISSION.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROY DE FRANCE ET DE NAVARRE: A nos amez & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillifs, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, salut : Notre bien amé ANTOINE-URBAIN COUSTELIER, Libraire à Paris, Nous ayant fait supplier de lui accorder nos Lettres de Permission pour l'impression d'un *Système des Fiévres*, par M. FALCONET le pere, Nous avons permis & permettons par ces Présentes audit COUSTELIER, d'imprimer ou faire imprimer ledit *Système* en telle forme, marge, caractere, conjointement ou séparément, & autant de fois que bon lui semblera, & de le vendre, faire vendre & débiter par tout notre Royaume pendant le tems de trois années consecutives, à compter du jour de la dattte desdites Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs-Libraires, & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obeissance ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, & ce dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression de ce Livre sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & en beaux caracteres, conformément aux Reglemens de la Librairie, & qu'avant que de l'exposer en vente, le Manuscrit ou Im-

primé qui aura servi de copie à l'impression dudit Livre, sera remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée ès mains de notre très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, & qu'il en sera ensuite remis deux exemplaires dans notre Bibliotheque, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notredit très-cher & féal Chevalier Garde des Sceaux de France, le Sieur Fleuriau d'Armenonville, le tout à peine de nullité des Présentes ; du contenu desquelles Lettres vous mandons & enjoignons de faire joüir l'Exposant ou ses ayans cause, pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie desdites Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Livre, foy soit ajoûtée comme à l'Original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent, de faire pour l'execution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre Permission, & nonobstant clameur de Haro, Charte Normande & Lettres à ce contraires ; car tel est notre plaisir. Donné à Paris le vingt-troisiéme jour du mois de Decembre, l'an de grace mil sept cens vingt-trois, & de notre Regne le neuviéme. Par le Roy en son Conseil.

CARPOT.

Registré sur le Registre V. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris N°. 727. Fol. 426. conformément aux anciens Reglemens, confirmés par celuy du 28. Fevrier mil sept cens vingt-trois. A Paris ce 19. Janvier 1724. BALLARD, *Syndic.*